

UNIVERSITE DE LAUSANNE

FACULTE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES

INSTITUT DE PSYCHOLOGIE

SESSION D'HIVER 2019

Ouverture vers nos similitudes fondamentales
Réflexions à partir du récit de psychothérapeutes sur leurs
patientes migrantes

Mémoire de Maîtrise universitaire ès Sciences en psychologie

Psychologie clinique et psychopathologie

Présenté par Meral Ebru DIKMEN

Sous la direction de : Jean-Claude METRAUX

Experte : Nathalie MULLER-MIRZA

Remerciements

La rédaction de ce mémoire n'aurait pas été possible sans le concours de plusieurs personnes. Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur, Jean-Claude Métraux, pour ses précieux conseils, sa disponibilité et son soutien tout le long de ce travail. Je remercie également Nathalie Muller Mirza, pour le temps consacré, pour son expertise.

Je dois beaucoup à tous les collaborateurs du cabinet où j'ai effectué des entretiens avec quatre psychothérapeutes. Je les remercie toutes et tous, mais en particulier les quatre psychothérapeutes d'avoir bien voulu partager leurs expériences avec moi, sans lesquelles il ne m'aurait pas été possible de réaliser ce travail.

Enfin, je remercie ma famille, en particulier ma mère Melahat, ma sœur Eda, mon compagnon et co-lecteur, Hüsnü, et tous mes amis, notamment Hakki, Esra et Tekosin, pour leur soutien et leur patience depuis le début. Et je n'oublie surtout pas de remercier la mémoire de mon père, Erdal.

Résumé

Ce travail de mémoire est une triangulation des récits parlant de la souffrance psychique, due à un exil symbolique d'un sens à un autre, où l'écart entre ces deux sens peut être compris comme étant l'écart entre un Soi et un autre. Le but de ce travail est de chercher des intersections dans des récits authentiquement distincts, pour que ces intersections puissent mettre en lumière une essence commune dans des souffrances éloignées dans le temps, dans l'espace et dans les positions sociales.

Les champs de sens triangulés proviennent de quatre sources : les entretiens avec les psychothérapeutes au sujet de leurs patientes migrantes ; le *Récit de l'exil Occidental* de Sohrawardi ; une lecture phénoménologique des théories critiques qui constatent que les sources de la souffrance humaine ne se limitent pas aux facteurs de risques constatés ou montrés ; et mon vécu en tant que personne, femme, migrante, psychologue. Une tentative visant à exclure l'ombre de ma propre personne serait, à mon avis, non seulement prétentieuse, mais aussi inefficace, vu l'impossibilité d'interpréter des sens hors de ma compréhension d'eux, qui est à son tour, au sens fort, une construction résultant de mes vécus.

Selon cette interprétation, la source la plus essentielle de la souffrance humaine (et peut-être même non-humaine) provient des *relations de pouvoir* qui contextualisent toute expérience sociale se manifestant à travers des hégémonies culturelles, qui produisent des inégalités et les dispositifs de leur reproduction. Les relations d'accompagnement promettant un petit espace inconditionnel de « congé » (Le Breton, 2015, p.17) de son impuissance, constitue une ressource sociale pour l'individu et une antithèse aux relations de pouvoir.

TABLE DE MATIERES

1	INTRODUCTION.....	1
2	CADRE THEORIQUE	11
2.1	APPROCHE PHENOMENOLOGIQUE	11
2.2	DISCUSSION SUR L'OBJECTIVITE.....	14
2.3	SUBJECTIVITE.....	15
2.4	LA LANGUE COMME OUTIL D'INTELLECTION.....	17
2.4.1	LES DESCRIPTIONS.....	19
2.4.2	LES METAPHORES.....	19
2.4.3	DES SENS VERS L'ESSENCE.....	21
2.5	CADRES CONCEPTUELS	22
2.5.1	LES CADRES CONCEPTUELS SIMPLES.....	24
2.5.2	LES CADRES CONCEPTUELS COMPLEXES.....	26
2.6	TROIS PHENOMENES SOCIAUX	27
2.6.1	FEMINITE.....	28
2.6.2	MIGRATION.....	29
2.6.3	VIOLENCE.....	30
3	METHODOLOGIE	32
3.1	PROBLEMATIQUE.....	32
3.2	MON VECU	33
3.2.1	ETRE FEMME	34
3.2.2	ETRE MIGRANT.....	34
3.2.3	SUBIR DES VIOLENCES.....	35
3.3	METHODOLOGIE EN DETAIL.....	35
3.3.1	QUE N'AI-JE PAS PU FAIRE ?.....	36
3.3.2	QU'AI-JE FAIT ?.....	36
3.3.3	COMMENT?.....	36
3.3.4	OU SUIS-JE ARRIVEE ?.....	41
3.3.5	AVEC QUI ?.....	47
3.4	ENTRETIENS AVEC LES PSYCHOTHERAPEUTES.....	50
3.5	ORDRE DES CHOSES	51

4	ANALYSES	53
4.1	DONNER SENS AUX INFORMATIONS RECUEILLIES.....	53
4.2	RECONNAITRE LES SIMILITUDES FONDAMENTALES.....	54
4.2.1	<i>SIMILITUDES FONDAMENTALES COMME CONSTRUCTION THEORIQUE</i>	<i>56</i>
4.2.2	<i>CONTEXTE STRUCTURANT COMME LA SIMILITUDE FONDAMENTALE.....</i>	<i>57</i>
4.3	RECONNAITRE MON ETRANGETE COMME UN SENS PARTAGE	58
4.4	RECONNAITRE MON <i>ETRANGETE</i> CHEZ SOHRAWARDI.....	61
4.4.1	<i>QUELQUES OUTILS D'ANALYSE POUR COMPRENDRE SOHRAWARDI</i>	<i>62</i>
4.4.2	<i>RE-CONTEXTUALISATION DES OUTILS D'ANALYSE.....</i>	<i>67</i>
4.4.3	<i>L'EXIL QUE DECRIT SOHRAWARDI.....</i>	<i>67</i>
4.5	RECONNAITRE LES REPRESENTATIONS DES PSYCHOTHERAPEUTES	71
4.5.1	<i>RELATIONS DE POUVOIR.....</i>	<i>72</i>
4.5.2	<i>IMPUISSANCES SOCIALES.....</i>	<i>75</i>
4.5.3	<i>SOUFFRANCES.....</i>	<i>78</i>
4.5.4	<i>RELATIONS D'ACCOMPAGNEMENT.....</i>	<i>80</i>
4.5.5	<i>ANALYSE COMPARATIVE DES RECITS DES PSYCHOTHERAPEUTES.....</i>	<i>82</i>
5	DISCUSSION	91
6	CONCLUSION	103
7	BIBLIOGRAPHIE	109
8	ANNEXES.....	115

1 Introduction

Comme sujet de mémoire, j'ai au départ décidé d'étudier le cas des femmes migrantes ayant subi des violences de leur partenaire intime. Mon choix a probablement été influencé par un souci de donner un sens à mes vécus authentiques en tant que femme migrante. En discutant avec les psychothérapeutes qui travaillent avec cette population, j'ai voulu me pencher sur leurs représentations. Toutefois, je ne souhaitais pas procéder à une lecture superficielle. Durant mes recherches, mes introspections, avant et lors de la rédaction, j'ai constaté que les données recueillies, les informations reçues durant les entretiens ainsi que mon ressenti par rapport à mes propres vécus dépassaient le cadre initialement prévu pour ce travail. J'ai remarqué qu'entre mon expérience personnelle, les propos des psychothérapeutes, une fois placés dans un cadre plus général, et ce que j'ai trouvé dans la lecture de Sohrawardi, il y avait plus de point commun que ce que je pouvais imaginer. J'ai ainsi revisité et repensé le concept de similitudes fondamentales (Métraux, 2013, p. 233 ; Métraux, 2000, pp.462-463).

La femme migrante qui est violentée par son partenaire intime est également une migrante symbolique dans les représentations des psychothérapeutes travaillant avec elle ; en ce sens que son vécu, sa personne se transforment dès qu'ils sont décrits, compris et *re-présentés*. Nous pouvons constater que chaque paramètre impliqué — les femmes, les migrants, la migration, la violence, les partenaires intimes, les représentations, les psychothérapeutes et moi-même — quelque soit sa place, son rôle dans cette problématique, est, dans le sens figuré ou réel, en migration. Le mouvement perpétuel est non seulement commun aux acteurs, qui partagent, entre eux « une identité du destin qui est vécu au sein des relations asymétriques » (Furtos, en préface de Métraux, 2013, p.14), mais également à toutes les composantes qui ne peuvent rester immuables et doivent éprouver leur propre migration à travers les temps,

les espaces, les positions sociales et les états psychiques. La migration étant un lieu de convergences de sens, de représentations, transcendant toutes les réalités examinées dans ce travail, il m'a été presque impossible d'imaginer des catégories rigides, imperméables, construites des sens uniques pour en faire émerger des thèmes depuis quatre entretiens que j'ai réalisés avec des psychothérapeutes. J'ai d'ailleurs remarqué la difficulté chez ces derniers de faire une séparation, catégorisation rigide entre leurs accompagnés migrants ou non migrants, «femmes ou hommes, violentés ou non violentés» (RZ, l.170-176).

Pour certains concepts ou expressions, nous restons souvent dans le sens littéral, qui est un sens condensé, découpé, un sens qui appauvrit démesurément et raccourcit outrageusement nos perceptions. Or la compréhension réciproque entre deux personnes, en particulier de deux époques différentes, est plus profonde avec la prise de conscience de l'origine même des mots, de leur historicité et de leurs connotations au sens large. Dans la mesure du possible, j'ai visité l'étymologie des mots dans le but de faire émerger, au mieux, les sens qu'ils contiennent ou peuvent contenir. Cette démarche m'a semblé nécessaire étant donné que nous avons tendance, dans notre pratique quotidienne, à emballer un seul sens dans les propos que nous prononçons, entendons, traduisons alors qu'il y a une multiplicité de sens, d'unités de sens, sans oublier leur évolution et leurs révolutions dans les temps et les espaces donnés. Je me suis donc posé la question de savoir si l'étymologie ne peut pas mieux faire apparaître nos similitudes fondamentales étant donné que toutes les connotations, sens liés à la migration, à la violence, au genre, au foyer, à la précarité ou à toute autre unité de sens ont peut-être des sens originaires proches, voire communs. Même dans les dichotomies dont les deux variantes sont représentées comme étant diamétralement opposées, par exemple Occident versus Orient, deux individus de deux mondes différents, pauvre/riche, autochtone/migrant, soi/autrui, Femme/Homme, Normal/Anormal, Corps/Esprit, Eduqué/Ignorant, Nature/Culture, etc., il y a d'innombrables dénominateurs communs qui sont occultés par nos

imaginaires, qui reflètent d'une manière inconsciente les paradigmes dominants alors que les fractures sont plus diffuses, perméables. L'interprétation est aussi une migration, cette fois-ci de sens, étant donné qu'il subit une érosion de sens historique, une perte due au fait que la langue et ses mots, qui la constituent, sont vivants, et eux aussi, comme nous, sont en constante migration à travers le temps, l'espace, les périodes, les géographies et les générations. De plus, tout interprétariat se heurte non seulement à la capacité de l'interprète mais aussi au cadre imposé par l'époque, le contexte et l'occasion qui, dans un sens, détermine les attentes des bénéficiaires de l'intermédiaire qu'il est.

A la lecture de nombreux ouvrages sur la migration, la violence, la question de genre et la précarité, il m'a semblé de plus en plus difficile de parler en terme de faits objectifs ou d'analyse objective. En effet, toute prétention à l'objectivité nécessite l'intervention d'un sujet, d'une personne observatrice, qui prétend à l'impartialité de sa position, à la validité, à la fiabilité de ses conclusions. Même si nous devons admettre une neutralité axiologique « dans notre propre point de vue » indispensable, au sens wébérien (Weber, 1963, p.107), en tant qu'observatrice, nous ne pouvons pas prétendre fournir des conclusions complètes, valables, généralisables, en tout temps et en tout lieu. Par ailleurs, les entretiens que j'ai effectués ont, sans exception, positionné le sujet, la « femme migrante violentée », en lui redonnant son contexte et sa circonférence. Le sujet contextualisé et circonferé est comme un fruit dont on conçoit, à la fois, le goût dans la bouche, son état non-épluché sur son fruitier avec toutes ses feuilles, ainsi que le jardin dans lequel ce fruitier se trouve, tout en permettant à l'observatrice de se rapprocher de l'expérience réelle et du sens originare de ce fruit individuel. Les entretiens, qui chaque fois élargissent la circonférence du sujet en le situant dans ses contextes, peuvent sembler s'en éloigner alors qu'ils s'approchent, en réalité, sa manière d'être du monde, son existence, ainsi que l'expérience de cette existence. Cela m'a forcé à déconstruire chaque passage dans les entretiens pour trouver le sens le plus fidèle à l'expérience qui m'a été rapportée. Le faisant, la définition de mon sujet ne devenait pas

plus claire, ni plus simple, mais sa description se rapprochait plus du «réel». C'est là que j'ai ressenti le besoin de changement de paradigmes dans mon approche. En plus de mon expérience migratoire, j'ai fait appel à l'expérience de Sohrawardi dont le texte était rempli de sens, à découvrir à travers des métaphores, qui sont comme des labyrinthes de sens. Dans ce cadre, les métaphores sont comme des unités linguistiques compactes qui peuvent, suivant la manière dont une pomme grenade contient ses graines, contenir plusieurs sens. Compte tenu du propos de Sohrawardi, de la richesse de son propos, j'ai voulu, indépendamment de mon expérience migratoire, mettre en avant son expérience, qui, en un paragraphe, exprime la séparation comme un renversement, l'entrée dans un nouvel espace comme une chute dans l'abîme et penser mon sujet de base avec les propos des psychothérapeutes. Il en ressort que l'on n'a pas besoin de vivre la catastrophe, ni de tomber dans l'abîme de l'Enfer pour comprendre et travailler les phénomènes migratoires. Cela est d'autant plus vrai si nous optons pour un sens large de la migration.

Dans le cadre de ce travail, je porte la fonction d'un interprète. Le sens authentique dépend du texte et du contexte et naturellement de leur interprète. Contrairement à un observateur ou à un explorateur objectif, j'essaie de me mettre à la place de plusieurs subjectivités pour comprendre le sens pour moi et pour autrui, dans le but de chasser des similitudes fondamentales de nos subjectivités, dans une forêt des similarités triviales (Métraux, 2000, p.458). L'observateur, qui préfère des conclusions objectives, s'attribue une qualité qui est en soi inexistante, soit l'objectivité impartiale d'un sujet «omnivoyant». La position à observer une chose qui *est* à ce monde d'une manière objective, demande un déplacement impossible, car la destination désirée est *une condition imaginaire* dans la condition «être-au-monde» (Heidegger, 2002, pp.86-93). Même une tentative très bien préparée à une observation objective oblige l'observateur à une position indirecte et hors-de-soi, qui l'éloigne de son expérience authentique de la chose observée. Selon Heidegger, un observateur d'un phénomène ne peut réussir l'interprétation la plus

authentique de la phénoménalité de ce phénomène qu'à travers une expérience directe du phénomène (Heidegger, 2013, pp.261-265). Une tentative consistant à observer un phénomène est déjà subjectivée par l'explicabilité et la descriptibilité de l'expérience de l'observateur. Toute prétention à l'objectivité se heurte, avant tout, aux limites endogènes de l'expérience, et ensuite à celles de l'observateur, à celles du sujet observé ainsi qu'à celles découlant de l'écart qu'il peut y avoir entre ces deux expériences. A cela s'ajoute une autre limite importante qui est celle de la langue, qui reste un outil incomplet et imparfait pour expliquer le sens et l'essence d'une expérience dans sa plénitude.

Avant d'avancer plus, j'aimerais ouvrir une parenthèse pour préciser que je n'attribue pas une possibilité d'objectivité à aucune conscience surhumaine, même si les expressions énumérées ci-dessus peuvent évoquer, à leur tour, une idée de spiritualité, de l'existence d'une conscience supérieure. Dans ce cadre, j'aimerais clarifier mon intention d'y ajouter un sens complètement contraire à celui d'une spiritualité ou d'une conscience supérieure. Mon intention est de parvenir à quelque chose de simple, d'ordinaire, dont on ne doutera point de l'existence, sauf à douter de notre propre existence même. Je prends donc comme point de départ l'expérience réelle, la réalité quotidienne, en os et en chair, expérimentées grâce à l'existence ordinaire, non-questionnée, que nous expérimentons jour après jour, qui ne se modifie pas selon notre approche envers la spiritualité et les croyances, qui les dépassent. En procédant à ces explications, j'espère contribuer à réduire l'écart entre les différents sens donnés d'une manière réciproque, c'est-à-dire par la signataire, que je suis, et le destinataire, qui est le lecteur.

Pour un observateur externe qui prétend à l'objectivité, Sisyphe peut sembler être un protagoniste attrapé dans un cercle vicieux qui ne l'amène vers aucun avancement, sa vie étant enfermée dans une circularité. Cependant, même si pour l'observateur robot/objectif chaque tour est le même et il n'y a aucune possibilité du plaisir/volupté pour le protagoniste, du point de vue de protagoniste subjectif/existant, cette possibilité dite «

impossible » est possible. Surtout, ce qui n'est en réalité pas possible est un observateur robot/objectif. Comme le dit Sartre, « existence précède l'essence » (Sartre, 1996, p.26). L'existence est donc la première, originaire, fondamentale condition et subjectivation de tout être. C'est pour cette raison que l'observateur prétendant à l'objectivité est en réalité condamné à la condition initiale subjectivant, soit l'existence, ainsi que toutes les conditions subséquentes et subordonnées à l'existence comme condition. Une de ces conditions subséquentes à l'existence est la subjectivité qui fait de l'« observateur objectif » un oxymoron. Car personne ne peut dépasser l'existence comme condition, ni les conditions subséquentes de l'existence.

Un observateur objectif peut exister en tant qu'un idéal, un modèle, un symbole mais l'objectivité réelle dépasse les conditions existentielles des individus, surtout quand cet « observateur objectif » prétend être non seulement idéal mais réel. Un observateur objectif prétendant être idéal et réel ne partage pas, avec Sisyphe, cette similitude fondamentale qui est celle d'exister. Tout observateur, qui peut se permettre de subjectiviser, contextualiser l'expérience par l'existence, comme condition, peut donc comprendre cette volupté, qui n'est ni un paradoxe, ni une impossibilité, du point de vue existentiel des existants. Paradoxalement, on explique ce que les êtres vivants expérimentent via une expérience imaginée d'un être imaginé. C'est aussi la force compréhensive de la métaphore.

Imaginons un moment que la langue puisse décrire l'expérience dans toute son ampleur, sa plénitude, par exemple par les métaphores. L'expression se heurtera cette fois-ci aux limites de la compréhension du sens, qui variera d'un sujet à l'autre, d'où le besoin en un herméneutique, comme théorie et méthodologie d'interprétation du sens. Imaginons encore que notre interlocuteur comprenne dans sa totalité ce que nous exprimons, toute expression est une *version* de ce que nous voulons exprimer, et nous voulons et pouvons exprimer seulement des bouquets cueillis de nos *expériences totales*. L'expression comporte donc le risque d'appauvrir l'*expérience totale* exprimée, d'où la nécessité de ré-enrichir l'expression par

des métaphores, étant donné qu'aucun sujet ne peut totaliser la langue, ni l'expérience et en assurer la compréhension dans la même totalité par l'autrui. Et, il y a encore la question de l'origine du sens : est-le sens présent indépendamment du sujet/des sujets, est-le sens donné ? Est-le sens objectif ou subjectif ?

Cette interrogation m'amène à la herméneutique philosophique de Heidegger, qui considère l'approche subjective comme étant plus directe, donc plus authentique que l'approche se prétendant objective, qui est en réalité indirecte (Heidegger, 1986, p.204). En effet, l'observateur qui essaie de dépasser les limites du contexte se positionne forcément au-dessus, dans une position « parfaite », imaginaire, d'un observateur idéal. Cela l'amène à une observation forcément indirecte, qui cherche à « connaître ». Si l'observateur accepte sa contextualité et l'introduit dans son interprétation, il se met alors dans une position directe, réelle et authentique, une position que Heidegger qualifie comme « *in-der-Welt-sein* » (être-au-monde), qui se différencie de la position de « connaître » (Heidegger, 1986, pp.86-93). Même si son interprétation reste « imparfaite » et subjective, elle devient plus accessible, plus tangible puisqu'elle prend son point de départ dans ce qui existe. C'est de cette façon que je comprends la phénoménologie existentialiste.

Le sens s'installe inévitablement dans un contexte, plus précisément dans *son* contexte. L'interprétation du sens donné est donc facilitée par le dévoilement des données contextuelles dans le récit. Cette silhouette du contexte social devient un outil pour compenser l'écart entre sens donné et sens compris ; pour que les lecteurs, par exemple, puissent s'approcher au sens donné par l'auteur. S'appuyant sur la notion de *cercle herméneutique*, qui, en littérature, désigne le principe de prendre en compte le contexte pour comprendre le sens du texte. Etymologiquement, le mot *texte* provient du mot latin « *texere, res texta*, une chose tissée ; tout discours est cela, un tissu » (Mazure, 1863, p.497). Et encore, « un mot savamment formé de *texere* est Contexture, tissu, enchaînement des parties » (Mazure, 1863,

pg.499). La préfix COM- (ou CON-, ou CUM-) « donne une idée d'association, de concours » (Mazure, 1863, p.50). Martin Heidegger a élargi le cadre de ce principe pour interpréter les différents phénomènes du monde, en faisant appel au contexte social pour attraper le sens qui en est projeté (Heidegger, 1986, pp.204-205).

L'interprétation des textes dévoile le contexte dans lequel ils sont constitués, et cette contextualisation peut fournir aux lecteurs un outil pour s'approcher au sens donné par l'auteur. Le contexte total d'un sens donné (par un/son auteur), est, en soi, composé des couches de contexte. Le corps, les sensations, les perceptions, les cognitions, les émotions, les sentiments, l'entourage, l'autrui, la relation à l'autrui, les places, les familiarités ou l'étrangeté dans les lieux, les communautés, les appartenances, les savoirs et les ignorances, tous et toutes, contextualisent l'existence, l'expérience et le sens qui en est tiré, qui y est donné. En effet, un auteur interprète son expérience, il lui donne un sens ; et puis, un lecteur lit ses expressions, il les interprète à son tour et leur donne un sens. Ces deux sens ont encore plus de chance de se rapprocher lorsque les événements et les sentiments qui contextualisent l'expérience racontée sont similaires. Cette similitude peut également rendre possible l'interprétation d'un phénomène.

Sur la base de ces réflexions et questionnements, je me suis décidé, pour réfléchir ces différents phénomènes, de faire appel aux différentes formes littéraires qui m'ont semblé émerger du vécu, du ressenti, pouvant contribuer à la construction des outils d'analyses. C'est durant cette recherche que je suis tombée sur un texte de Sohrawardi, qui évoque son exil occidental au XIIème siècle. En pensant à tout cela, le cadre de ce travail a dû déplacer sa base des définitions opérationnelles vers des définitions compréhensives. C'est-à-dire qu'il a fallu, au lieu des définitions qui imposent des limites sur le contexte observé, se baser sur des définitions qui sont limitées par le point de vue d'observateur sur un contexte en-soi non-limité. La question de *la femme migrante* s'est transformée au sentiment que nous sommes tous des femmes et des migrants. Dans ce

cadre, les souffrances vécues individuellement sont aussi devenues une dimension partagée par tout individu, même si la raison exacte de leur genèse est différentielle d'un individu à l'autre, leur transformation, leur traitement et leur vécu sont reconnaissables à travers différentes personnes, même différentes générations. La violence visible du partenaire intime que je voulais examiner s'est ainsi élargie vers les violences invisibles. La migration des sens et des mots réponds « aux nécessités de la communication quotidienne, technique, internationale », qui est, selon Derrida, « un mal linguistique », car il pèle la possibilité de « localiser et circonscrire » le sens, en diminuant le phénomène de communication à une préoccupation dénudée de l'information (Derrida, 2012, p.22). Le recours aux métaphores dans ce travail se fonde sur un clin d'œil aux sens originaires par le recul vers l'étymologie. Ainsi, j'ai l'espoir de pouvoir aller au-delà de l'information vers une possibilité de communication. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je me suis permise de prendre des risques avec la langue française en donnant à certains mots le sens qui m'est familier. Certes, un tel usage peut paraître étrange, voire faux pour un lecteur francophone. Cette difficulté à communiquer le sens qui me paraît tellement évident, m'est d'ailleurs étrange.

Dans les pages qui suivent, pour concrétiser en détail ce que je viens d'énoncer, je consacrerai une première partie à l'approche phénoménologique, qui me permettra de discuter les questions d'objectivité et de subjectivité. Dans la continuation de cette partie, je me pencherai sur la question de la langue pour démontrer ses limites et ses possibilités de transmission de sens entre deux protagonistes en m'appuyant sur les différentes possibilités de descriptions, les capacités des métaphores de contenir des sens ainsi qu'une relation vectorielle des sens vers l'essence. Dans cette partie consacrée aux appuis théoriques, j'insisterai sur la question des cadres conceptuels comme des outils d'analyse ; je réexaminerai les trois phénomènes sociaux, être femme, migrer et violence, pour essayer de les contextualiser hors des convictions répandues.

Dans la partie suivante, j'introduirai la problématique : pouvoir intégrer mon expérience et les représentations des quatre psychothérapeutes entretenus au sujet de *la femme migrante violente*, comme terme qui englobe les trois phénomènes sociaux ré-contextualisés dans la partie précédente. Il convient à ce stade préciser que le terme *la femme migrante violente* est utilisé sans aucun sens péjoratif, sans aucune intention de diminuer l'intensité propre et singulière à chaque drame, sans aucune volonté d'obtenir des généralisations par rapport à ces individus. Le seul but est de ne pas répéter à chaque reprise l'expression « la femme ayant subi une migration et des violences de son partenaire intime », qui me semble aussi insatisfaisante que volumineuse. Avec cette partie, j'aurai l'occasion de situer mes vécus par rapport aux trois phénomènes sociaux auparavant discutés. J'expliquerai également comment je ne pouvais pas arriver à le faire par une simple induction ou une déduction. Dans la partie qui suit, je reviendrai sur la démarche qui m'a semblé être la plus pertinente eu égard à ma problématique. J'y décris les difficultés que j'ai rencontrées avec les représentations des psychothérapeutes ainsi que le besoin de situer mon vécu dans un cadre plus général. Ensuite, je reviens sur la méthodologie que j'ai suivie tout en expliquant ses différentes étapes. La partie consacrée aux analyses contiendra des analyses détaillées de la citation de Sohrawardi et des quatre entretiens. J'essaierai également de récapituler ce qui ressort des analyses.

Enfin, je termine avec une discussion et une conclusion consacrées à l'intégration des similitudes fondamentales entre mon vécu et les représentations des psychothérapeutes sur la femme migrante violente. Cela me permettra également de discuter de la philosophie du cabinet qui selon moi se propose symboliquement en tant qu'une antithèse à la reproduction des souffrances fondamentales.

2 Cadre Théorique

2.1 Approche phénoménologique

Un phénomène est comme une construction à plusieurs façades, qui combine plusieurs matériaux de différentes natures selon sa structure et sa forme pré-dessinées. Les différentes natures des matériaux utilisés imposent et causent, à leur tour, différents effets internes et externes à la construction. Décrire une construction en définissant chacune de ses façades ne suffit pas à la comprendre, ni à l'imaginer dans son entièreté. Comprendre un phénomène est similaire à cela. On ne peut pas comprendre l'entièreté d'un phénomène par sa décomposition en ses différents aspects, pour les analyser séparément avant de les recombinaer.

Selon Husserl, l'*expérience interne* d'un phénomène est à l'essence de sa compréhension. Cette essence, qui est liée à l'expérience, qui est à son tour liée aux conditions qu'impose l'existence de l'être qui l'expérimente, n'est pas déductible par des définitions parfaitement opérationnalisées, ni inductible par des univers extrêmement contrôlés au niveau de ses *variables dépendantes* et *indépendantes* pour observer ce phénomène en train de se reproduire (Husserl, 2001, p.35). En fait, ce que nous observons dans ces conditions, qui sont extrêmement sous notre contrôle, est un phénomène que nous reconnaissons depuis notre expérience humaine et individuelle.

Pour comprendre un phénomène, il faut aller au-delà des domaines descriptifs et des domaines exacts, vers les domaines où on est à l'intérieur du sujet qui expérimente *la phénoménalité* d'un phénomène. Selon Michel Henry, « l'originalité de la phénoménologie doit se comprendre à partir de l'objet qu'elle s'est assignée » en ce sens que là où « les sciences comme la physique ou la chimie étudient » des aspects spécifiques d'un phénomène, « la phénoménologie s'interroge sur ce qui permet à un phénomène d'être

un phénomène, c'est-à-dire sur la phénoménalité pure en tant que telle », une phénoménalité qui peut également être appelée comme « manifestation pure, monstration, dévoilement, découverte, apparaître, révélation ou vérité » (Henry, 2003/I, p. 59).

Les phénomènes psychologiques ne peuvent pas être décrits dans leur totalité depuis un point de vue dualiste, ni matérialiste, ni moniste, ni empirique étant donné que chacune de ces approches décrivent un certain aspect du phénomène, qui dans leur totalité, nous donnent seulement une idée du phénomène. Le réduire à ce que nous observons depuis un de ces points de vue serait loin de la réalité alors que compléter nos observations issues d'un certain point de vue avec celles qui proviennent des autres nous approcherait plus vers la réalité du phénomène.

En effet, un phénomène psychologique est « un enchaînement d'effets, un enchaînement du développement, il est de part en part régi par une téléologie immanente qu'on peut révéler de façon analytique. Un être dirigé sur des valeurs, une aspiration unitaire au bonheur, à l'apaisement, un être-dirigé instinctif ou tourné consciemment vers un but traversent toute la vie » (Husserl, 2001, p. 17). Cela dit, un phénomène psychologique a des aspects à la fois psychique, sociologique et biologique. Les aspects comme le comportement, le processus d'apprentissage, la motivation ou une séquence cognitive ne seraient chacun qu'une dimension intra-individu de ce phénomène. La réduction d'un phénomène en une de ses dimensions psychologiques n'est donc qu'une construction théorique incomplète.

Les phénomènes psychologiques, sociologiques et même biologiques sont des phénomènes complexes, pour lesquels les outils d'analyse élémentaires restent insuffisants. Car, pour arriver à une précision logique par le biais des outils d'analyse quantitatifs, il faut simplifier la complexité. Cela nous amène, soit à délimiter le champ de l'observation d'une manière tellement précise pour que nos conclusions puissent avoir un intervalle de confiance assez étendue, soit à opérationnaliser très strictement les descriptions pour

que nos concepts soient dépourvus de leur sens usuel, habituel pour correspondre parfaitement à ce que nous mesurons.

Cela nous amène à parler d'une démarche scientifique, de la science, qui provient du mot latin *scientia*, « connaissance, savoir ». Selon l'entrée du *Dictionnaire étymologique*, *scientia* a un sens de doctrine, « d'un dogme, d'un choix d'une opinion, d'une science raisonnée » et d'érudition, « les connaissances acquises en matière de langue classique et d'histoire ; les sciences exactes, naturelles, extra-littéraires » (Mazure, 1863, pp.445-446). La phénoménologie husserlienne n'exclut à mon sens aucun de ces aspects du savoir scientifique, qui sont retraçables dans l'étymologie du mot science. Husserl argumente sur la possibilité d'avoir un savoir raisonné, une science, en ce qui concerne les aspects psychologiques, sociologiques et biologiques des phénomènes. Il différencie seulement les outils d'obtention de ce type de savoir, de ceux utilisés pour raisonner sur les aspects descriptifs ou exacts des phénomènes.

Comme le souligne Husserl, « L'aptitude [des *sciences descriptives/formelles des phénomènes* (mathématiques, logique) et des *sciences positives/directes des phénomènes* (physique, chimie)] à l'analyse élémentaire de l'expérience, mais aussi à la précision logique et à la pensée selon des concepts précis » n'est pas possible avec les mêmes outils dans les sciences sociologique, psychologique ou biologique des phénomènes; nous y avons besoin d'autres outils, d'autres logiques d'observation afin de pouvoir arriver à des conclusions avec la même force, la même acuité et qualité (Husserl, 2001, p.14).

La fiabilité n'est pas un résultat automatique atteint par l'utilisation des outils prédéfinis. La fiabilité est plutôt l'obtention des conclusions fortes résultant d'utilisation des outils adaptés. L'étude des différentes dimensions d'un même phénomène peut donc nécessiter l'utilisation de différents outils d'analyse pour que les recherches puissent aboutir à une qualité d'analyse équivalente. Une *phénoménologie transcendantale* entre en jeu à cette

étape où nous dépassons l'idée de diviser l'étude d'un phénomène aux études de ses dimensions, créant de chacune de ses dimensions un phénomène distinct, et nous arrivons à l'idée que l'étude de chaque dimension nous amène plus proche de la compréhension du phénomène dans son entièreté (Husserl, 1976, pp.169-274).

2.2 Discussion sur l'objectivité

Pour construire une phénoménologie d'une chose en tant que phénomène, même s'il s'agit d'une chose tellement formelle, comme, par exemple, l'est le « 1 », en tant que chiffre, numéro, unité, entité, en tant qu'un *être* d'un monde hors de la vie expérimentée, d'un monde imaginé, idéalisé, dans lequel le « 1 » est imaginé comme étant précisément défini, et paradoxalement concret et exact, il faut s'appuyer sur les différentes expériences de « 1 » dans « *le monde de la vie* », (Husserl, 1976, p.140 et 513), sur les subjectivités de *In-der-Welt-sein* du « 1 ». Concevoir le 1 comme phénomène demande d'aller au-delà de sa valeur absolue, de ses définitions formelles et de ses descriptions opérationnelles. Là, nous sortons de l'univers des définitions, des exactitudes définitives et nous arrivons dans un univers de complexité ; nous volons du royaume des sens-uniqes à celui des métaphores, où « 1 » ne signifie pas forcément le « 1 », où le « 1 » n'a plus un sens unique ou absolu, mais il a un sens complexe, qui demande à être contextualisé à chaque reprise.

Peut-on observer des phénomènes du *monde de la vie* (*Lebenswelt*), des sens complexes, d'une manière objective ? Selon Husserl, la réponse est « peut-être » ; mais seulement si nous pouvons étudier chaque dimension possible d'un phénomène d'un point de vue authentique à chaque contexte, ce qui tend vers l'infini au vu du nombre de contextes différents. Si, un jour, une génération peut accéder à cette accumulation d'études sur différentes dimensions du phénomène en question, les scientifiques de cette génération pourraient en tirer des conclusions quasiment objectives ; ce « quasiment » en ce sens que leurs conclusions sont toujours subjectivisées par la logique

qu'ils utilisent, même si ces dernières dépassent la subjectivité du contexte individuel défini par l'expérience de chaque personne (Husserl, 1976, pp. 144-150).

Pour en conclure, nous sommes, à mon avis, loin d'être cette génération qui accéderait à la vision et compréhension de toute subjectivité. Ce fait nous éloigne encore plus de la possibilité d'étudier des phénomènes du *monde de la vie* d'une manière objective. Cela nous amène à la subjectivité de notre compréhension des choses. Notre action de donner-sens aux choses est subjectivée par « intuition, pensée », qui nous amènent « vers *les choses* qui dans chaque cas nous sont données » (Husserl, 1993, p.37), mais pas comprises objectivement, au sens vrai. Une posture objective est donc par définition prétentieuse, elle s'éloigne de l'objet réel, dans le but de dire des choses avec un intervalle de confiance étendu sur un objet imaginé, opérationnalisé, irréel. Dans ce sens, les choses dites par le porteur de cette posture ne sont pas purement déduites, elles ne sont pas des choses *telles qu'elles sont* ; mais, elles sont induites, construites, données tels que sont la personne, son esprit, son intuition, son intellect et sa pensée. De plus, ces choses dites sont obtenues par des moyens indirects, qui ne sont pas authentiques.

2.3 Subjectivité

La subjectivité, comme expérience authentique d'un phénomène, implique que les phénomènes internes prédéterminent le sens donné aux phénomènes externes. Autrement dit, les prédispositions internes constituent une dimension inhérente de tout phénomène expérimenté. Selon Michel Henry, ce qui est subjectif « s'éprouve soi-même » et « s'éprouver soi-même [...] veut dire s'apparaître à soi-même, de telle manière toutefois que cet apparaître ait le sens d'une épreuve et qu'il en soit une ; de façon aussi que, ce qui apparaît n'était rien d'autre, en tant que subjectivité, que l'apparaître lui-même, c'est toujours et uniquement comme

un s'apparaître à soi de l'apparaître que la subjectivité se construit intérieurement et déploie son essence » (Henry, 2003/II, p. 25).

Notre compréhension du *monde de la vie* est subjectivée, ce qui n'est pas forcément une faiblesse, mais plutôt, à mon sens, une richesse, voire une force, qui trouve sa racine dans son authenticité. Notre subjectivité retrouve son authenticité du fait que nous sommes les expérimentateurs directs de notre expérience, tandis que toute tentative à l'objectivité présuppose un *se-positionnement hors-de-soi*, donc indirecte, l'antonyme, au sens fort, d'authentique. C'est vrai que nous pouvons encore subjectiviser notre expérience subjective en la décrivant à travers la langue, en l'exprimant ou en lui donnant un/des sens, d'où vient la complexité des phénomènes du monde de la vie, du monde expérimenté, et de faire sens des phénomènes à travers des expériences subjectives.

La dimension psychologique d'un phénomène ne se limite pas seulement à ce qui est expérimenté consciemment, c'est d'ailleurs l'idée de base de la critique de Husserl à la « tentative brentanienne de réforme de la psychologie » (Husserl, 1976, p.262). Cette dimension comprend également ce qui laisse ses traces dans le vécu d'une manière inconsciente. Cette dimensionnalité d'un phénomène fait qu'une approche purement descriptive ne nous satisfait pas dans notre quête d'appréhension du phénomène, comme ne le peut pas réussir non plus, une approche purement empirique, car toutes les deux impliqueraient une *réduction phénoménologique* (Husserl, 1976, p.265), la réduction d'un phénomène à une ou plusieurs de ses dimensions en laissant les autres dimensions du phénomène *hors-du-coup* (Husserl, 1976, p.274).

La confiance à ce qui est descriptif vient du fait qu'il y a un seul référent présumé (la raison) alors que pour ce qui provient de l'expérience il y en a au moins deux (la raison, l'expérience, peut-être l'inconscient). Il y a la question de l'intentionnalité de pouvoir choisir parmi les référents, ce qui nous convient d'ailleurs le mieux par rapport à la conclusion intentionnée.

C'est pour cela que le concept de fiabilité est construit autour de l'uniformité des outils à travers des analyses. La possibilité de choisir nos outils d'analyse pourrait impliquer la remise en question de la fiabilité de l'analyse. Mais si le but est d'analyser un phénomène dans sa totalité en y ajoutant tous les référents possibles, nous devons adapter nos outils d'analyse selon la nature et les modalités des choses observées (Husserl, 1976, pp. 262-274).

Une approche phénoménologique suppose l'intégration de toutes les dimensions d'un phénomène pour l'appréhender dans son entièreté, tout en présumant la subjectivité de toute position d'approchement. Là entre en jeu ce que Weber appelle la *neutralité axiologique*, c'est-à-dire de ne pas choisir ses outils d'analyse d'une manière telle qu'ils conditionnent l'analyse vers une conclusion intentionnée (Weber, 2018, pp.103-122). C'est ce qui crée une méfiance à l'égard de la subjectivité de l'observateur dans la production des savoirs par des scientifiques qui prétendent pouvoir dépasser leur condition d'existence humaine. Cette méfiance délimite l'univers scientifiquement intelligible alors que tout individu a une conviction intime et authentique d'expérimenter des choses qui appartiennent à un univers intelligible plus large que ce qui ressort des descriptions qui en sont données.

Une approche phénoménologique cherche, à mon sens, de pouvoir mettre en jeu les sens qui sont tenus comme *hors-du-coup* mais qui constituent une partie importante de *In-der-Welt-sein* d'un phénomène de ce *monde de la vie*. La question qui se pose est de savoir comment dépasser les limites de la subjectivité et de l'expression, en mettant en jeu ces joueurs *hors-du-coup* longtemps négligés.

2.4 La langue comme outil d'intellection

En notre qualité d'observateur, même si nous arrivions à dépasser notre subjectivité et à saisir le phénomène dans sa phénoménalité, il y a une autre

subjectivité qui est indépassable par nous-mêmes : c'est l'expression de ce que nous avons saisi. Cette subjectivité est indépassable même par les postures les plus prétentieuses à l'objectivité.

Comme le dit brillamment Paz, « les mots ne sont pas les choses : ce sont des ponts que jetons entre elles et nous. Le poète est la conscience des mots, c'est-à-dire la nostalgie de la vraie réalité des choses. Certes les mots eux-mêmes furent des choses avant de se muer en noms de choses. Ils le furent dans le mythe du poète innocent, autrement dit avant le langage. Les paroles opaques du poète évoquent le parler d'avant le langage, l'accord paradisiaque entrevu. Langue innocente : silence où rien ne se dit car tout est dit, tout est en train de se dire. Le langage du poète se nourrit de ce silence qui est parole innocente » (Paz, in Pessoa, 1990, p.27).

Cela étant dit, nous ne pouvons pas transmettre un sens tel que nous le comprenons en le prescrivant dans un sens uniforme et totalitaire, et l'émettre à travers une expression, qui serait de toute manière différente de signataire en signataire, pour garantir sa compréhension totale par le destinataire, de la même manière à travers les temps, les espaces et les individus.

Comme auparavant discuté, l'intégration de ce qui est *hors-du-coup* dans un univers des phénomènes intelligibles, étendre l'intelligibilité de cet univers, comprend l'adaptation du langage utilisé, qui est un de ces outils d'analyse importants à adapter selon la nature complexe du phénomène. En effet, la transmissibilité d'un corps de sens (qui peut être compris comme étant un savoir que possède un signataire) à l'autrui, dans son intégralité est aussi importante que sa subjective appréhension par le signataire et la destinataire de cette transmission. Dans le but de situer au mieux ma démarche, il me faut insister sur les descriptions et les métaphores.

2.4.1 Les descriptions

Les mots ont « un pouvoir structurant », une « capacité de prescrire sous apparence de décrire ou de dénoncer sous apparence d'énoncer » (Bourdieu, 1982, p.150), qui structure la compréhension du destinataire de l'énoncé exprimé. Cela dit, le langage a un « pouvoir constituant », à travers des descriptions ; il procure des « schèmes de perception et de pensée » (Bourdieu, 1982, p.151), avec lesquels l'individu interprète le sens du *monde de la vie*. Toute description, y compris celle qui se qualifie comme étant scientifique ou « constative » (Bourdieu, 1982, p.158), sert en réalité la prescription d'un sens à un mot, l'imposition d'un sens intentionné, opérationnalisé, ou utile comme étant le sens unique, le sens précis d'une expression. Cela permet de plier et de presser les sens — qui sont dans leur état non-délimité, étendus — d'un mot/d'une expression pour que sa compréhension soit unifiée et totale. L'utilisation et la référence répétitives de ces descriptions font que le mot/l'expression devient dépourvu/e de sa perméabilité aux sens variés, de sa richesse et de son pouvoir d'exprimer ; par un mot/une expression, prescrit à un sens unique, uniforme et total, est privé d'une portion importante de sa capacité de faire sens du *monde de la vie* de l'individu. Selon Bourdieu, toute description rétrécit donc le sens d'un mot en l'arrachant de sa réalité telle qu'elle est, dans le but « d'exercer un effet de théorie », d'influencer, voire d'uniformiser les représentations (Bourdieu, 1982, pp.135-149, pp.158-161). Même si tout sens est construit, toute réalité est construite, les conceptions de la réalité qui se basent sur des définitions opérationnalisées sont donc dépourvues d'une partie importante de leur capacité à correspondre à la phénoménalité pure, à la réalité construite et donnée par la subjectivité, en lui arrachant la compréhension subjective et en essayant d'uniformiser l'acte de donner sens au monde.

2.4.2 Les métaphores

Une métaphore est avant tout un énoncé, elle a le pouvoir de dépasser mais aussi de renforcer les significations prescrites et répandues. Il y a nécessairement « un effet de sens » dans la métaphore que l'on ne peut

comprendre qu'en contextualisant ce sens avec bien d'autres (Ricœur, 1986, pp.22-25). Dans ce cadre, intervient nécessairement l'imagination dans la mesure où la plupart des métaphores ne sont pas compréhensibles par la décortication simple de tous les sens explicites des mots utilisés. En effet, le sens d'une métaphore est constitué, en plus des sens explicites des mots qui la forment, des sens implicites.

Les sens d'un mot ne sont pas limités aux descriptions données dans les dictionnaires. Les mots peuvent avoir bien plus de sens que l'on pourrait inscrire dans un index lexical. Ces sens sont imprégnés dans les mots/les expressions par les jeux de mots créatifs, comme les métaphores. Les mots/les expressions sont des structures qui portent ces sens. Les jeux de mots sont rendus possible du fait que les mots comme structure sont perméables aux différents sens. L'imperméabilité que veut atteindre les définitions opérationnelles impossibilise tout jeu de mots. « Si les mots recevaient toujours tous leurs sens à la fois, le discours serait un jeu de mots continué ; mais si, comme dans le cas de louer —*locare*— et de louer —*laudarer*— tous les sens qu'ils peuvent revêtir étaient parfaitement indépendants, tous les jeux de mots [...] deviendraient impossibles » (Vendryès, 1950, p.208, cité par Bourdieu, 1982, p.17). Nous pouvons donc élargir l'étendue du sens intentionné d'un mot/d'une expression ou le rétrécir. Nous pouvons opérationnaliser les métaphores, en faire un usage pour essayer d'exprimer les sens complexes qui restent *hors-du-coup* pour les cadres sémantiques simplifiant le sens.

A mon sens, les métaphores sont un moyen pour nous rendre compte de nos similitudes fondamentales. Selon Aristote « bien métaphoriser, c'est apercevoir le semblable » (Poétique, 1459 à 4-8, cité par Ricœur, 1986, p.24). La métaphore est une migration du sens dans « l'espace logique » où des mots conçus normalement comme étrangers entre eux se rapprochent, autour d'un ou plusieurs sens possibles, par l'accentuation d'une similitude — qui est autrement peu ou pas visible — rendue visible grâce à la métaphore ; Ricœur appelle ce phénomène l'« émergence d'une nouvelle

parenté générique entre des idées hétérogènes », une émergence qui n'est possible que par « l'imagination productrice [...] permettant la « schématisation de cette opération synthétique de rapprochement » faisant appel à la catégorie kantienne de *synthétique a priori* (Ricœur, 1986, pp.24-25). La métaphore, dans l'analyse des dimensions complexes d'un phénomène, peut servir comme un outil d'analyse pour le cheminement vers l'essence depuis des sens complexes, autrement *hors-du-coup*.

2.4.3 Des sens vers l'essence

Nous pouvons rendre intelligible toute l'étendue d'un sens, ses possibilités inhérentes, à travers des métaphores. Cela nous permet de faire rapprocher des phénomènes, qui apparaissent autrement comme étant des entités, des *espaces* indépendants. Mais, une fois rapprochés grâce à l'élargissement de l'étendue de leur sens, ces espaces autrement vu comme étant indépendants peuvent être observés comme étant « coordonnées » (reprenant de l'image *des espaces psychiques coordonnées* de René Kaës en, Kaës, 2014, p.9) autour d'un même espace, d'un même phénomène. Cet espace autour duquel se coordonnent chaque sens est l'espace d'une similitude fondamentale d'une subjectivité partagée, c'est-à-dire une essence partagée des expériences subjectives. Cela veut dire qu'en rapprochant les sens éloignés, en plus de démontrer que le « 1 » n'est pas forcément « 1 » dans certains contextes, nous pouvons démontrer que « 1 », « -1 » et « 2 » sont des « 1 » selon certaines lectures, certains sens, une certaine similitude fondamentale à tous les trois phénomènes. Cette action pourrait être mal-interprétée comme étant une réduction, alors qu'il s'agit de son exacte contraire, d'une inflation de sens. Cette complexification et densification de sens nous permet de conceptualiser un cadre dans lequel nous pouvons chercher les coordonnées d'un espace des sens, les similitudes profondes des vécus et des représentations qui sont autrement, comme, par exemple, par une réduction déterministe, interprétés d'une manière très superficielle et comme étant séparés. Cela me semble être la voie la plus authentique et la seule possible pour tirer les conclusions les plus fiables depuis des vécus et

des représentations par rapport aux essences rapprochant les sens autrement vus comme distants.

2.5 Cadres conceptuels

Concevoir vient du verbe latin *concupere*, qui, selon le dictionnaire latin-français abrégé, contient, entre autres, les sens suivants : prendre entièrement, contenir ; prendre sur soi, absorber ; se former, naître. *Au sens figuré*, il signifie admettre (recevoir) dans sa pensée, comprendre, assembler les mots en formule (Gaffiot, 1989, p. 128).

Un concept est une construction qui se base sur la représentation mentale, abstraite, d'un phénomène. Chaque concept est une construction de sens, un modèle approximatif et un raccourci pour aider l'imagination. Les concepts sont comme les mots. Les mots sont des constructions qui désignent les sens d'une manière approximative mais pas absolue. De même, les concepts sont des constructions qui désignent les phénomènes d'une manière approximative mais pas absolue. Comme les sens prescrits qui arrachent d'autres sens possibles dans l'utilisation ou la compréhension d'un mot, les concepts peuvent devenir des prescriptions qui s'imposent. De même, les compréhensions alternatives d'un phénomène peuvent être obscurcies par une compréhension hégémonique prescrite.

Un concept est une tentative de cartographier un phénomène ; une tentative d'ajouter un nouveau sens dans l'océan des sens existants, découverts ou non. Le concept est une représentation mentale abstraite, générale, qui a besoin d'une nomination qui est son support verbal. Selon Deleuze et Guattari, la tâche principale de la philosophie est de créer des concepts, ce qui n'exclut pas, à leurs yeux, de reprendre les concepts existants, de les utiliser d'une autre manière ou de leur rajouter des sens (Deleuze & Guattari, 1991, p.10 ; pp.21-37).

Un cadre conceptuel, comme le fondement d'analyse d'un phénomène, est une construction téléologique des concepts, des sens. Il n'est pas exactement la même chose qu'un cadre théorique. Le cadre conceptuel conceptualise, donne une forme approximative à un phénomène. En faisant cela, il s'appuie sur un cadre théorique qui est défini par les théories fondamentales, épistémologique, ontologique, éthique ou même esthétique. Par exemple, la lecture de la violence comme phénomène, selon un cadre conceptuel qui se base sur une épistémologie empiriste, une ontologie matérialiste et une éthique utilitariste, sera globalement, qualitativement et peut-être fondamentalement différente d'une lecture du même phénomène selon un cadre conceptuel rationaliste, idéaliste, déontologiste.

Pour toute analyse, il faut créer un cadre conceptuel permettant de contextualiser les données recueillies, de montrer les distinctions ou les similitudes et parfois de les hiérarchiser entre elles. Le cadre conceptuel est une manière de contextualisation, de subjectivation, de positionnement d'une observation pour y donner un sens. Chaque cadre conceptuel est une création qui reflète la vision du monde de l'observateur, la structure attribuée aux choses dont il a observé. C'est également une forme de consensus proposé par les théories de base, qui désignent à leur manière les semblables et les dissemblables : les vrais et les faux, les réels et les irréels, les justes et les injustes, les beaux et les laids qui sont des choses semblables et dissemblables selon un certain cadre conceptuel dans lequel ils sont positionnés par un observateur.

Nous pouvons également imaginer des cadres conceptuels dans lesquels les concepts ne sont pas dichotomiques. Dans ce cas, il y a la possibilité de plusieurs réalités, qui ne contrastent pas le réel et l'irréel mais qui ajoute des nuances comme le formel, le symbolique etc. Il se peut que des cadres conceptuels complexes soient plus adaptés que les cadres dichotomiques/simples pour comprendre des dimensions complexes d'un phénomène. Nous pouvons donc catégoriser des cadres conceptuels selon leur complexité.

2.5.1 Les cadres conceptuels simples

Les cadres conceptuels les plus simples que nous puissions imaginer sont ceux qui s'appuient sur une construction du monde dichotomique, hiérarchisée, réductionniste et déterministe. Cela ne signifie bien évidemment pas qu'ils sont dénués de rigueur. Les cadres conceptuels simples sont souvent basés sur une vision de monde qui prétend être objective et avoir accès à une vue depuis une position *hors du sujet*, qui dépasse la subjectivité.

Une construction dichotomique du monde conceptualise une chose comme ayant une qualité ou non, il n'y a pas de nuances. Une personne est soit migrante, soit autochtone. Chaque concept propose à l'objet deux options, une étant l'exacte négation de l'autre. Les choses observées sont contrastées selon leur inclusion ou exclusion dans des catégories rigides, contrastées et imperméables.

Une construction du monde hiérarchisée voit les contextes comme des ensembles et sous-ensembles qui sont parfaitement inclus dans des plus grands sous-ensembles, sans intersections, sans ensembles vides. Par exemple, une personne migrante est d'abord contextualisée par un contexte qui englobe tout individu, ensuite par un contexte qui englobe seulement certains individus, jusqu'au point qu'il est entouré dans un sous-ensemble dans lequel il y a seulement ses semblables.

Les cadres conceptuels réductionnistes ont tendance soit à inférer une égalité mathématique entre les concepts proches, par exemple, à attribuer une uniformité à ce qui est hors de son groupe social, soit à se positionner selon les tendances principales en n'accordant pas une valeur d'information à ce qui semble être des exceptions. Par exemple, conceptualiser la discrimination comme étant seulement un phénomène qui touche tout individu de la même manière; l'égalité comme étant seulement « avoir les mêmes droits »; les personnes qui vivent en Turquie comme étant des musulmans. Des choses, des phénomènes ou des groupes d'individus qui

partagent une similarité (qui n'est pas une des similitudes fondamentales précédemment mentionnées) sont traités comme étant les mêmes choses/phénomènes, groupes.

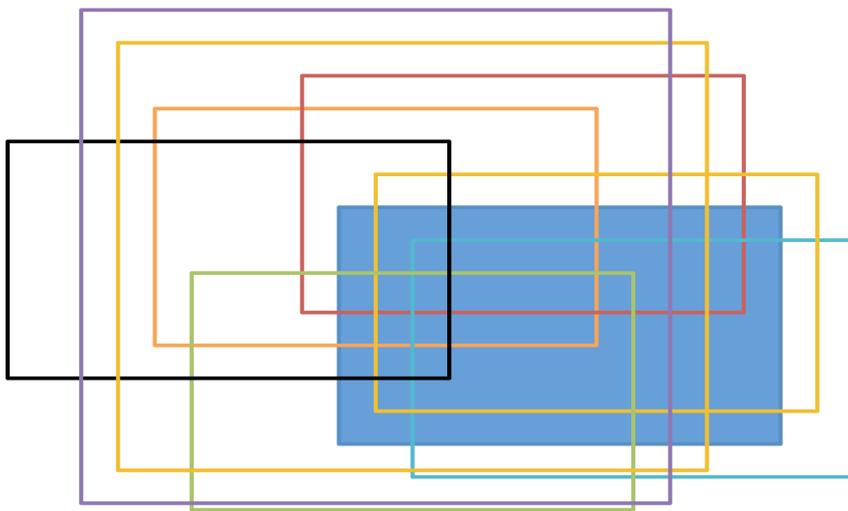
Les cadres conceptuels déterministes attribuent une relation de causalité entre les individus et contextes. La direction de la relation pourrait être depuis l'individu vers le contexte, comme sa perception biaisée du contexte ; où, l'inverse, comme l'effet du contexte dans la formation de l'identité. Les cadres déterministes conceptualisent le monde comme un enchaînement des causes et leurs effets qui déterminent ce qui est observé (les choses), voire comment ce qui est observé est observé (les impressions, les représentations).

Les cadres conceptuels simples sont des cadres idéalisés, modélisés pour refléter un modèle du monde idéal des concepts, des définitions, des formes, (peut-être) des *Idées* platoniques ; un monde, peut-être objectif, mais indirect, car, il est hors de *ce monde* comme il est vécu.

Nous pouvons imaginer des cadres conceptuels qui portent une combinaison de ces approches simplistes, comme étant à la fois hiérarchique et dichotomique. Leur simplicité est souvent due au fait que les concepts sont construits depuis des définitions opérationnelles. Ces cadres simplistes sont aussi des cadres délimités, opérationnalisés ; ils essaient de simplifier et décomposer les complexités, pour garantir une perfection non-touchée par des imperfections du chaos, de l'imprévisibilité et de la subjectivité. Cette objectivité ne nous garantit pas que nous nous approchions de la réalité objective ou bien de la réalité comme elle est vécue. En plus, ils nous projettent absolument loin de l'état des choses comme ils sont dans *ce monde de la vie* ; comme le concept qu'Heidegger nomme *In-der-Welt-sein*, « être-au-monde » (Heidegger, 2002, pp.86-93). J'ai essayé d'imaginer deux schémas dans le but de visualiser les cadres conceptuels de ce type (voir la figure 1 en annexe).

2.5.2 Les cadres conceptuels complexes

Comme développé ci-dessus, la phénoménologie se penche sur la phénoménalité, à ce qui permet à un phénomène d'être un phénomène de ce *monde de la vie*. Contrairement aux autres approches qui dévalorisent l'expérience directe, mais subjectif, en préférant à sa place, dans une approche phénoménologique, la subjectivité absolue du donneur de sens n'est pas méfiée, ni dévalorisée ; bien au contraire, ce regard subjectif, qui est en réalité le seul possible, est un regard direct, authentique, depuis lequel nous pouvons faire des observations sur *in-der-Welt-sein* des phénomènes. Paradoxalement, les approches qui cherchent à atteindre l'objectivité observent un sous-ensemble bien réduit de l'ensemble et restent donc timides lorsqu'il s'agit de généraliser les conclusions obtenues par l'observation du sous-ensemble à l'ensemble. Cependant, une approche phénoménologique, qui cherche à faire usage de la subjectivité à laquelle est condamnée tout observateur *non-dieu*, peut chercher dans l'authenticité de l'expérience subjective des similitudes fondamentales observables dans l'ensemble. J'essaie de représenter un cadre conceptuel phénoménologique simple comme l'image ci-dessous, dans laquelle :



- le rectangle rempli en bleu peut représenter l'expérience totale d'un sujet;

- le petit cadre jaune représente les représentations d'un observateur du rectangle bleu ; les cadres orange, turquoise, vert et rouge représentent les représentations de quatre observateurs du rectangle bleu ;
- le rectangle noir est l'expérience d'un autre sujet d'une autre époque expérimentant un phénomène du même genre ;
- le grand cadre jaune représente les représentations du même observateur de tous les cadres précédents en tant que signataire;
- le cadre violet représente les représentations du destinataire des cadres précédents.

Aucune de ces représentations ne correspond parfaitement à une autre ; même pour les représentations de l'observateur, qui ne peut prétendre, en tant que signataire, à l'intelligibilité consciente de la totalité de ses propres représentations. Ces sous-ensembles subjectifs des représentations portant chacun de son côté, une correspondance imparfaite à *la réalité expérimentée du sujet* comme phénomène, une fois mise ensemble, permettent à appréhender la totalité de l'expérience totale du sujet.

2.6 Trois phénomènes sociaux

Toute particularité s'insère dans un contexte qui peut être pensé comme étant une multiplicité des contextes coordonnés. De même, une existence individuelle doit être pensée en rapport avec une existence collective, la société, qui est un ensemble hétérogène, traversé par des relations de pouvoir, lesquelles se manifestent par des hégémonies culturelles, économiques, sociales, par des inégalités de toute sorte, mais avant tout d'une « distribution inégale des vulnérabilités » (Butler, 2014, p. 92), qui sont reproduites en permanence. Dans une telle société qui doit être imaginée comme étant multiculturelle, vue l'improbabilité d'une société du *monde de la vie* qui ne l'est pas, qui fait aussi que, par déduction, une société non-multiculturelle n'est probable qu'en tant qu'une société imaginaire du monde hors de *in-der-Welt-sein* — ce qui relève d'une utopie de nos temps

quelque soit le pays dans lequel on vit —, il y a des formes d'appartenances à des groupes (genre, migrants, autochtones, minorités, êtres non-humains etc.), des discriminations de toute sorte et des violences multiples, qui, dans leur ensemble, créent une impuissance sociale et des souffrances qu'elles soit individuelles ou collectives. Ces dernières se manifestent dans les différentes phases de l'être au monde de chacun et par des deuils dus à la perte d'un être cher, d'un lieu, d'un sens etc. Même les loyautés aux valeurs individuelles ou communautaires, les identités et les sens dans la vie d'un être humain causent des souffrances multiples. Dans le cadre de ce travail, il y a trois sujets, trois phénomènes qui se mettent en avant : le fait d'être femme, la migration et la violence.

2.6.1 Féminité

Bien que le sexe soit un fait biologique, le genre est un fait social, « un ensemble de constructions sociales (symboliques et institutionnelles), qui détermine la forme que prennent les rapports sociaux de sexe dans une société. Le genre renvoie à un « système social », à un « système de genre » (Parini, 2006, pp.21-31). Dans la mesure où la femme est dominée et discriminée dans les rapports sociaux de sexe, au vu de l'impuissance sociale du fait d'être femme, au vu des souffrances multiples découlant du seul fait d'être femme, une similitude fondamentale peut être pensée à partir de ces constats : tout individu se trouvant dans une relation de pouvoir, en tant qu'être dominé, discriminé est une femme. Une telle approche ne peut bien évidemment pas penser la domination masculine comme une forme d'hégémonie homogène. En effet, il peut y avoir, au sein de la domination masculine, plusieurs formes d'hégémonies masculines. Nous pouvons également nous pencher sur les formes de féminités dominantes.

Les dominations dont il est question découlent des régimes de genre, elles sont celles de la culture dominante. L'ordre social dominant reproduit non seulement les inégalités sociales, mais il crée également les conditions de reproduction des rôles hégémoniques selon genre et au sein des genres.

Il sera illusoire de penser que les dominations existantes dans la société touchent de la même manière toutes les personnes dominées. En effet, les groupes minoritaires, peu ou pas visibles, les groupes précarisés les expérimentent chacun à des degrés divers, pire, ils reproduisent parfois les mêmes schèmes ou les perpétuent sous des formes plus intenses, plus visibles, voire agressives.

2.6.2 Migration

Selon le dictionnaire étymologique, migration vient du mot latin *migratio*. Il signifie l'action de passer dans un autre corps pour s'y établir. — Emigrer, changer de pays — Transmigration, la métempsycose, le passage des âmes dans d'autres corps par lui. *Trans migrare*, l'action de passer au-delà, c'est-à-dire dans la région où notre vie se prolonge (Mazure, 1863, p.251). Depuis cette définition, nous pouvons légitimement nous poser la question de savoir s'il y a un individu qui n'est pas passé dans un autre corps pour s'y établir.

La migration, qui implique une décision de départ pour quitter un monde pour un autre, vivre dans cet autre monde, tisser des liens avec cet autre monde, ne peut pas être limitée aux seuls déplacements impliquant des grandes distances dans la mesure où des formes de migration peuvent être expérimentées dans le même pays, dans la même localité, parfois sans déplacement, dans la même individualité. A cet égard, Pessoa peut être considéré comme une des grandes figures de la migration dans son « voyage immobile », dans sa manière de naviguer entre plusieurs identités, devenant chacune un poète ou un écrivain, qui ne sont pourtant autres que lui-même (Paz, Préface de Pessoa, 1990, p. 27).

A cet égard, l'individu qui déménage d'un village dans la ville, celui qui quitte une ville dont la population est catholique pratiquante pour une autre ville protestante, l'individu qui doit changer de profession en raison d'une maladie et qui trouve un travail dans un autre domaine complètement nouveau, l'individu qui ne se connaît pas dans l'image d'un vieux étranger

que reflète le miroir, celui qui ne reconnaît ni son corps, ni son esprit après l'expérience de la torture, les enfants arrachés à leur famille et placés dans d'autres familles en Suisse (*Verdingkinder*) pendant plus d'un siècle, ou d'autres qui se font actuellement placés et encore d'autres enfants qui se font enrôler par la force dans des armées, n'expérimentent-t-ils pas une migration ? N'y a-t-il pas une impuissance sociale présente dans chacune de ces expériences et une souffrance qui en découle ? Vu de cette manière, tout individu est un migrant.

2.6.3 Violence

Dans toutes les « formes d'autorité ou d'autorisation, de prétention à l'autorité au moins », il est question de violence (Derrida, 2005/b, p.80). A cet égard, le concept d'extrême violence, tel que décrit par Balibar permet à mon sens d'aborder la question avec plus de profondeur, rigueur. L'extrême violence indique « un seuil ou une limite repérable dans les choses mêmes », une violence qui ne peut être définie par des « critères absolus » et des « estimations quantitatives » (Balibar, 2010, pp.388-389).

Selon Balibar, il y a « l'extrême violence dans la brutalité et la soudaineté d'événements traumatiques, de "catastrophes" qui apportent la mort, le déracinement, l'assujettissement au pouvoir d'un maître. Mais il y a aussi de l'extrême violence dans la répétition indéfinie de certaines dominations invétérées, à la limite invisibles ou indiscernables comme violence parce qu'elles font corps, semble-t-il avec les fondements de la société et de la culture — on pense bien entendu en particulier à l'infériorisation et à l'esclavage domestique des femmes —, ou dans certaines exclusions corrélatives de la façon dont est instituée la normalité des mœurs, ou mesurée l'utilité des êtres humains : l'exclusion des fous, des criminels (...) » (Balibar, 2010, pp.388-389).

Cela dit, il existe plusieurs types de violences, qui ne peuvent plus être réduites à la violence physique. De même, il est largement admis que certaines autres violences ont plus d'impact, suivant les situations et les

personnes, que la violence physique condamné. Dans ce cadre, nous pouvons évoquer les violences symboliques, les violences invisibles, les violences légalisées, légitimées (Benjamin, 2000, p.215), déniées dans les relations de pouvoir inhérentes de *la culture*.

Ainsi, les questions précitées posées dans le cadre de la migration peuvent être reprises ici pour penser la violence, qui est un phénomène inhérent à toutes les sociétés. Dans ce cadre, tout individu est objet et sujet de violences multiples, qui sont quotidiennes. Certaines sont tolérables, d'autres intolérables par la société, alors que toutes sont intolérables pour l'individu.

En conclusion, tout individu est pensé, dans le cadre de ce travail, comme *une femme migrante violentée*. Cette dernière vit une relation de pouvoir au sein de son couple, elle vit une migration et elle subit une violence de son partenaire intime. Toutefois, ce qu'elle vit dans la cellule familiale est en réalité un prolongement de l'expérience collective au sein d'une société traversée par des relations de pouvoir, par l'impuissance individuelle qui en dérive, par les souffrances qui en découle, qui fait que chaque individu expérimente des migrations sans se déplacer, éprouve des deuils sans perdre des choses quantifiables à cause des violences symboliques, visibles, invisibles subies du fait même de l'impuissance sociale précédemment évoquée.

3 Méthodologie

3.1 Problématique

En tant que personne, qui a choisi de quitter son pays, je vis une migration, qui n'est qu'une parmi des dizaines d'autres, la première se déroulant probablement au moment où on vous convainc que vous êtes une femme, sous-entendu que vous n'êtes plus une personne. C'est une migration d'une identité à l'autre, qui vous poursuit, qui enferme une partie de vous. A ces expériences se sont ajoutées des histoires de violence de mon partenaire intime, qui ne sont qu'une petite partie d'autres violences que chaque personne, femme ou pas, migrante ou pas, violentée par son partenaire intime ou pas, subit. Ces expériences font de moi une femme migrante violentée.

Après avoir effectué quatre entretiens semi-directifs avec des psychothérapeutes, qui rencontrent souvent dans leur pratique quotidienne des femmes migrantes violentées, j'ai été frappée par la difficulté de me reconnaître dans les énoncés explicites de leurs représentations de la femme migrante violentée, alors que j'avais eu l'intuition que j'y appartenais d'une façon invisible, illisible au niveau des sens premiers. Il y a donc un écart entre les représentations des psychothérapeutes sur *la femme migrante violentée* et mes représentations de mon expérience comme femme migrante violentée. Comment s'explique-t-il cet écart ?

Je me suis posé la question de savoir si ces écarts, évidents au niveau superficiel des sens, entre mes représentations de la femme migrante violentée, qui sont sans doute liées organiquement à mon vécu individuel, et celles des quatre psychothérapeutes, sont surmontables via une lecture prenant en compte les sens plus profonds, implicites, non-dits mais existants. En examinant plus en détail les entretiens, ce qu'il en ressortait était le nombre important de sens cachés derrière les énoncés explicites

des psychothérapeutes. J'y ai remarqué des non-dits, des sous-entendus ou des sens implicites cachés dans ce qui a été affirmé d'une manière explicite.

Dès lors, je me suis proposée dans le cadre de ce travail de déconstruire et reconstruire les sens des énoncés explicites dans les quatre entretiens pour essayer de comprendre, dans sa *phénoménalité pure*, la femme migrante violentée à travers les représentations des psychothérapeutes, mais également à travers mes représentations en tant que sujet qui a expérimenté ce phénomène et qui peut en parler dans un contexte plus global. Pour ce faire, je me suis inspiré du concept de lecture symptomale, qui propose d'éclairer, de déplacer et de rendre lisible un texte en faisant « apparaître de nouvelles problématiques et de nouveaux objets à travailler » (Vincent, 2001, p.112). Ainsi, la lecture symptomale « fait entrevoir une nouvelle façon de concevoir la théorie et de faire de la théorie » (Vincent, 2001, p.112). Grâce à cette approche, je me suis proposé d'aller jusqu'aux « fondations théoriques qui sous-tendent » (Vincent, 2001, p.113) les représentations des psychothérapeutes entretenues et les miennes au sujet de la femme migrante violentée.

Par ce procédé, je me suis également posé la question de savoir ce qu'est une similitude fondamentale et quelles peuvent être les similitudes fondamentales qui traversent et qui constituent le dénominateur commun de la femme migrante violentée, ses représentations chez les psychothérapeutes, mes représentations de mon vécu, mes représentations de la femme migrante violentée et mon vécu comme un *In-der-Welt-sein*.

3.2 Mon vécu

Il y a des motifs de départ explicités par les psychothérapeutes lorsqu'ils donnent des exemples, qui ne correspondent pas aux miens. Cet écart me fait réaliser que ce qu'ils expriment ne constitue pas l'essence de leurs représentations, mais qu'il s'agit d'un exemple, d'une concrétisation d'un

sens de l'essence qui en contient plusieurs. Toute expression ou extériorisation rétrécit la phénoménalité d'un phénomène. De même, toute tentative d'explicitation n'est qu'une exemplification de la représentation interne, qui est, dans ce travail, le phénomène observé, analysé. Dans ce sens, les expressions explicitées par les psychothérapeutes entretenus ne font qu'exemplifier les représentations internes originaires. Il a donc fallu élargir l'étendue du sens explicité pour y inviter des sens implicites, non-dits, cachés de l'essence, de la phénoménalité des représentations. Pour y arriver, il a fallu aller depuis les énoncés explicités, traversant mon vécu, vers le vécu de tout individu, femme ou pas, migrante ou pas, violenté ou pas, moi ou pas, qui fait de mon vécu aussi un exemple, une concrétisation d'un phénomène, duquel nous avons tous des représentations. C'est ainsi que j'ai pu retrouver les énoncés non explicités des représentations pourtant existant, mais inaudibles durant les entretiens.

3.2.1 Etre femme

Etre femme d'après mon vécu n'est pas réductible au sexe biologique. Etre femme d'après mon vécu est expansible à tous les vécus des hommes et des femmes, qui sont conditionnés par les rôles hégémoniques selon genre, par la culture dominante, par des inégalités des vulnérabilités, par l'exclusion, par l'auto-exclusion, par se vulnérabiliser, par des préoccupations sexuées etc.

3.2.2 Etre migrant

Migrer d'après mon vécu n'est pas réductible aux déplacements et replacements corporels. Migrer d'après mon vécu est expansible à tous les déplacements et replacements de sens ainsi qu'à toutes les places vidées et vides des sens déplacés ou reemplacés, par exemple, dans le cas de migrer depuis l'identité d'une femme non violentée à l'identité d'une femme violentée, qui comprend la place vidée et vide de la femme non violentée qui n'existe plus. Cette place vidée et vide n'est pas une négation pure de la place précédemment occupée. Il y a des sens et des qualités qui s'y ajoutent avec le déplacement de ce qui l'occupait. La valeur d'une place vide qui n'a

jamais été occupée n'est pas égale à la valeur d'une place vide qui a été vidée par quelque *occupation* qui l'occupait auparavant.

3.2.3 Subir des violences

La violence réelle d'après mon vécu n'est pas réductible à la violence physique. D'après mon vécu, il y a des violences plus réelles que des violences physiques, y compris toutes sortes de violences symboliques, visibles, invisibles, légitimées, légalisées, tolérées, non tolérées, que subissent tout être, même non vivant.

Pour conclure, je comprends que les énoncés explicites ne reflètent pas la totalité des représentations, ils sont seulement des présentations pour résumer des représentations. De plus, leurs contenus peuvent être changés, orientés, décorés, biaisés ou modifiés. Pour comprendre les représentations, il faut aller au-dessous des énoncés explicites, où les vécus explicités à titre d'exemple des représentations d'un même phénomène sont côte-à-côte avec mon vécu. Dans la mesure où mon vécu et les représentations des psychothérapeutes concernent le même phénomène, je me suis posé la question suivante : comment puis-je faire une archéologie du sens pour retrouver mon vécu dans les représentations des psychothérapeutes, en creusant la terre sur laquelle sont lisibles les présentations de ces représentations?

3.3 Méthodologie en détail

Avec la conviction que les énoncés explicites des psychothérapeutes pendant les entretiens ne sont que des exemplaires, des exemplifications, des descriptions à travers des cas, de leurs représentations internes de la *femme migrante violente*, je suis arrivée à la conclusion qu'il faudra aller au-delà des descriptions, aux sens implicites et aux sous-entendus depuis les énoncés explicites, pour arriver à une compréhension plus authentique de leurs représentations, dans laquelle j'ai eu la curiosité en me demandant s'il pouvaient y avoir des sens partagés avec mon vécu. Les méthodes que

j'ai suivies pour trouver des réponses à ma curiosité sont expliquées ci-après.

3.3.1 Que n'ai-je pas pu faire ?

Je n'ai pas pu arriver à retrouver ou à reconnaître mon vécu dans les exprimés explicites des psychothérapeutes entretenus. Je n'ai pas non plus pu envisager un cadre conceptuel descriptif depuis lequel je peux déduire ou induire mon vécu dans les données directement désignables dans les énoncés des quatre entretiens.

3.3.2 Qu'ai-je fait ?

Le domaine où je souhaitais recueillir des sens, comme un premier pas, était les représentations des psychothérapeutes par rapport aux femmes migrantes ayant subi des violences de leur partenaire intime, pour ensuite y inspecter des similitudes avec mon vécu personnel. Dans le prolongement de cette étape, j'ai fait appel à un texte littéraire dans lequel les sens partagés avec mon vécu sont très présents à moi. J'ai décidé donc de trianguler ces trois domaines, avec plusieurs participants dans chacun, qui sont tous lus, inévitablement, à travers mes représentations d'eux, afin d'y explorer des sens partagés.

3.3.3 Comment?

3.3.3.1 Champs de récolte des sens partagés

J'ai eu trois domaines à trianguler : les représentations des psychothérapeutes entretenus sur la *femme migrante violente*, mon vécu à moi en tant que psychologue et femme migrante violente, mon interprétation et ma compréhension du *Récit de l'exil occidental* de Sohrawardi. Dans la triangulation, j'ai essayé de trouver des similitudes entre les représentations de ces plusieurs *acteurs*.

3.3.3.2 Zones de rapprochement

Première zone de *rapprochement des sens* (Ricœur, 1986, p.24) — qui autrement apparaissent comme étant indépendants — est les représentations des psychothérapeutes entretenus. Pour pouvoir explorer

ce domaine, nous avons réalisé des entretiens semi-structurés tête-à-tête avec chaque psychothérapeute.

Deuxième zone de rapprochement de sens est mon interprétation et ma façon de donner sens au *Récit de l'exil occidental* de Sohrawardi. Pour pouvoir explorer ce domaine, j'ai choisi un paragraphe du texte, je l'ai déconstruit dans ses sous-unités de sens, pour ensuite en décortiquer les sens, enfin pour reconstruire une concrétisation du sens que j'y ai trouvé.

Troisième zone de rapprochement est mes représentations de mon vécu en tant que psychologue (depuis 2008), femme (depuis 1982), migrante (au sens répandu, depuis 2008 avec des ruptures et depuis 2012 sans rupture) et personne ayant subi des violences physiques et psychiques d'un de mes partenaires intimes du passé, en 2013, 2 mois après mon arrivée en Suisse, parmi d'autres violences symboliques ou invisibles que nous subissons tous.

Pour pouvoir explorer ce domaine, j'ai réalisé un cadre conceptuel simple selon mon vécu global. J'ai aussi pris le temps d'effectuer plusieurs introspections afin de préparer une grille d'analyse préalable tout en essayant d'y projeter ma représentation d'une femme migrante subissant des violences de son partenaire intime.

3.3.3.3 Zones de conjonction

Dans cette triangulation, il y a plusieurs zones de *conjonction des sens* dans lesquelles plusieurs « moments constitutifs » (Ricœur, 1986, p.27) des sens partagés sont aperçus simultanément. La plus importante zone de conjonction de sens, au niveau de son étendue, dans le cadre de ce travail, est celle que j'appelle *la zone des sens partagés* sur laquelle nous pouvons chercher des *similitudes fondamentales* (Métraux, 2013, p.233). Elle traverse les trois zones (de *rapprochement des sens*) précitées.

Chacune de ces *zones de rapprochement* des sens est aussi une *zone de conjonction* de plusieurs sens. Mon vécu est aussi une zone de *conjonction des représentations*, dans la mesure où mon introspection m'a permis

d'explorer mes représentations de mon expérience en tant que psychologue, femme, migrante, ayant subi des violences de son partenaire intime, ayant vécu plus qu'une fois un projet migratoire « échoué », que je préfère qualifier comme projet migratoire « réparé » de la façon *kintsugi*. Je me considère, donc, non seulement comme la signataire d'un texte sur mes explorations des choses *hors-moi*, mais aussi comme une des personnes interviewées, et encore un des exemplaires de la *femme migrante violentée* comme phénomène exploré à travers des représentations.

Le passage de Sohrawardi est aussi une zone conjonction des sens. Dans cette zone de conjonction, des sens qui sont donnés par moi, des sens qui sont donnés par Sohrawardi, des sens prescrits par la langue dont il a fait usage, des sens greffés par l'interprétation de cette langue à une autre par un interprète qui l'a compris et qui l'a exprimé inévitablement avec une certaine érosion de sens, y sont présents simultanément.

Finalement, revenant sur la phénoménalité des phénomènes, chaque psychologue interviewé est, comme moi-même le suis, au moins d'une manière symbolique, un membre des ensembles et des sous-ensembles dont nous avons les représentations. Nous décrivons nos représentations de ces ensembles et sous-ensembles via nos présentations émises sous la forme des explicitations langagières. Nos représentations, qui peuvent être comprises comme étant des choses externes à nos positions en tant qu'individus, sont en effet des choses auxquelles nous appartenons tous, d'où proviennent les similitudes fondamentales, qui font de moi, des psychologues et de Sohrawardi, des hommes et des femmes, des personnes, des individus, qui sommes, au moins symboliquement, des *femmes migrantes violentées*.

3.3.3.4 Similitudes fondamentales

Les similitudes fondamentales qui « permettent la connaissance et reconnaissance des différences » (Métraux, 2000, pp.462-463) font que nous sommes — d'un sens — tous pareils. C'est-à-dire que « La population

que l'on voit au cabinet » (ZR, l.12) n'est pas une population spécifique dans le sens qu'elle soit pré-définissable. Même une déduction extrêmement simpliste, réductionniste et dichotomique — selon un cadre conceptuel simple — ne nous permettrait pas de faire une telle prédéfinition ou prédiction, de « la population que l'on voit au cabinet » comme un sous-ensemble, en délimitant l'ensemble le plus général, étant la population générale (de *tout individu*).

Nous ne pouvons pas prédéfinir ou prédire les « femmes migrantes violentées que l'on voit au cabinet » en les déduisant d'un sous-ensemble plus général de « *toutes femmes migrantes que l'on voit au cabinet* ». De même, nous ne pouvons pas prédéfinir ou prédire une *précarité* en nous référant aux sous-ensembles déjà décrits comme étant précaires, ou comme étant des facteurs de risque, surtout quand nous nous permettons de voir la précarité hors de ses définitions opérationnelles, *opérationnalisantes*, en tant qu'une situation expérimentée par l'individu, en tant qu'un phénomène vécu dans chaque subjectivité authentique du monde de la vie, où des situations et des vécus semblables — pour les regards indirects, pour les observateurs externes prétentieux d'une objectivité — deviennent différentes pour les expérimentateurs directs, les observateurs internes non méfiants de leurs subjectivités.

Désigner des populations par des termes génériques, comme, entre autres, *la précarité, les victimes, les aidés, les défavorisés*, est ce que Derrida aurait appelé les « *vouloir-dire* »s ; pour simplifier la parole parlée, nous consacrons du sens. Tout individu est précaire, au moins dans le sens qu'il l'est symboliquement. *Cela-veut-dire*, tout individu est potentiellement une personne que l'on peut voir au cabinet. Tout individu pourrait être face à un psychologue ; c'est-à-dire tout individu appartient potentiellement à « *la population générale que l'on voit ici* », qui est une expression des fois simplifiée, réduite à une population précaire, pour une efficacité langagière, pour exemplifier une représentation, pour décrire une représentation via un exemple concret. Cette *réduction de l'indice* est une déduction utile à

l'efficacité de la *parole parlée*, qui est désignée par Derrida comme « le-vouloir-dire » (Derrida, 2005, pp.28-29). Quand on dit « la population précaire », ce n'est pas parce que l'on discrimine cette population d'une autre dans leur phénoménalité; c'est parce que le fait d'être devant un accompagnant les discriminent des autres qui sont potentiellement *exactement-comme-eux*, mais qui ne sont pas là, dans cette position particulière, à cette instance donnée de la vie, dans *le monde de la vie*.

Ces mêmes similitudes font de moi-même aussi, au moins symboliquement, une personne interviewée, comme l'est chaque psychologue entretenu. Ils font de chacun des participants aussi une personne participante à la sous-ensemble (constitué des femmes migrantes violentées) de l'ensemble le plus générale qui serait la population de tous êtres, même non-humains. Ici, nous ne réduisons pas les définitions, mais bien au contraire, nous augmentons le sens pour pouvoir nous positionner dans une position interne au phénomène, comme dans les cas où nous préférons une traduction subjectivée par rapport au sens intentionné à une traduction littéraire.

3.3.3.5 Cadre conceptuel

Ce cadre conceptuel, comme tout cadre conceptuel, est une fenêtre. Depuis mon cadre conceptuel préféré, qui est ma fenêtre à travers laquelle j'interprète le contexte qui m'entoure, je vois que c'est une fenêtre peu fréquentée, une fréquentation encore plus réduite lorsqu'on est migrant. Je n'ai aucune prétention à l'objectivité, non plus. C'est pour cette raison que j'avoue sans regret ma participation au groupe des personnes interprétée en tant que personne qui porte les représentations qui interprètent toute autre représentation, donneur de sens à tout autre sens explicité ou caché. J'espère avoir précisé les repères philosophiques de ma compréhension de l'objectivité dans la partie précédente dédiée à la théorie.

3.3.3.6 Choix des participants

A part moi-même en tant que participante réelle et symbolique de ce travail, j'aimerais aussi expliciter que mon choix des psychologues à

entretenir n'était pas dû au hasard. Une fois que j'ai établi une grille d'analyse préalable reflétant mes représentations de mon vécu et les consignes de démarrage, j'ai commencé à chercher des interlocuteurs pour effectuer mes entretiens. Dans ce cadre, j'ai préféré d'entendre les psychothérapeutes du cabinet où j'avais effectué mon stage dans la mesure où j'ai remarqué de nombreux points communs avec tout le personnel dans nos cadres de référence, nos fenêtres depuis lesquelles nous donnons sens au contexte qui nous entoure. Quand je leur ai parlé de mon projet, quatre d'entre eux ont accepté de se soumettre à l'exercice d'un entretien semi-structuré sur ce sujet. Je vous présenterai ci-après chacun d'entre eux dans la partie *Participants*. En ce qui concerne les entretiens, leur cadre, leur durée, leurs consignes de démarrage, ils seront présentés dans la partie *Entretiens*. Après avoir effectué chacun des entretiens que j'ai enregistré avec le consentement des participants, j'ai transcrit les réponses tout en restant attentive aux sous-entendus ainsi qu'à ce qui restait implicites.

3.3.4 Où suis-je arrivée ?

3.3.4.1 Quatre types de relations entre les sens

Lorsque j'ai terminé ma grille d'analyse depuis les transcriptions, j'ai remarqué quatre types de relations.

Premièrement, il y avait une convergence entre mes représentations de la *femme migrante violente* et mes représentations de mon vécu. Cette convergence m'a fait comprendre que nos représentations similaires reflètent notre interprétation de l'*individu* en général, nos représentations des similitudes fondamentales, des sens partagés par tout individu.

Deuxièmement, j'ai remarqué des convergences, mais également des divergences dans les dires, tant explicites qu'implicites, les sous-entendus et les « non-évoqués du tout » dans les quatre entretiens transcrits. J'ai mené une analyse comparative pour expliciter les convergences et les divergences. J'ai également établi une nouvelle grille d'analyse regroupant

les mots explicités différemment entre les quatre entretiens. Surtout au sujet des divergences, j'ai remarqué une tendance importante : plus les énoncés explicités ont été des exemplifications spécifiquement liées aux femmes migrantes violentées rencontrées au cabinet, plus le niveau de divergence entre les psychothérapeutes devenait grand. Quand les interviewés explicitaient leurs représentations à travers des cas singuliers, des accompagnées particulières, la divergence inter-interviewés au niveau de sens explicités a été plus grande.

Dernièrement, il y avait des dissimilitudes entre la grille d'analyse préalable basée sur mon vécu et la grille d'analyse obtenue des entretiens. Les dissimilitudes dont je parle sont la totalité des « non-évoqués du tout » dans les quatre entretiens. Par exemple, *la femme migrante violentée* était représentée, sans aucune exception, comme une femme hétérosexuelle, presque toujours mariée ou faisant ménage commun avec son partenaire. Encore une fois, cela me rappelait que les énoncés explicités ne sont que des parties singulières, des exemplifications externalisées, des présentations téléologiques, des descriptions singularisées et des simplifications pratiques faites depuis des représentations internes. Les femmes migrantes violentées homosexuelles, qui ne sont pas mariées, qui ne font pas ménage commun avec leurs partenaires sont cachées, comme l'est mon vécu, dans les non-dits, non-explicités des représentations.

3.3.4.2 Sens partagé

Ce qu'il faut préciser ici est le fait que nos représentations concernaient quelque chose dépassant *la femme migrante violentée*, qui est insérée dans un *contexte*, qui la transforme en un exemplaire, en une reproduction, en l'arrachant de son individualité, de sa singularité. Nos représentations concernaient ce contexte qui assigne et impose une position à la femme migrante violentée comme chaque autre individu. Ce contexte arrache toute individualité de l'individu et s'impose en tant que la source unique, la forme unique de la subjectivité. Chaque individu devient une *femme migrante violentée* au sens de l'universalité de cet arrachement, qui est au cœur de la

souffrance de chaque individu. C'est comme cela que la *femme migrante violente* devient un exemplaire de tout autre individu qui est assigné et imposé de sa position subjectivée dans le tout. Le contexte nous transforme tous, symboliquement, en *femmes*, en *migrants*, en *victimes des violences*, d'une manière ou d'une autre.

3.3.4.3 Thèmes

Nous voyons qu'il y a une grande participation du contexte dans la genèse de la souffrance humaine, dès qu'on va au-dessus des instances, des événements particuliers. Même des instances et des événements particuliers peuvent être lus à travers la contribution du contexte dans le processus de la formation des jugements à leur égard. Si le contexte a cette particularité qui arrache les individus de leurs individualités, de leur subjectivité, pendant son exploration dans sa phénoménalité, nous ne pouvons pas l'arracher de sa particularité en commettant un double arrachement de sens. Je me suis donc permise de faire figurer les noms des thèmes ressortant des entretiens de telle façon qu'ils puissent permettre de comprendre les représentations concernant *la femme migrante violente* en l'insérant dans le contexte général, qui nous circonscrit, qui nous égalise tous. Ce contexte et la souffrance qu'il génère à travers ses dimensions inhérentes à lui, comme les *relations de pouvoirs*, les *impuissances* et les *violences*, sont à la base de nos *similitudes fondamentales*. J'ai donc décidé d'examiner toutes les représentations prises en compte dans ce travail, à travers nos *similitudes fondamentales*, une démarche qui m'a amené à retenir les trois dimensions précitées, comme les trois premiers thèmes.

Le quatrième thème, la *relation d'accompagnement*, qui comprend aussi une relation ayant des effets thérapeutiques au sens vrai, était évoqué comme une *antithèse*, un petit abri éphémère, contre le poids du contexte sinon omniprésent. Pour y arriver, la *relation d'accompagnement* qui a un *effet thérapeutique* cherche, au sein du lien, à mettre en valeur les similitudes fondamentales et de s'abstenir des caractéristiques pesant du contexte.

3.3.4.4 *Expérience totale*

Nous pouvons remarquer que les quatre thèmes parlent de quatre dimensions de *l'expérience totale* (Dubet et al., 2013, p.19) d'un individu, une femme migrante violentée ou autre. Ces dimensions sont *la structure* du contexte, *la position* imposée de l'individu dans la structure par la structure, *l'impact* émotionnel de la position sur l'individu et *l'accompagnement* à cette expérience au sens réel et symbolique. A chacune de ces quatre dimensions correspond respectivement un thème : la structure est marquée par *les relations de pouvoir*, la position est vue comme *les impuissances sociales*, l'impact émotionnel est *la souffrance* et l'accompagnement réel et symbolique se retrouve au cours de *la relation thérapeutique*. A travers ces quatre dimensions et leurs interprétations, nous obtenons aussi une interprétation de nos *similitudes fondamentales* que nous expérimentons tous comme une *expérience totale*.

3.3.4.5 *Subjectivité et intratemporanéité*

Les développements jusqu'ici essaient de montrer comment d'un point de départ, la femme migrante violentée, je suis arrivée à l'individu. Toutefois, un tel procédé est subjectif. Même si nous imaginons pouvoir dépasser toute autre subjectivité, nous sommes *subjectivisés* par le contexte contemporain. La question qui se pose est de savoir si nous pouvons dépasser *l'intratemporanéité*¹ de l'impact émotionnel de la position de l'individu dans la structure contextuelle. Pour tenter de répondre à cette question, j'ai puisé dans le *Récit de l'exil occidental par Sohrawardi*, texte rédigé au XII^{ème} siècle, dont une nouvelle traduction, commentée, est proposée par Abdelwahab Meddeb en 1993. J'ai déconstruit et décortiqué les métaphores qui sont utilisées dans ce texte en creusant l'étymologie des mots, en faisant également appel à leur équivalent dans d'autres langues pour obtenir des sens partagés entre le passé et le présent. J'ai également étudié l'ontologie fondamentale du soufisme. J'ai ensuite cherché à reconstruire une concrétisation depuis des sens cueillis.

¹ *Innerzeitigkeit*, utilisé par Heidegger dans son ouvrage *La logique comme question en quête de la pleine essence du langage*, 2008, p. 156).

3.3.4.6 Sens cueillis du Récit

J'ai pu retrouver chacun des thèmes dans ce petit paragraphe du *Récit*, mais la *conjonction* la plus évidente était avec le thème *Souffrance*. *L'étrangeté* que j'ai pu reconnaître chez Sohrawardi n'est pas seulement mon interprétation directe du sens de mon vécu, mais aussi l'impact émotionnel que fait face chaque individu qui est positionné dans ce contexte écrasant l'individualité. Cette étrangeté par rapport à l'identité se traduit en exil que devient chaque migration réelle et symbolique, en solitude que devient chaque loyauté, en sens donnés et prescrits, en deuils vécus ou congelés.

3.3.4.6.1 Une question apparente par rapport au Récit

Quelle est la correspondance avec l'antithèse ayant un effet thérapeutique à la *souffrance*, même d'une manière paradoxale, dans le récit de l'exil de Sohrawardi ?

3.3.4.6.2 Une réponse pas très évidente :

Sa conviction d'appartenir à un monde qui est hors et au-delà de ce monde qui constitue le contexte écrasant et reproduit la souffrance impérative d'en être.

3.3.4.6.3 Antithèse paradoxale :

L'étrangeté qu'expérimente Sohrawardi dans ce monde de matière, la souffrance qu'engendre cet étrangeté à ce monde dans lequel il se décrit comme étant détenu, son intime conviction d'appartenir à un autre monde plus haut depuis lequel il était tombé constituent son antithèse à ce que ce monde lui impose. Cette étrangeté m'était très familière dès ma première lecture.

3.3.4.7 Types de démarches

Pour finir, j'ai l'impression d'avoir effectué plusieurs types de démarches de récolte et d'analyse des données qualitatives. Avant tout, c'est une sorte d'introspection qui fait de ce document, entre autres, un récit de soi, d'où l'usage de la langue à la première personne. Ensuite, c'est une analyse d'un texte littéraire à partir d'une perspective des similitudes fondamentales. Et puis, cette même perspective ressort d'une analyse des quatre entretiens

semi-directifs. De plus, une analyse comparative, que j'ai faite d'une manière intuitive, entre la grille d'analyse préalable et celle établie sur la base des entretiens, s'est ajoutée au tout pour arriver à la grille d'analyse définitive, qui inclut les « non-évoqués du tout », qui sont différents des interlignes, des sous-entendus, ou des implicites, qui sont, à mon sens, des entendus *hors-lignes*. Ces hors-lignes sont présents dans les discours des quatre psychothérapeutes, qui les ont ajoutés à leur discours en se référant à la « population générale que l'on rencontre ici » ou aux « personnes victimes de différentes injustices » (ZR, l.13). Enfin, j'ai comparé les quatre entretiens entre eux, dans le but de voir si les faits d'être autochtone ou migrante, femme ou homme changent quelque chose par rapport aux représentations des psychothérapeutes. En tout, je pense que mon interprétation, qui va et qui vient entre ces différents niveaux et modalités de questionnement, fait de mon travail une *analyse phénoménologique interprétative*.

3.3.4.8 Analyse phénoménologique interprétative

Jonathan Smith, dans son ouvrage sur l'analyse phénoménologique interprétative, explicite que l'interprétation est un herméneutique de troisième niveau. Le signataire, en se permettant à l'usage de la « langue à la première personne », interprète les expressions, au moins, d'une autre personne, en s'adressant à, au moins, une troisième personne qui en est le destinataire (Smith, 2009, p.41). Dans mon cas, je ne saurais dire si je suis de quatrième ou de cinquième niveau ou encore plus, dans la mesure où je suis amenée à poser des questions, écouter et comprendre les réponses, les interpréter, imaginer comment les auraient interprétées Heidegger, Benjamin, Butler, Métraux, Gramsci, Derrida, Bourdieu, Foucault, Marx, Sohrawardi et tant d'autres, mettre en mots mes interprétations et les « leurs », les écrire d'une manière compréhensible et correcte dans ma troisième langue, âgée seulement de cinq ans, faire à chaque fois face au fait que ce que je comprends devient un peu moins compréhensible pour autrui dès qu'il est mis en mots, même dans ma première langue, que je m'estimais maîtriser ; et avec toutes mes expressions bizarres, mes interprétations

écrites deviennent non reconnaissables pour moi, dès qu'elles sont soumises à l'exercice de la correction et elles me reviennent, pour me révéler, qu'elles n'ont pas été compréhensibles, les versions corrigées m'étant à leur tour perverties. Mais, là, où je suis submergée dans le sentiment de ne pas pouvoir interpréter les représentations, paradoxalement, ce que veut exprimer Sohrawardi par « détention dans les demeures à l'étranger » (Sohrawardi, p.20), devient en moi une image encore plus claire, plus proche. Et, je recommence, à réinterpréter.

3.3.5 Avec qui ?

Je décris *les participants* comme un tout, qui s'est, en la contextualisant, contribué à mon interprétation du phénomène étudié. Les participants ont deux modalités : ils sont soit symboliques, soit réels ; ils se sont contribués à mon interprétation à travers trois types d'interactions : directes, étranges et genre Moi-Sur-moi. (Voir le Figure 2 en annexe pour une interprétation catégorique des participants)

3.3.5.1 Participants réels avec qui j'ai eu une interaction directe :

3.3.5.1.1 Psychothérapeutes

ZR est un psychothérapeute, né en Suisse, dans ses trente ans, qui se décrit plutôt comme un autochtone. Dans le cadre de l'entretien, il a expliqué avoir accompagné plusieurs femmes migrantes violentées. Pour certaines accompagnées, il précise avoir besoin des services des interprètes.

RA est une psychothérapeute, née en Suisse, dans sa trentaine, qui se considère également comme autochtone. Elle a accompagné dans sa pratique plusieurs femmes migrantes violentées. Des fois, elle recourt à l'aide des interprètes.

HS est une psychothérapeute, approchant la quarantaine, ayant immigré en Suisse, accompagnant plusieurs femmes migrantes violentées. Elle explique que la majorité de ses accompagnées parlent sa langue première et proviennent de son pays d'origine.

AK est une psychothérapeute, bilingue, parlant arabe comme une de ses premières langues, approchant la cinquantaine. Elle explique accompagner plusieurs femmes migrantes violentées, qui parlent arabe, soit en tant que langue première, soit en tant que deuxième langue, ou langue étrangère apprise.

3.3.5.2 Participants symboliques avec qui j'ai eu une interaction directe :

Moi, la signataire, une femme migrante, approchant la quarantaine, je viens d'une famille immigrée à l'origine, se considérant désormais comme des autochtones. J'ai un parcours de vie assez sinueux qui passe par des études en sciences et mathématiques, suivi par des beaux-arts, ensuite par une double immatriculation en philosophie et psychologie, de plusieurs boulots sur la route et d'une migration externe, qui a terminé suite à un décès dans ma famille. Mon parcours continue en Suisse depuis six ans. Au départ, je ne savais pas dans quelle catégorie je me mettrai. En effet, mon interaction était quand même une *interaction étrange*. Tout en étant plus proche d'une interaction directe, à travers des enregistrements sur dictaphone, elle avait également un aspect indirect.

Sohrawardi, la voix *intratemporelle* et contemporaine, dont le nom entier est Shihab od-Din Sohrawardi, est un philosophe² et mystique qui est né en 1155 en Perse. Il a vécu en Maragha, Ispahan, Diyar Bakr, Alep, qui sont toutes des villes importantes de l'époque. Les influences du Zoroastrisme, du courant néoplatonicien et de l'islam approchent Sohrawardi au soufisme. Il a eu une grande influence sur les princes de son époque. Sur les circonstances de sa mort, il y a plusieurs récits : exécution par le « sauveur » du monde musulman, le commandant qui a dirigé les armées de son époque contre les Croisades, mort durant son jeûne jusqu'à la mort, brûlé vif, noyé, jeté depuis les remparts de la ville. Cette partie est un résumé des informations figurant sur Wikipédia au sujet de Sohrawardi. J'expliquerai très superficiellement l'ontologie de soufisme quand j'analyserai le texte de ce dernier.

² https://fr.wikipedia.org/wiki/Shihab_al-Din_Sohrawardi

3.3.5.3 Participants réels avec qui j'ai eu des interactions étranges

Les interactions étranges qui ont modifié mon interprétation sont étranges dans le sens où mon interaction avec ces participants n'était pas directe, ni indirecte, ni symbolique, ni réelle, mais tous à la fois. A titre d'exemple, je peux préciser que mon interaction avec Heidegger me semble plus directe qu'avec des personnes à qui j'ai parlé pour ce travail. Car, j'ai ses mots écrits par lui-même à ma disposition, je peux y retourner autant de fois que je désire, lire et relire, et ses énoncés restent les mêmes. Les interprétations que j'en fais peuvent pourtant changer. S'agit-il d'une expérience réelle quand elle n'est pas face-à-face, mais « face-à-livre », je ne le sais pas. Ou, mon interaction avec le contexte, est-elle une interaction symbolique ou indirecte ? Est-ce l'interaction entre le contexte et les autres participants, est-elle symbolique, imaginaire, indirecte ? A cause de ces imprécisions dans ma quête de catégorisation, j'ai fini par qualifier cette catégorie d'*étrange*.

Celles et ceux qui sont lus et relus dans différents domaines, figurant dans la bibliographie, sont des participants réels avec qui j'ai eu des interactions étranges qui ont modifié mon interprétation.

Le *co-lecteur*, est un participant réel mais avec lui notre interaction était d'une nature étrange, car, en essayant d'éviter toute correction de sa part, j'ai fait de lui quand même une sorte de Sur-moi anticipé qui a beaucoup cadré ma façon de m'écrire et de m'exprimer, dans toutes les langues que je connais.

3.3.5.4 Participants symboliques avec qui j'ai eu des interactions étranges

Interaction non seulement étranges mais peut-être aussi complexes ont déroulé entre moi et *le contexte* défini par le temps, l'espace, l'époque, le paradigme hégémonique, les paradigmes alternatifs, les appartenances, les biais, les préjugés... Tout ce qui subjectivise, conditionne, situe ou positionne un objet dans un rapport ; la condition nécessaire d'une condition suffisante ; le paragraphe d'une phrase ; le contexte d'un texte ;

l'oeil qui attribue la beauté à un objet ; la circonférence absolue de l'existence humaine...

3.3.5.5 Participants réels qui sont un peu comme le Sur-moi

Les destinataires constituent le groupe des *participants réels qui sont un peu comme le Sur-moi* au niveau de la manière dont ils causent la modification de mon interprétation. Au moins un d'entre eux est réel, les autres sont soit inexistants, soit inconnus. Ils sont un peu comme le contexte dans le sens qu'ils modifient l'interprétation de plusieurs participants : de Moi, du co-lecteur et des relecteurs. A la différence du contexte, les modifications de nos interprétations, attribuées aux attentes des destinataires, sont plus variables, plus visibles. Alors que les modifications dues au contexte sont faites d'une manière plus automatique, comme si les attentes du contexte passent dans un niveau plus subliminale.

3.3.5.6 Participants symboliques avec qui j'ai eu une interaction genre Moi-Sur-moi

Les *participants symboliques avec qui j'ai eu une interaction genre Moi-Sur-moi* sont mes représentations sur les attentes des destinataires.

3.4 Entretiens avec les psychothérapeutes

Lieu : Hormis un entretien effectué au domicile privé d'une thérapeute, tous les autres entretiens ont eu lieu au cabinet, lieu de travail des psychothérapeutes participants. Avec leur autorisation, la séance a été enregistrée dans sa totalité par un dictaphone.

Cadre : Les entretiens se sont déroulés tête-à-tête, il s'agissait des entretiens semi-structurés. La consigne de démarrage était le suivant : « *Pourrais-tu m'expliquer ton expérience en tant que thérapeute avec les femmes migrantes qui ont subi des violences de leur partenaire intime ?* »

Consigne : Le but de cette consigne, était de limiter toute influence aux réponses. J'ai essayé de donner aux participants l'occasion d'explicitier, de

présenter, avec tous ses aspects et exemplaires, leurs représentations de *la femme migrante violentée*. Dans ce but, j'ai fait attention de ne faire aucune allusion à la temporalité de la violence, à la sexualité des partenaires, à leur nombre, au statut civil de leurs émetteurs et receveurs, à une existence de ménage commun, aux statuts sociaux, économiques ou de séjour des partenaires, ou à l'existence d'une relation d'amour.

Relances : Pendant les entretiens, j'ai essayé d'éviter toute relance, sauf pour mes répétitions ou questions pour comprendre les mots ou les expressions que j'ai eu de la peine à comprendre ou situer, ceci soit à cause de mon insuffisance dans la langue, soit à cause de la vitesse de la parole dont l'incompréhension n'est pas due — tout le temps — à mon insuffisance dans la langue.

Durée : En ce qui concerne la durée des entretiens, je n'ai imposé aucune limite de temps. Toutefois, les contraintes professionnelles et les agendas chargés des thérapeutes ont implicitement imposé une certaine limitation. La moyenne de la durée des entretiens est de 60 minutes (ZR :54min ; RA : 49min ; HS ; 69min AK :67min), la plus courte étant 49 minutes et la plus long étant 69 minutes.

Transcriptions des entretiens : J'ai transcrit les entretiens sans marquer mes relances, comme elles ont été négligeables aux niveaux de leur quantité et qualité.

Feuillet d'information et déclaration de consentement : Voir en annexe.

3.5 Ordre des choses

Métaphore comme une poésie en miniature (Ricœur, 1986, p.23) : J'ai fait, dans l'ordre chronologique des démarches, des entretiens avec des psychothérapeutes. Dans le cadre de leur examen, je me suis rendu compte que je dois également épuiser dans la littérature. J'ai invité Sohrawardi.

Mon vécu s'impose : Durant ces lectures et examens, j'ai senti la nécessité et l'utilité de parler de ma propre expérience. Ce qui devait être une étude qualitative, a eu une dimension de grille de lecture et il s'est élargi vers un récit de soi.

Thèmes perméables : Les entretiens avec des psychothérapeutes sont des entretiens compréhensifs. J'ai fait la transcription de ces entretiens. Au moment où j'ai essayé de tirer les thèmes et les catégories dans ces entretiens, je me suis rendu compte que toutes les thématiques et les catégories étaient perméables. J'ai essayé de me pencher sur les concepts d'épreuve et d'enjeu pour ce qui est des questions de migrations, genres, violences, précarités, je me suis rendu compte que les épreuves et les enjeux se différenciaient selon que l'on se situe du côté du thérapeute ou du soigné. Ces constatations m'ont poussé à avoir une approche plus globale à ma problématique de base.

Etymologie : Le passage qui sera analysé ci-après de Sohrawardi, toutes les métaphores invitées dans le texte d'une manière poétique, m'ont amené à réfléchir sur l'étymologie des mots utilisés et j'ai confronté ce passage avec les différentes théories que j'ai lues. Les métaphores du texte de Sohrawardi m'ont semblé être plus fort dans la mesure où certaines délimitations imposées par la théorie sont superflues. En entrant dans l'étude comme personne migrante ayant vécu la violence de mon partenaire intime, candidate psychothérapeute, mon parcours, mes vécus m'ont également paru perméables.

En conclusion, j'ai fait appel aux transcriptions des quatre entretiens, à Sohrawardi et à ma propre expérience, tous réunis autour d'une table pour faire émerger les thèmes et les catégories qui seront explorés dans ce travail.

4 Analyses

4.1 Donner sens aux informations recueillies

Le triangle qui se forme entre moi, les psychothérapeutes entretenus et Sohrawardi, comprend les représentations qui englobent *l'individu*, se déguisant parfois en *femme migrante violentée*, et devient un peu moins reconnaissable. Cet individu qui est seulement un peu moins reconnaissable est quand même très reconnaissable, car il fait écho avec une étrangeté partagée par tous. C'est peut être cette étrangeté qui est à la base de nos similitudes fondamentales. C'est peut être cette étrangeté partagée qui fait que nous comprenons des étrangetés les plus étranges, qui ne se sont pas étranges, qui ne nous sont pas étrangers. Depuis cette étrangeté, nous commençons à questionner les sens prescrits, les sens évidents, les sens explicites. Car nous savons, tous, qu'il y en a plus, derrière, au dessous, à l'intérieur, cachés, *superflus*, effacés, brouillés... Même si les étrangers changent et énumèrent, les étrangetés ont une partie qui se répète dans chaque étranger, même si c'est une répétition non-identique. Le triangle qui se forme entre *mon-vécu*, les quatre entretiens et le *Récit* de Sohrawardi contient les relations de pouvoir, dans lesquelles l'individu se trouve dans une position d'impuissance sociale, qui crée une souffrance, à laquelle une possibilité de soulagement est trouvée à travers une relation d'accompagnement. La phénoménalité de la femme migrante violentée se trouve aussi quelque part ou partout dans ce triangle d'expérience totale des similitudes fondamentales. Les parties suivantes sont consacrées aux étapes ayant permis de donner sens aux informations recueillies. Cette fois-ci, l'ordre n'est pas chronologique, mais téléologique.

4.2 Reconnaître les similitudes fondamentales comme des sens partagés

Une construction théorique, selon Kant, est une *synthétique a priori*. Elle est donc comme une métaphore, une idée ou une image construite depuis des sens conçus, sur laquelle on se base pour accéder aux sens théoriquement concevables mais pas encore conçus. J'aimerais ici me référer à quelques points de vue épistémologiques provenant de Kant, Popper (Popper, 1979, pp.115-119, p.124) et évidemment tant d'autres, pour démontrer que l'analyse de la phénoménalité d'une construction théorique peut être une approche fiable dans l'investigation du sens et de la vérité.

Avant la *Critique de la raison pure* de Kant, chez Descartes par exemple, on constate l'existence d'une dichotomie épistémologique stricte, entre a) ce qui est *a priori*, analysable/analytique, déductible/déduite, fiable/fié, formelle, théoriquement vérifiable par des arbitres externes à la description qu'offrent les domaines formels comme mathématiques ou logique, et, b) ce qui est *a posteriori*, synthétisable/analytique, inductible/induite, non fiable/méfié, empirique, théoriquement non vérifiable par des arbitres externes (Heidegger, 1986, pp.250-278 ; Cottingham et al., 1984, p.12). A cette dichotomie, Kant y ajoute une nuance et des catégories qui en découlent. Cette nuance peut être exprimée, d'une manière très simpliste, en tant que la *dés-équation* de l'analytique avec *a priori*, du synthétique avec *a posteriori*. Il invite ses destinataires à voir les possibilités d'avoir les sens analytiques *a posteriori* et les sens synthétiques *a priori* (Ariew & Watkins, 1998, pp.644-645). La fiabilité n'est pas réductible à la vérifiabilité ; tout vérifiable n'est pas forcément vrai. La falsifiabilité, comme elle est développée par Popper, n'est pas non plus la seule assurance de fiabilité. Peut-être ici, il faut faire appel à Heidegger qui précise, selon une interprétation très simpliste, qu'un texte peut devenir vrai ou faux selon son contexte, qui est aussi un des principes fondamentaux de la logique symbolique prédicative. Une construction théorique est un synthétique *a*

priori qui est construite par la synthétisation des sens *a priori*, dont la fiabilité dépend de la fiabilité de sa logique de construction.

Avant toute déduction, nous avons besoin de définir nos concepts d'une manière aussi formelle que possible. C'est dire procéder à des délimitations. On essaie de faire de chaque phénomène quelque chose qui ressemble à l'idée d'un *chiffre* comme la chose la plus formelle. Dans ce cadre, en arithmétique par exemple, l'idée d'un chiffre correspond à un sens ; c'est le sommet de la formalité. En géométrie, l'idée d'une forme peut avoir plusieurs sens, comme l'idée d'un triangle peut représenter plusieurs sens, plusieurs types de triangles. Ainsi, dès qu'on se distancie des formes, on s'approche à la possibilité de confondre le sens dans une multiplicité de sens. C'est pour cela que l'on délimite nos définitions, on les opérationnalise pour pouvoir en tirer des conclusions généralisables, avec un intervalle de confiance aussi large que possible. Mais paradoxalement, malgré l'intervalle de confiance large, la généralisabilité des hypothèses est étroite en comparaison avec l'étendue de l'expérience humaine.

Pour faire des inductions fiables, me rappelant de l'ouvrage de Kierkegaard, il faut *ou bien* observer un nombre suffisamment large d'exemplaires, *ou bien* observer, d'une manière suffisamment détaillée, des qualités partagées (Je me permets de m'interrompre, avec une petite divergence du sujet, afin de préciser que cette affirmation relative à la fiabilité des inductions n'a rien à voir avec le sujet que discute Kierkegaard dans *Ou bien...ou bien*). Cette approche à la fiabilité nous permet d'argumenter, pas seulement à travers des descriptions opérationnelles, mais aussi à travers des métaphores. On peut ainsi s'approcher au sens vrai d'un phénomène, disant par exemple que « 1 » n'est pas toujours « 1 » ; que la description opérationnelle n'est pas toujours la base fiable de falsifiabilité ; que la falsifiabilité ne garantit pas la capture du sens vrai ; que, *tout individu est, d'un sens, une femme migrante violente*. C'est ainsi les qualités inhérentes aux *similitudes fondamentales*, comme une construction théorique qui nomme une des dimensions de l'expérience humaine, deviennent déductibles, depuis

l'ensemble vers le sous-ensemble, et inductibles depuis ses exemplaires dans les expériences individuelles vers « *les expériences totales* » (Dubet et al., 2013, p.19). Ce terme d'*expérience totale* nous renvoie à *l'institution totalitaire* et *l'expérience totalitaire* d'Erving Goffman (Goffman, 1965, pp.45-54).

4.2.1 Similitudes fondamentales comme construction théorique

Les *similitudes fondamentales* comme une *construction théorique* a, comme toute construction, ses dimensions, ses façades propres à elle. Comme je l'ai précisé ci-dessus, j'en vois, selon ma lecture, quatre : *la structure* de la construction, *la position* de l'individu dans la structure, *l'impact émotionnel* de la position de l'individu dans la structure, et *l'antithèse* à la structure comme un *défaire*, antidote, prévention, traitement de l'impact émotionnel. Je crois avoir utilisé des métaphores pour faire apparaître le sens que j'*intensionne* à émettre dans la perception des destinataires. J'aimerais quand même décortiquer (faisant appel à l'usage du mot *déconstruction* que fait Derrida, comme en Derrida, 2005, p.86) et concrétiser ce sens intentionné, autant que possible, afin de procurer une assurance pour le cas où les métaphores rateraient leurs sens ciblés.

Les dimensions métaphoriques correspondent aux définitions des dimensions de *l'expérience totale*. Depuis l'expérience individuelle de cette expérience totale, on peut nommer différemment ces mêmes façades, selon leurs *définitions qualitatives*, tout en *voulant-dire* (encore un appel au secours à Derrida) la même chose. *La structure* de l'institution totalitaire (qui constitue le contexte structurant toute expérience) correspond ainsi à *la relation de pouvoir*. *La position de l'individu* dans cette institution totalitaire peut être décrite par sa qualité d'*impuissance sociale*. *L'impact émotionnel* de cette position impérative sur l'individu correspond à *la souffrance totale*, d'où le fait que nous sommes tous des précaires, (si cela nous rassure, nous pouvons y ajouter un « potentiellement » à *go-go*), donc, pas seulement ceux qui se déclarent ou acceptent d'être dans une souffrance individuelle (à cause d'un besoin de compléter quelque

chose, par exemple, de ressources sociales). Ensuite, *l'antithèse* du plan totalitaire devient *la relation thérapeutique* du plan individuel; la verticalité, depuis l'ensemble vers le sous-ensemble, est ce à quoi je souhaite mettre l'accent.

Chacune de ces dimensions se manifeste donc en tant que des conditions existentielles similaires, des subjectivités imposées, des sens partagés à travers des *expériences individuelles* arrachées de leurs individualités, d'où vient *la totalité de l'expérience des similitudes fondamentales*.

4.2.2 Contexte structurant comme la similitude fondamentale

La structure se manifestant en tant que *relations de pouvoirs* (Foucault, 1976, p.123), elle est traversée par les rapports de pouvoirs. Ceux-ci en tant que construction théorique (ce qui ne suppose pas qu'ils sont inexistantes, mais qu'il s'agit des *vouloir-dires* pour possibiliser une description qualitative de la réalité totale), est, selon mon interprétation, constituée des façades suivantes : *des hégémonies culturelles* (en référence au concept tel que développé par Gramsci, en Gramsci, 1983, p.147), *des inégalités* (telles qu'examinées par Boudon, en Boudon, 1979), leurs *reproductions sociales* (en faisant référence entre autres à Bourdieu, par exemple en Bourdieu, 2002, p.77) et les *dispositifs* (au sens que lui donne Foucault, revisité par Agamben, en Agamben, 2007, pp.9-11, p.42) de leur reproduction.

L'impuissance sociale en tant que construction théorique, qui désigne la position de l'individu dans le contexte totalitaire, est constituée des dimensions suivantes : *appartenances aux groupes impuissants, discrimination comme une expérience totale subir les violences*. L'impact émotionnel que suscitent ces impuissances sociales sur l'individu peut correspondre à la *souffrance* comme une construction théorique, qui regroupe en elle les dimensions suivantes : *migration/exil, deuil, sens, identités et loyautés*.

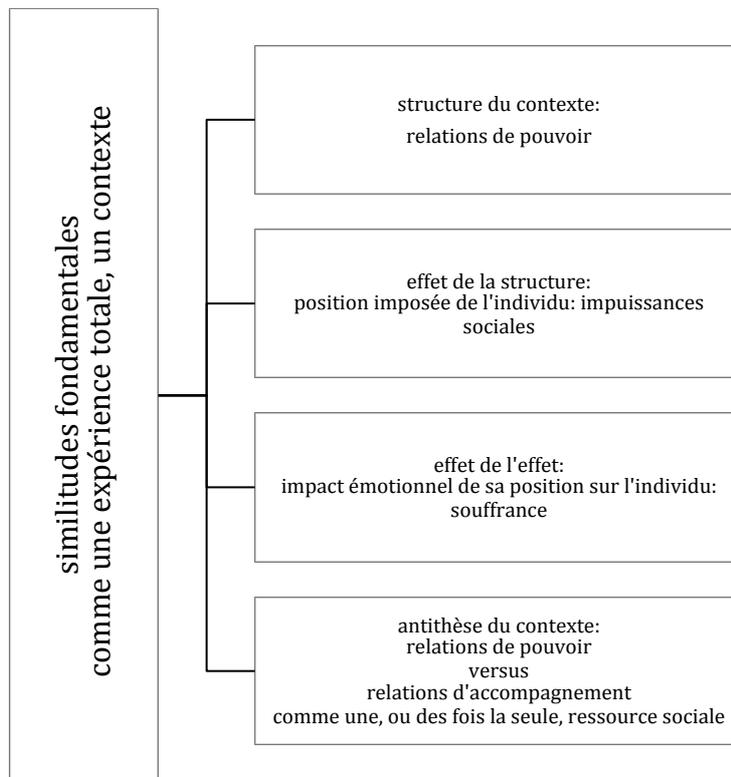
Pour ce qui est de l'antithèse, la *relation psychothérapeutique* devient une construction théorique avec les façades qui reflètent sa quête d'auto-exclusion du contexte totalitaire, afin de pouvoir proposer une ressource qui donne sens à la souffrance individuelle, qui est générée et régénérée par le contexte dégénéré (mon jugement de valeur intuitif et exprès). Ces façades sont les suivantes : une relation *qui n'est pas une relation de pouvoir, qui n'est pas un dispositif de reproduction sociale, qui n'est pas un pacifiant* essayant de normaliser, justifier, anormaliser ou pathologiser la souffrance, *qui est une relation d'accompagnement* aussi symétrique que possible, ainsi que les structures périphériques à elle.

4.3 Reconnaître mon étrangeté comme un sens partagé

Suite à mes introspections, j'ai remarqué que je ne suis pas un individu, une personne, une subjectivité au point que je l'avais pensée. Il y a des dimensions qui « envahissent toute l'existence » en tant qu'être vivant et non-vivant, humain et non-humain, qui « concernent toutes les sphères de [la] vie » et qui « embrassent la totalité de [toute] subjectivité et de [tout] rapport au monde » (Dubet et al., 2013, p.19). Selon mon introspection, cette expérience totale constitue la base de notre intuition que nous avons des étrangetés qui ne nous sont pas étranges ou étrangères, que le 1 est parfois -1 et 2 et zéro, que le (\sim P) est parfois paradoxalement (P), que nous partageons des *similitudes fondamentales* sont comme des « ponts » qui font de ce qui nous semble comme étant « l'autre rivage » (Métraux, 2013, p.233) un même rivage. A mon avis, les similitudes fondamentales forment une expérience totale pour chaque individu. Cette expérience totale constitue le contexte, qui a les dimensions comme sa structure, son effet, l'effet de son, et son antithèse.

Les *similitudes fondamentales* comme une *construction théorique* peuvent, à mon sens, être lues à travers ses quatre dimensions: *la structure, la position* de l'individu dans la structure, *l'impact émotionnel* de la position de

l'individu dans la structure, et *l'antithèse*. Le schéma suivant peut donner une idée sur ma représentation :



Chacune de ces dimensions se manifeste à travers des *conditions existentielles* : la structure se manifeste en tant que *relations de pouvoirs* qui conditionnent chaque existence. A cet égard, l'individu est dans une structure traversée par les rapports de pouvoirs, qui sont, à leur tour caractérisés par *des relations hégémoniques, des inégalités, leurs reproductions sociales* et les *dispositifs* de leur reproduction. La position dans la structure, en tant qu'une dimension de la structure, place l'individu dans une condition *d'impuissance sociale* qui se manifeste par *l'appartenance aux groupes impuissants, par des discriminations et des violences*. L'impact émotionnel de la position de l'individu dans la structure le met dans une condition de *souffrance*, qui, à son tour, contient les dimensions de la *migration/exil, du deuil, de sens, des identités et des loyautés*. Pour ce qui est de l'antithèse, la *relation thérapeutique*, elle ne peut en devenir une que dans les conditions où elle n'est *pas une autre relation de pouvoir, qu'elle n'est pas un dispositif de reproduction des inégalités, et*

qu'elle n'est *pas un pacifiant* essayant de normaliser, justifier, anormaliser ou pathologiser la souffrance. Les conditions, pour que la relation thérapeutique puisse devenir l'antithèse de ce qui génère et régénère la souffrance individuelle, comprennent aussi la concrétisation d'une relation d'accompagnement.

La façon dont on voit *la population des femmes migrantes violentée* ne s'insère pas seulement dans la façon dont on voit *la population générale que l'on voit au cabinet*, mais aussi dans notre manière de voir *la population générale de tout individu*. De son côté, *la population de femme migrante violentée que l'on voit ici* s'insère dans *la population générale de toute femme migrante violentée*, qui s'insère dans *la population générale de tout individu*. Les similitudes fondamentales qui affectent l'ensemble que l'on appelle *la population générale de tout individu*, affectent également *la population générale de toute femme migrante violentée*. En gardant à l'esprit la conviction/prémisse qu'il y a des similitudes fondamentales qui affectent *la population générale de tout individu*, on peut induire que ces mêmes similitudes affectent *la population générale de toute femme migrante violentée*. On arrive, donc, à la conclusion que l'on peut faire des *inférences inductives* par rapport aux *similitudes fondamentales générales* qui affectent tout individu, en analysant les *similitudes fondamentales spécifiques* qui affectent la femme migrante violentée.

Durant les quatre entretiens, tous les interlocuteurs ont représenté *la population de la femme migrante violentée que l'on voit au cabinet* comme faisant partie d'une population plus générale, nommée « la population générale que l'on voit [au cabinet] ». Dans la partie précédente, nous avons déduit *la femme migrante spécifique que l'on voit ici*, depuis la population générale de *tout individu*. Nous avons donc élargi *le spectre* de ce qui est *dit*, durant les quatre entretiens, à un point tel qu'il inclut également ce qui est *non-dit*. C'est-à-dire, nous avons inséré *la population générale que l'on voit au cabinet* (avec les *femmes migrantes violentées que l'on voit au cabinet* comme son sous-ensemble) dans *la population générale de tout individu*

(avec la population générale de toute femme migrante violentée comme son sous-ensemble). De ce point, nous pouvons nous permettre de procéder, cette fois-ci, à une induction très simpliste, afin de pouvoir projeter/induire/généraliser des qualités observées chez un sous-ensemble à l'ensemble. Avec une telle induction très simpliste et dichotomique, nous pouvons élargir les similitudes fondamentales que l'on observe dans la population que l'on voit ici, dans lequel s'inscrit la femme migrante violentée spécifique que l'on voit ici, au contexte de la population générale, incluant tout individu. C'est ainsi que j'interprète la construction de la structure du phénomène que nous appelons les similitudes fondamentales. (Pour un schéma représentant mon interprétation, voir la figure 3 en annexe)

Spéculer sur les positionnements possibles du/des contexte/s individuel/s, qui peuvent déterminer le choix observable (par exemple, par un psychologue ayant une femme migrante violentée en face) d'un individu depuis sa position final/e, (vu l'impossibilité — qui est *grosso modo* démontré dans une des parties annexées, portant le titre *Fiabilité d'une analyse* — de déduire, ni induire, tous les enjeux, toutes les dimensions, du/des contexte/s individuel/s) est une tâche trop exigeante pour le scope de ce mémoire, et, hors-de-ma-(fameuse) *fenêtre*. Je me limite à positionner la souffrance spécifique d'une femme migrante violentée dans la souffrance, qui est produite et reproduite par la structure, de tout individu. Je dessine donc le cadre de mon analyse à l'explication de ce qui est dit par rapport aux femmes migrantes violentées vues au cabinet par ce qui est dit par rapport à l'individu par Sohrawardi, Husserl, Heidegger, Benjamin, Gramsci, Arendt, Foucault, Derrida, Goffman, Bourdieu, Ricœur, Butler, Le Breton, Dubet, Métraux, Baudry et tant d'autres. C'est ainsi que je subjectivise mon interprétation des représentations des psychologues entretenus.

4.4 Reconnaître mon étrangeté chez Sohrawardi

Si le sens d'un phénomène et les manifestations d'une construction théorique peuvent être généralisés verticalement, depuis le contexte

individuel vers le contexte total, pourraient-ils également être généralisés chronologiquement, du contemporain vers *omnitemporanéité* (empruntée depuis la terminologie utilisée par Heidegger, le *Innerzeitigkeit*, le *intratemporanéité* selon sa traduction française (Heidegger, 2008, p.156). Cette version, avec un changement de préfixe, n'est pas utilisée par le philosophe, il s'agit une de mes inventions lexicales étranges) ? J'ai cherché la réponse à travers un texte traitant la souffrance d'une personne (souffrance dans l'écart se fermant entre *l'étrangeté* et *l'identité*, souffrance dans l'écart s'effaçant entre *l'exil* et la *migration*, souffrance due à la détention dans un sens, souffrance de perte des sens, souffrances liées aux deuils, souffrances liées aux solitudes des loyautés) dont toute l'expérience s'inscrit dans *un temps*, qui est neuf siècles en arrière de notre ère, d'*un autre temps*.

4.4.1 Quelques outils d'analyse pour mieux comprendre Sohrawardi

4.4.1.1 Une brève interprétation de l'ontologie soufie :

La migration dont Sohrawardi parle est celle d'un exilé. Cet exil n'est pas celui de ce monde, ni dans ce monde. Pour mieux comprendre ce qui est pensé par « ce monde », qui suppose l'existence « d'autres mondes », ainsi que ce sentiment d'exil, dont le récit de Sohrawardi n'est qu'une brève et riche description, nous avons besoin de nous familiariser quelque peu avec l'ontologie fondamentale du soufisme. Selon l'ordre soufi, il y a plusieurs royaumes d'existences, comme d'ailleurs dans l'allégorie de la caverne de Platon. Dans la cime de cet arbre d'existence se trouve le *monde de sens* qui est le *monde originnaire*, le domaine de l'existence réelle, de l'existence sans limite, constituant la source de toute autre existence. Le *monde de matière* est le monde ordinaire dans lequel nous expérimentons l'existence selon notre expérience empirique.

Dans la tradition de l'ordre soufi, le *monde de sens* est vu comme étant plus réel que le *monde de matière*. Nous pouvons comprendre ce point en procédant à une analogie avec le rêve dans la mesure où nous estimons que ce que nous expérimentons pendant notre sommeil est moins réel que nos

expériences éveillées. C'est-à-dire que pour nous, le monde de matière est plus réel que le monde de rêve. Pour le soufi, par rapport au monde de sens, le monde de matière est un rêve, le monde de rêve est un rêve dans le rêve. Alors que l'existence dans ces deux derniers est délimitée, conditionnée, contextualisée et subjectivée par le temps, par l'espace, par la matière et par tout autre élément qui peut y ajouter ses limites ; *l'existence dans le monde de sens* est unie, parfaite, non-conditionnelle, objective et supra-contextuelle. Elle constitue l'ultime condition de toutes autres existences.

L'expérience de vie dans le monde de matière est vue et vécue, par la tradition soufie, comme une séparation, voire un arrachement, de la source qui est *le monde de sens*. On n'expérimente cette vie du *monde de matière* que pendant une durée déterminée, durant laquelle nous sommes dans un rêve, du point de vue du monde de sens. L'éveil est *la fin* de la vie dans le monde ordinaire et la séparation avec le monde originare. La mort est vue comme l'éveil, l'événement heureux qui amène à la réunification (*vuslat*) avec la source tant attendue.

Le monde de matière, selon soufisme, nous fait croire qu'il est réel, alors qu'il n'est que rêve, comme le rêve ordinaire pendant lequel le rêveur reste convaincu que ses expériences rêvées sont réelles. C'est pour cette raison que nous oublions la magnificence de ce dont nous étions arrachés, nous pouvons perdre la tête après d'autres préoccupations qui n'appartiennent qu'à ce monde de matière. Nous pouvons attribuer des valeurs aux voluptés liées à ce monde. Ces préoccupations peuvent apparaître tellement importantes que nous pouvons oublier notre souffrance originare qui est enracinée dans le deuil de notre identité perdue, soit que nous sommes des êtres déchus de la cime à l'abîme.

Pour les derviches soufis, les moments où on retrouve cette souffrance originare sont des moments pendant lesquels on est semi-éveillé, de notre rêve. Quand on retrouve sa souffrance originare, on retrouve son identité originare, cette identité oubliée. C'est pour cette raison que, dans la

tradition soufie, *rester dans sa souffrance* est vue comme rester en contact avec son origine, le monde de sens, qui est donc valorisé ; alors que, *se plonger dans les préoccupations du monde de matières* est dévalorisé, car cela nous fait oublier notre vie réelle qui est dans le monde de sens où nous allons retourner à *la fin*. En plus, ces moments où la souffrance originaire nous touche sont tellement rares et courtes qu'ils sont vécus comme des petites fraîcheurs qui interrompent brièvement des longs et sombres songes. Ces moments d'accalmie ne sont pourtant jamais suffisants pour éloigner la séduction des illusions du monde ordinaire, qui est le songe³.

Cela dit, je me rappelle aussi des métaphores souvent utilisées dans les textes spirituels comme « ce qui est en bas est un reflet de ce qui est en haut » pour signifier une symétrie entre *macro* et *microcosmos*. Il y a aussi la métaphore de l'« arrivée au même sommet, d'un aigle en atterrissant et d'un serpent en rampant, en progressant par reptation », pour signifier la possibilité d'arriver à la même vérité, à la même conclusion, au même résultat par déduction ou par induction.

La question qui se pose est la suivante : même si l'exil de Sohrawardi est une migration symbolique ou spirituelle, le sens et le sentiment qui en émergent sont-ils différents de ce qui est expérimenté dans le cadre d'une migration réelle ? A mon avis, non.

4.4.1.2 Un bref repère étymologique concernant le mot « occidental » dans le titre de l'ouvrage : un labyrinthe de sens

Selon l'interprète Abdelwahab Meddeb, qui propose un commentaire extensif du texte de Sohrawardi, celui-ci a utilisé le mot *al-gharbiyya*, qui contient la racine *g.h.r.b*. Cette racine peut engendrer deux mots totalement différents selon les sens que l'on leur attribue de nos jours : *al-gharbe* et *al-gharibe*, respectivement l'Occident et l'étrange/l'étrangeté/l'étranger (comme moi, aussi bien que comme celui de Camus). Un mot inventé depuis cette racine, comme l'est *al-gharbiyya* du titre original de l'ouvrage, peut

³ Pour une analyse plus détaillée voir Kudsi Ergüner, Jean-Michel Riard, *La fontaine de la séparation : Voyage d'un musicien soufi*, L'Isle-sur-la-Sorgue, Bois d'Orion, 2000.

faire allusion, donc, non seulement à un pays dans *l'Occident*, dans la direction du coucher du soleil, mais également à un pays de l'étrangeté, un pays des choses étranges, un pays étranger, et tant d'autres sens qui ne sont pas très loin (ou, je n'en suis pas sûre, peut-être même des sens très loins).

Un autre mot qui vient de la racine *g.h.r.b.* est *al-ghouroube*, le couché du soleil. Le mot *al ghouroubat* qui signifie les places lointaines de la place de l'origine, ne contient pas *le gharbe*, mais il contient *al-ghouroube* ; un fait qui fait penser que les pays lointains ont été représentés comme des pays se trouvant dans la direction du coucher du soleil, dans *la construction du monde originnaire* (ontologie dans l'origine de la genèse des sens) qui fait naître ces mots et leurs utilisations (dois-je citer Wittgenstein ou Chomsky ?). *Al-ghouroubat* porte également les sens d'être dans une place détachée, distante, du sentiment d'avoir le mal du pays, d'avoir de nostalgie.

Encore un autre mot, *al-gharabet*, qui contient le mot *al-gharbe*, l'Occident comme direction du coucher du soleil, porte les sens d'être semblant de se situer ailleurs, être étrange, être étranger, être à l'étranger et être étranger à l'étranger. Le mot qui est lié à *al-gharabet* est *al-gharibe*, qui signifie le « vouloir-dire » de personne étrangère, de personne étrange.

Al-gharbiyya est un mot inventé, qui contient en lui un «labyrinthe de sens». Il trouve sa racine dans *g.h.r.b.* Depuis la racine *g.h.r.b.*, on peut le conjuguer le *ghurube*, le coucher du soleil. On peut également conjuguer le *gharbe*, l'occident comme direction du coucher du soleil. On peut conjuguer, de la même racine, le *ghourbete*. Le *ghourbete* en arabe (*gurbet* en turc, *xerîbî* en kurde) est souvent traduit en français comme le mal du pays. Encore de la même racine *g.h.r.b.*, on peut conjuguer le *gharibe* (*garip* en turc, *xerîb* en kurde) qui peut être compris à la fois comme une personne qui est bizarre, étrange, comme une personne qui souffre, et comme un étranger.

Le *gharibe* est aussi une personne sans personne, délaissée, isolée, toute seule, une personne loin de son Soi, comme on peut le retrouver dans la

pensée de Jean-Claude Métraux. On peut dire qu'une *expression* est *gharibe*, c'est-à-dire étrange. On peut même dire *un arbre gharibe*, pour un arbre qui est séparé des autres arbres ; *une place gharibe*, pour un lieu étrange, il peut être ainsi décrit car il est déserté, lointain, ou à cause d'une autre raison qui fait de lui un lieu non familier, il n'est pas comme des lieux habituels, habitués. On trouve souvent ces expressions dans les poèmes ou chansons mélancoliques, au point de les trouver un peu banales, banalement mélancoliques, dit *arabesques* en kurde ou en turc (pour désigner que l'on trouve une approche banalement mélancolique). On parle souvent de devenir un *gharibe* dans le *ghourbete*, pas pour dire seulement que l'on devient un étranger dans l'étranger ; c'est une expression qui porte en soi tous ces sens que le mot *gharibe* connote : devenir non seulement un étranger, mais aussi étrange, délaissé et isolée dans le pays étranger.

Dans la tradition soufie, le *ghourbete* est aussi compris comme un mal du pays ou une nostalgie, mais cette fois-ci spirituelle, comme une souffrance existentielle, souffrance de vivre dans ce monde de matière auquel on n'appartient pas (*gurbet*), une souffrance due à une séparation inévitable du monde du sens (*mana alemi*) d'où on est (*memleket*), qui nous manque (*hasret*), où on était jadis unis avec le dieu (*sahib*) et parfait, et auquel on va retourner (*sila* : comme « *memleket* » qu'on avait quitté mais auquel on désire retourner), dans lequel on va enfin réunir avec le dieu (*vuslat*).

Al-gharbiyya est donc un mot inventé pour contenir en lui ce fabuleux labyrinthe de sens. Pour conclure, traduire le titre du récit comme de l'exil occidental reste, selon moi, une interprétation insatisfaisante, elle comporte même un risque d'induire en erreurs par les sens perdus, voire de créer des confusions. Même si on décidait de le traduire en tant que l'exil lointain, les merveilles de ce labyrinthe nous auraient échappés. C'est d'ailleurs la force de ce mot inventé, qui est une métaphore, un « *poème en miniature* » si nous devons reprendre le terme utilisé par Ricoeur (Ricoeur, 1986, p. 23). Cela dit, le choix d'un des sens dans la traduction réduit le sens même du poème.

Indépendamment de la question de savoir si Sohrawardi a vécu une émigration forcée, les informations en notre possession sur sa vie montrent qu'il a expérimenté plusieurs immigrations. La question que l'on peut légitimement se poser est de savoir si chaque émigration n'est-elle pas forcée ou imposée ? Toute migration, n'est-elle pas un exil ? Tout exil, n'est-il pas forcé ? Tout exil, quelque soit ses causes, n'est-il pas avant toute chose un exil ? Tout exil est-il forcément d'un lieu à un autre ? N'est-il pas parfois d'une identité à une autre ? D'un sens à un autre ?

4.4.2 Ré-contextualisation des outils d'analyse

Quand on est une femme dans une société où règne la domination masculine, n'est-on pas exilée à une identité préconçue pour « femme » ? Quand on appartient à une minorité quelconque, n'est-on pas exilé à une appartenance discriminée par des préjugés ? Quand on est en train de subir des violences, symboliques, invisibles, ou physiques, n'est-on pas otage dans une option déjà choisie nous dépossédant de toutes les autres propensions ? N'est-on pas privé de l'option de « prendre un congé de soi » (Le Breton, 2015, p.17) et d'être momentanément quelqu'un d'autre, quand on est épuisé par différentes impuissances essentiellement exogènes ?

4.4.3 L'exil que décrit Sohrawardi

Dans le récit de Sohrawardi, ce qui est certain est l'usage d'une langue poétique, qui fait appel à des métaphores riches de sens. Quelque soit les références utilisées ou sous-entendues par ce dernier dans son récit, sa description de son expérience migratoire m'a fait, dès ma première lecture, dire, si je devais parler de ma propre expérience, pourrais-je l'exprimer, avec autant de force et richesse, en des dizaines de pages là où celui-ci le dit en un paragraphe. La réponse est non.

Le paragraphe que j'ai choisi chez Sohrawardi est l'avant dernier du texte, c'est en quelque sorte son mot de conclusion, qui résume imparfaitement l'ensemble de son propos. Pour ma part, j'ai saisi cette narration comme une succession des étapes quasi généralisables d'une expérience migratoire.

4.4.3.1 La citation du Récit

« C'est moi qui suis au cœur de ce récit, moi pour qui le sort a tourné. Je suis tombé de la cime dans l'abîme, parmi un peuple d'incroyants ; je suis toujours détenu dans les demeures de l'Occident. Pourtant j'ai gardé en moi un reste de volupté que je ne parviens pas à expliquer. J'ai sangloté, imploré, soupiré à cause de la séparation. Cette accalmie ne fut qu'un de ces songes vite évanouis » (Récit de l'exil occidental, Sohrawardi).

4.4.3.1.1 Une concrétisation du passage cité pour mieux décortiquer les sens :

Nous avons un protagoniste, qui était d'un monde où il vivait. Mais quelque chose a déclenché une fracture, un écart, qui l'a amené à vivre dans ce monde sans plus en être. Il éprouve un éloignement entre son identité qu'il reconnaît et ce que le monde où il vit l'impose. Cet éloignement qu'il éprouve fait qu'il ne se sent plus de ce monde. Son monde étant renversé, il s'agrippe à quelque chose, il reste suspendu

Notre protagoniste ne pouvant pas rester éternellement agrippé, il expérimente un arrachement. Il commence à tomber et durant sa chute, plus il s'éloigne, plus il souffre de cet arrachement. Il réalise plus intensément qu'il est coupé du monde où il vivait et auquel il n'appartenait plus. Dans ce sentiment d'être sans-lieu, il éprouve une nostalgie, il commence à se remettre en cause, il hésite, il pense que les temps où il se sentait appartenir au monde où il vivait étaient mieux.

Sa chute se termine inévitablement par l'atterrissage sur un nouvel espace, situé logiquement plus bas, car on ne peut pas tomber plus haut. Notre protagoniste se relève, il se rend une nouvelle fois compte du sort tourné, de sa première conséquence, sa chute. Il tâtonne dans cet espace étrange, il essaie de trouver ses repères, il n'en trouve aucun qui puisse le paraître familier. Le sentiment d'être dans l'abîme s'accroît et il se rend compte de son entrée dans un autre monde. Il se sent impuissant, isolé. Il ne peut pas sortir de ce monde où il n'en

est pas, il ne peut pas non plus retourner dans le monde où il n'en est plus. Il est dans un monde sans y vivre, ni d'en être.

Dès qu'il fait ses premiers pas dans ce nouveau monde, il découvre les autres habitants de cette surface, leurs us et coutumes, qui sont différents des siens. Il fait la connaissance des êtres qui sont comme lui, qui ont éprouvé la chute. Il se sent impuissant. Il se sent appartenir à une minorité, discriminé. Il commence petit à petit faire sa place parmi les autres dont certains sont comme lui, d'autres pas. Il commence à discriminer à son tour. Ainsi, il commence à vivre petit à petit dans ce nouveau monde.

Plus il vit dans ce monde, plus il devient de ce monde, plus il se détache de son identité avant le renversement du sort. Plus il se détache de cette identité, plus il devient de ce nouveau monde, le sentiment initial d'être dans un abîme déperit. Finalement, il est dans une étape où il n'appartient pas au monde qu'il a quitté, ni au monde où il vit. Voilà sa détention. Il est détenu dans l'identité que lui impose ce nouveau monde. Son identité d'appartenance au monde renversé est détenue dans son appartenance à ce nouveau monde. Il n'en souffre même plus. Même s'il voulait revenir en arrière, rien ne sera comme avant, à commencer lui-même.

Notre protagoniste passe ses jours avec des préoccupations comme se nourrir ou se protéger. Il n'a pas le temps de penser à autres choses. Il arrive même à trouver certaines satisfactions quand, par exemple, il trouve à manger, à boire, à se chauffer, à se socialiser, à interagir... La quête pour des voluptés superficielles le préoccupe tellement qu'il ne se demande plus qui il est. Il vit dans ce nouveau monde, tout en étant l'un de ce monde, mais étant hors de lui-même.

De temps à autre son monde renversé revient à lui, à sa conscience, d'une manière tellement intense qu'il en éprouve une douleur

profonde. Ces moments de souffrance sont ceux où il retrouve son identité perdue, son soi oublié. L'écart entre soi et soi (Baudry, 2004, p.41) se dissipe, s'efface ; soi et soi s'embrassent. Ce moment d'embrassement, d'union est ce que l'on appelle en turc vuslat, un mot d'origine arabe, qui contient en lui le mot sila, qui à son tour signifie la place à laquelle on appartient. Vuslat est l'antidote de Sehnsucht, de Soledad, de hasret, de beriya kirin, qui, de leur côté, expriment ce moment de soupir, de remémoration, de la séparation, de souffrance due à la séparation. Paradoxalement, le moment où le protagoniste ressent le soledad, son identité perdue et son identité imposée, soi et soi sont en vuslat. La souffrance devient ainsi la jouissance. Le protagoniste se rappelle de sa séparation de soi-même, et la souffrance qui en découle, tout en se réjouissant de ce moment de se retrouver.

Le moment de jouissance de la retrouvaille ressenti par le protagoniste ne dure qu'un bref moment. Les contraintes de sa détention le réveillent de cette accalmie. Encore une fois, paradoxalement, notre protagoniste vit ce qui est authentique, propre à lui, comme s'il s'agissait d'un songe tandis qu'il expérimente ce qui est étrange à lui comme si c'était une réalité.

4.4.3.1.2 Un tableau d'analyse interprétative du Récit de Sohrawardi

La citation de Sohrawardi comprise comme une métaphore pour en déduire les étapes d'une expérience migratoire et en induire les étapes de toute expérience migratoire, m'a permis d'ajouter des étapes additionnelles à la phénoménologie de la migration esquissée par Jean-Claude Métraux (2013, p.49). Pour le tableau détaillé, voir le tableau 1 en annexe.

4.5 Reconnaître les représentations des psychothérapeutes

Dans cette étape, j'ai utilisé les représentations des psychothérapeutes d'un *sous-ensemble* pour en induire ceux que l'on peut généraliser au *sur-ensemble* qui comprend tout individu. Le rapprochement entre les unités de sens obtenues des entretiens et les unités de sens obtenus du *Récit* de Sohrawardi m'a permis de les intégrer tous dans le cadre conceptuel des similitudes fondamentales résultant de mes introspections sur mon vécu. Cela m'a permis de trianguler les sens partagés recueillis en les intégrant à des sous-catégories correspondant aux quatre dimensions décrites auparavant du contexte structurant.

Pour examiner en profondeur le contexte structurant, depuis les entretiens, depuis les dits, les *implicités*, les sous-entendus et les non-dits des représentations internes des psychothérapeutes entretenus, j'essaie d'induire des noms pour les sous-catégories d'une analyse de l'expérience de *tout individu*. En mettant encore une fois l'accent sur la verticalité de la relation, qui va des sous-ensembles vers l'ensemble, du particulier vers le général, de la femme migrante violente vers l'individu « femme ou non, migrant ou non, violenté ou non » (ZR, l.87).

Dans ce cadre, pour le thème *relations de pouvoir*, comme la dimension structurante du contexte, comme la similitude fondamentale du premier niveau, qui a les dimensions dont on vient de parler auparavant, j'ai retrouvé les catégories suivantes depuis les unités de sens : les *hégémonies culturelles* comme une dimension inhérente des relations de pouvoir, les *inégalités* comme l'effet des hégémonies culturelles, la *reproduction sociale* qui reproduit et conserve les relations de pouvoir avec toutes ses dimensions inhérentes, et les *dispositifs* de cette reproduction sociale, y compris certaines personnes et relations interpersonnelles.

Pour le thème *impuissance sociale*, les catégories qu'évoquent les unités de sens sont les suivantes : *appartenances aux groupes impuissants* en tant

qu'une dimension inhérente de l'impuissance sociale, *discrimination comme une expérience totale* en tant qu'un effet des appartenances aux groupes impuissants, et *subir les violences* en tant qu'un effet des discriminations vues comme un *dispositif* de reproduction sociale.

Le thème *souffrance* englobe : *l'exil/migration* et le *deuil* comme des modalités de la souffrance ; les *sens*, les *identités*, les *loyautés* comme des enjeux importants dans la souffrance.

Le dernier thème, *relations d'accompagnement* est lu par ses cinq dimensions faisant de lui une antithèse aux *relations de pouvoir*. Selon cette lecture, ce qui est une relation d'accompagnement est reconnue par son éloignement de ce qui est une reproduction ou préservation des relations de pouvoir ; c'est-à-dire ce qui est thérapeutique est ce qui n'est pas totalitaire. Les cinq dimensions d'une relation d'accompagnement sont définies en référence à ce qui ne l'est pas : c'est une relation qui n'est pas celle de pouvoir, c'est une relation qui n'est pas un dispositif social, c'est une relation qui n'est pas un pacifiant ; c'est une relation d'accompagnement où le lien d'accompagnement peut devenir une, ou des fois la seule, ressource sociale qui vise à aider à tolérer la souffrance.

4.5.1 Relations de pouvoir

Les relations de pouvoir (Foucault, 1976, p.123) sont des relations où les partenaires se positionnent dans une hiérarchie qui n'est pas toujours imposée, mais qui est parfois acceptée d'une manière volontaire. Les relations de pouvoir régénèrent des dominants et des opprimés, elles sont reproduites par les agents et les institutions. Les individus appartenant aux groupes dominants et dominés, contribuent à la reproduction sociale (Bourdieu, 2002, p.77) de ces relations de pouvoirs. Parfois, les cultures opprimées, qui se définissent par la dénégation de ce qui est imposé, peuvent — en tirant de leur position inférieure, une valeur ou une fierté culturelle — s'enfermer en tant que groupe dans leur position opprimée qui, à son tour, reproduit quand même ce à quoi elles s'opposent, comme

dans l'exemple de la « culture anti-école » où les « gars » appartenant aux familles dans lesquelles « la culture d'atelier » est reproduite, font volontairement le choix « d'entrer à l'usine et ainsi à aider à la reproduction tant de la structure de classe de l'emploi telle qu'elle existe que de la « culture d'atelier », élément englobé dans l'ensemble général de la classe ouvrière » (Willis, 1978, p.51).

4.5.1.1 Hégémonies culturelles

La catégorie des *hégémonies culturelles* (Gramsci, 1983, p.147), en tant qu'une dimension inhérente des *relations de pouvoir*, regroupe des sous-catégories liées aux hégémonies liées au genre comme « *la domination masculine* sur laquelle [l'ordre social] est fondé » (Bourdieu, 2002, p.23), ou comme les masculinités et féminités dominantes ainsi que des *rôles hégémoniques selon genre* (Connell, 1996, p.209) dans différents groupes d'appartenances, les *sexualités dominantes* et les sexualités minoritaires (Dubet et al., 2013, pp.327-328) par rapport à « la matrice hétérosexuelle » (Butler, 2006, p.113) ainsi que le régime de genre (Parini, 2006, p.35). Sous cette catégorie, nous retrouvons aussi des sous-catégories liées aux dominances intra-culturelles, comme des *sous-groupes minoritaires*, par exemple, les femmes migrantes violentées « *qualifiées* » (Dubet et al., 2013, p. 151), qui ne sont pas forcément les mêmes que les *groupes peu ou pas visibles*, par exemple les femmes migrantes violentées qui ne parlent pas de leurs expériences de violence, des *cultures hégémoniques des opprimés*, comme la « culture anti-école » chez « les *gars* des écoles ouvrières » (Willis, 1978, p. 54), la hégémonie comme une sorte de visibilité d'un groupe et l'invisibilité des opprimés de chaque groupe, les dominations autochtones ainsi que les dominations migrantes et migratoires.

4.5.1.2 Inégalités

Une structure qui se définit par des relations de pouvoir, qui imposent des hégémonies culturelles, a aussi sa dimension inhérente des inégalités. Dans cette catégorie, nous voyons différents types d'inégalités en tant que sous-catégorie. Par exemple, une inégalité au niveau des chances n'est peut pas

être réduite à une inégalité de parcours. Une inégalité des chances (Boudon, 1979 ; Dubet et al., 2013, p.316-317) ou parcours impose une inégalité au niveau des résultats et des vulnérabilités (Butler, 2014, p.92) aussi. Les inégalités formelles, l'inégalité de l'estime sociale, l'inégalité d'accès, l'inégalité de l'impact ainsi que les inégalités au niveau de déclassement, par exemple, des personnes appartenant aux minorités fortement stigmatisées et fortement discriminées comme les femmes migrantes transsexuelles violentées, sont tous des différents types d'inégalité nous pouvons observer dans les groupes et sous-groupes dominants et dominés.

4.5.1.3 *Reproduction sociale*

Les relations de pouvoir sont reproduites socialement par les groupes appartenant et agissant au sein de ces relations. L'ordre social avec toutes ses formes d'hégémonies, l'ordre des espèces qui positionne l'être humain comme étant la plus importante, les inégalités, les rapports de domination des classes sociales, les rôles des dominants, des opprimés, des « victimes », des « précarisées » et des « vulnérables », la hiérarchisation, l'exploitation et l'exclusion, les souffrances et les discriminations, les violences et les « *surviolences* » (Tomkiewicz et Vivet, 1991, cité par Baudry, 2004, p.35), la norme et les marges, sont tous reproduits socialement. Du principe identitaire de l'espèce humaine (Baudry, 2001, p.15) à l'altérité de toute sorte, horizontale et verticale, visible et invisible, la reproduction sociale est une dimension inhérente mais peu visible de la structure sociale, qui est caractérisée par des relations de pouvoir.

4.5.1.4 *Dispositifs*

La catégorie *Dispositifs* du thème *Relations de pouvoir* regroupe les dispositifs, dispositif étant compris comme « une machine qui produit des subjectivations et c'est par quoi il est aussi une machine de gouvernement » (Agamben, 2007, p.9-11, 42) de la reproduction sociale, qui comprennent la « pacification » (Baudry, 2004, p.35), la déshumanisation, l'économie de la violence (Baudry, 2004, p.35), la *surviolence*, les classes sociales, les victimes, la *générosité*, les violences, les inégalités, les systèmes d'éducation formelle, les médias, l'exclusion et la marginalisation, les égalités formelles,

l'illusion de l'intégration, la perte de sens, ou le « tiers » (Baudry, 2004, p.47).

4.5.2 Impuissances sociales

La structure qui « unidimensionnalise » (Marcuse, 1964, pp. 27-43), qui écrase l'individualité, positionne l'individu dans une impuissance totale. Cet écrasement est une « violence symbolique » qui caractérise la structure mais qui est déniée par « ses victimes mêmes » (Bourdieu, 2002, p.12). Ce déni est à son tour une caractéristique imposant une ambiguïté à la société contemporaine, qui condamne la violence mais qui se donne le droit de son usage envers les criminels déshumanisés (Freud, 2010, p.134). L'unidimensionnalité imposée est hors-vue, l'ambiguïté dans les valeurs ne permet pas à l'individu de juger comme étant une violence son écrasement dans une position impuissante. La plupart du temps, la question sur la violence est posée et répondue à travers ce même biais (Baudry, 2004, p.20). Sous ce thème *Impuissances sociales* en tant que position imposée de l'individu, nous traitons les appartenances aux groupes impuissants — qui deviennent inévitables, vu la complexité des relations de pouvoir dans toutes les sphères et couches sociales. Nous traitons les discriminations comme un effet d'appartenir aux groupes différemment puissants, raison pour laquelle la soumission aux violences devient un effet de discrimination. La discrimination devient un dispositif de reproduction des relations de pouvoir *inter* et *intra-groupales*.

4.5.2.1 Appartenances aux groupes impuissants

Nous voyons nos appartenances aux différents groupes comme étant des appartenances soit choisies, soit données. Le point qui est commun pour toutes les appartenances, choisies ou pas, est le fait que nous sommes inscrits dans des relations de pouvoir au sein des groupes auxquels nous appartenons et au sein des groupes externes. Même si dans certaines appartenances nous pouvons nous juger comme étant dans la position puissante, il y a certainement d'autres appartenances où nous souffrons d'une position impuissante. Ces impuissances peuvent être expliquées par

différentes invisibilités, soumissions, inégalités que nous exemplifions en tant que sous-catégories, comme les masculinités invisibles, les féminités invisibles, les migrants, les minorités ethniques, les minorités sexuelles, les excommuniés d'une communauté minoritaire, les âgés, les « handicapés », les « pauvres », les « laids », les « gros », les violentés.

4.5.2.2 *Discrimination comme une expérience totale*

La discrimination peut être vue comme une attitude de la part des discriminants, et comme une « expérience totale » (Dubet et al., 2013, p.19) de la part des discriminés. Les positions d'être discriminant ou discriminé sont tellement métissées dans l'expérience unique de chaque individu, qu'elles fond de lui un discriminant et un discriminé occasionnel. Dans le cadre de cette analyse, nous prenons la discrimination en tant qu'une expérience totale qui comprend d'abord le fait d'être un discriminé, ensuite le fait de discriminer son discriminant pour préserver son identité et ainsi devenir enfin un discriminant. Les sous-catégories que nous obtenons depuis cette position comprennent les modalités de vivre la discrimination, les réponses émotionnelles à la discrimination et les contre-tactiques/défenses pour se préserver face à la discrimination. Dubet fait la distinction entre « trois modalités » (Dubet et al., 2013, p.19) de vivre la discrimination, dont chacune devient une dimension identitaire de l'individu: on peut expérimenter la discrimination en « colère » (Dubet et al., 2013, p.19), en « écrasement » (Dubet et al., 2013, p.39) et en « réclusion » (Dubet et al., 2013, p.46). Nous avons les sous-catégories correspondant à chaque modalité et les deux options pour la modalité de la colère : ghettoïsation et organisation contre la discrimination comme modalités de vivre la discrimination.

La matrice phénoménologique que propose Dubet (ibid., p.58) de la discrimination et la stigmatisation différencie ces deux phénomènes. Selon cette matrice, nous avons quatre catégories : *fortement discriminé mais peu stigmatisé* comme des femmes ; *fortement discriminé et fortement stigmatisé* comme des membres des minorités sexuelles ; *peu discriminé mais*

fortement stigmatisé, comme dans le paradigme des « nouveaux entrants » de Tocqueville, par exemple, une femme qui commence à travailler dans un domaine fortement masculinisé; et *peu discriminé et peu stigmatisé*, comme une femme recluse et sur-conformiste qui évite ainsi la discrimination et la stigmatisation (Dubet et al., 2013, p.58). Nous retrouvons cette distinction parmi nos sous-catégories. Les réponses émotionnelles mentionnées par Dubet comprennent le choc, les blessures, le détachement et la dissociation (Dubet et al., 2013, pp.83-112), dont chacune correspond à une sous-catégorie. Les sous-catégories s'adressant aux contre-tactiques et des défenses sont la « lutte » et l'« esquive »; il y a aussi la sous-catégorie « envers des tactiques » s'adressant à la fonction de ces tactiques comme dispositif de la reproduction des discriminations (Dubet et al., 2013, pp.115-144). Nous voyons finalement des sous-catégories comparatives des relations entre la discrimination et différents variables comme parcours de vie, appartenances, apparences, positions sociales, institutions publiques ou travail.

4.5.2.3 Subir les violences

Nous définissons la catégorie *Subir les violences* comme un dérivé des discriminations résultant des impuissances sociales. Toute violence étant un dispositif de reproduction ou de préservation des différentes relations de pouvoir aux différents niveaux, nous observons différentes violences, surtout le type de violence dénié pour chercher le problème essentiel à la société contemporaine (Baudry, 2004, p.20). Nous avons dans cette partie les sous-catégories suivantes : violences symboliques, violences invisibles, violences visibles et constatées, violences tolérables/intolérables, le seuil à tolérer ou condamner la violence, et « l'économie de la violence » (Baudry, 2004, p.35), violences légalisées (Baudry, 2004, p.43), l'institution totalitaire de Erving Goffman (Baudry, 2004, p.46), pensée totalitaire (Baudry, 2004, p.44), violence comme une dimension inhérente aux sociétés, expérience totalitaire de Erving Goffman (Baudry, 2004, p.47).

4.5.3 Souffrances

Les souffrances de l'individu peuvent être lues comme sa réaction à l'impact que fait sa position d'impuissance imposée. Selon cette lecture, les souffrances sont dues à des écarts douloureux. Ces écarts soit se renferment sur l'individu, soit créent un gouffre de singularité (Baudry, 2004, p.41).

4.5.3.1 Migration/Exil

L'écart se renfermant entre l'exil et la migration crée des sentiments comme si l'individu est excommunié et exilé d'un paradis qui n'était pas vu comme paradis pendant que l'individu y appartenait. Dans cette vision, en s'inspirant de Sohrawardi et « la phénoménologie de migration » que propose Métraux, pour la catégorie *migration/exil* vue comme étant une dimension aux souffrances, nous arrivons à identifier des sous-catégories suivantes: vivre dans un monde et en être ; renversement du monde, agrippement au monde renversé ; l'arrachement et la chute ; quitter le monde renversé ; être dans le vide ; entrer dans un autre monde ; être dans un monde sans y vivre, sans en être (comme *Oblomov* de Gontcharov) ; être dans un monde et vivre dans cet autre monde, sans en être ; devenir petit à petit de ce monde, devenir petit à petit quelqu'un d'autre, qui est d'un monde renversé ; détention du soi (qui est d'un monde renversé) en soi (qui appartient de plus en plus à son nouveau monde) ; vivre dans cet autre monde et en être de plus en plus mais jamais complètement ; « métisser (et non pas seulement tisser)... le tissu social » de l'identité (Baudry, 2004, p.37).

4.5.3.2 Deuil

L'écart devenant un gouffre entre *le passé* et *le maintenant* peut engendrer un deuil compris comme une autre dimension aux souffrances. *Le maintenant* qui s'impose mais qui ne reconnaît pas ni *le Soi* ni son passé conditionnant le *Soi-génèse* est à l'origine de ce deuil. Les sous-catégories de cette catégories font référence aux différentes pertes comme : le sort qui a tourné, l'exilé d'un paradis, le dépouillement d'un bonheur, la digestion de

la perte, les phases de deuil, deuils d'appartenances, deuils de sens, deuils collectifs, deuil de soi, le deuil interdit, le deuil créateur.

4.5.3.3 Sens

L'écart qui se forme ou se ferme est souvent un écart, entre autre chose, de sens. Vu ainsi, le sens comme catégorie invite les sous-catégories suivantes: émergence des représentations, la genèse du sens, pertes de sens, sens individuel, sens communautaire, disparaître de sens, dépérissement de sens, reconnaissance de sens, reconstruction de sens, confusion de sens, oublier le sens, dés-oublier le sens, ré-oublier le sens, tous étant des sous-catégories nommées en m'inspirant des différents termes et expressions utilisées dans *Deuils collectifs et création sociale* de Jean-Claude Métraux, 2004.

4.5.3.4 Identités

L'écart de sens s'installe dans un phénomène que l'on expérimente en tant qu'identité. L'identité sociale a une kyrielle de dimensions et définitions, d'en parler comme si cette une entité devient une réductionnisme. En étudiant le phénomène d'identité sociale depuis l'ouvrage de Lucy Bagnet de 1998, j'ai pu envisager le rôle que jouent les identités sociales dans la souffrance due à un écart de sens. Les sous-catégories pour la catégorie *Identités* vues comme étant les sens Soi donne à Soi sont les suivantes : Soi physique, Soi social, Soi culturel, Survie identitaire, Identité individuelle : Moi-Autruï, Identité communautaire : Nous-Eux, Appartenances : soi en réseau, Maîtrise identitaire, Phénoménologie de soi, Soi dans l'interaction, Soi réel/soi virtuel, désirabilité sociale : groupes interne/externe, la comparaison sociale, la compétition sociale, stratégies identitaires, groupe social, catégorie sociale, représentations sociales intergroupes, se victimiser, autodestruction, disparaître de soi, déséquilibre identitaire, dépérissement de soi, reconnaissance de soi, reconstruction de soi, confusion de soi, écart entre soi et soi (Baudry, 2004, p.41).

4.5.3.5 Loyautés

L'écart de sens lié aux identités vues comme étant le sens Soi donne à Soi est construite autour des loyautés. Chaque être humain développe par son appartenance à la société, comme membre, à un groupe, à une famille, à un sexe, à une culture, à une religion, ses loyautés. L'écart de sens à la base des souffrances peut être lié aux écarts créés dans les loyautés, écarts entre les loyautés du passés qui ne font plus de sens aujourd'hui, écarts entre les loyautés de Soi-passé et celles de Soi-devenant. Dans ce cadre, les sous-catégories de la catégorie consacrée aux *Loyautés* sont les loyautés aux valeurs individuelles, aux valeurs communautaires, aux valeurs familiales, aux valeurs héritées ainsi que des loyautés culturelles, des loyautés invisibles (Elkaïm, 1995, p.59), loyautés religieuses, loyautés aux normes, et une phénoménologie des loyautés

4.5.4 Relations d'accompagnement

Les relations d'accompagnement sont en opposition aux relations de pouvoir qualifiées par des adjectifs comme verticales, hiérarchiques, asymétriques, dominées, dominantes, opprimées, opprimantes. Les relations d'accompagnement vues ainsi se positionnent à la place de l'antithèse de ce qui est générateur des souffrances. En créant la possibilité d'une telle alternative, une relation d'accompagnement réussie peut se proposer comme un antidote contre les poisons de la société contemporaine.

4.5.4.1 Qui n'est pas une relation de pouvoir

La première dimension concerne le rejet de devenir une réplique des relations de pouvoir de tous les niveaux. Les sous-catégories de ce titre sont nommées après des qualités qui s'opposent aux qualités des relations de pouvoir : verticalité : maître-disciple, horizontalité: savant-apprenti, asymétrie : aidé-aidant.

4.5.4.2 Qui n'est pas un dispositif de reproduction sociale

Pour des relations d'accompagnement, ne pas être une relation de pouvoir se vérifie par son rejet de contribuer à leurs préservation ou à leur

reproduction. C'est-à-dire, les relations d'accompagnement rejettent de devenir des dispositifs de relations de pouvoir. Elles rejettent donc les rôles attribués à ces dernières dont pacifier, marginaliser, langage de redistribution, langage d'aide, langage de générosité, langage de connaissance, discours dominant, regard superficiel.

4.5.4.3 Qui n'est pas un pacifiant

« "Pacification", par quoi l'on voudrait faire l'économie de la violence ou de sa prise en compte dans la construction des rapports sociaux, peut bien être une *surviolence* [...] : c'est-à-dire une violence qui non seulement ne s'affirme pas comme telle, mais qui se pare de l'autorité du droit ou de la norme » (Baudry, 2004, p. 35). Une relation d'accompagnement réussie ne passe pas comme un élément de pacification en naturalisant, normalisant l'injustice ou en anormalisant ou pathologisant la souffrance.

4.5.4.4 Qui est une relation d'accompagnement

La relation d'accompagnement ne peut pas être comprise seulement par ce qui ne l'est pas. Il nous faut aussi définir ce qu'elle est. Sous cette catégorie, nous rassemblons les qualités qui sont inhérentes à la relation d'accompagnement qui vise à ne pas devenir ni un dispositif, ni une autre exemplaire des relations de pouvoir. Dans ce cadre, nous avons retenu les sous-catégories suivantes : symétrie d'accompagnant-accompagnée, langage de reconnaissance, écoute authentique, compréhension profonde, accueil inconditionnel, lien sincère, les partenaires de la relation ne sont pas des inconnus, empathie, apprentissage mutuel, dons mutuels, dons précieux, investissement dans la relation, digérer les similitudes fondamentales, conflits constructifs, appréhension mutuelle de la souffrance d'autrui.

4.5.4.5 Structures périphériques

La relation d'accompagnement ne peut se faire de manière isolée dans la mesure où son début, sa poursuite et sa réussite dépendent des structures d'accueil comme Centre d'accueil de Malley Prairie, des réseaux impliquant plusieurs professionnels de la santé, de l'administration ou des auxiliaires de la justice. Pour un cabinet ayant à la base de sa philosophie d'être

l'antithèse des relations de pouvoir, la collaboration et l'approche aux structures périphériques jouent un rôle important. Pour le tableau récapitulatif qui comprend tous les thèmes, leurs catégories et les sous-catégories, voir le Tableau 2 en annexe.

Ce qui est intéressant est la nécessité de souligner l'importance de concevoir l'individualité en s'appuyant sur des variables authentiques auxquelles l'individu donne des sens, pas, peu ou complètement partagés. Les individus *donnent* ces sens. Par contre, les institutions totalitaires ont un réflexe contraire à cela, lequel tend à diminuer les sens aux définitions opérationnalisées, à travers lesquelles les sens partagés aux différentes fréquences sont réduits aux catégories d'individus sous lesquelles nous pouvons trouver des nombres estimés d'individus y tombant. Les individus *tombent* sous ces sens, voire sont faits tombés. C'est peut-être le renversement du monde, le sort qui a tourné, que fait tomber le protagoniste de la cime dans l'abîme, dans le récit Sohrawardi.

4.5.5 Analyse comparative des récits des psychothérapeutes

4.5.5.1 Les sens peu ou pas partagés par quatre psychothérapeutes

Cette partie est consacrée à ce qui est dit différemment dans les quatre entretiens concernant soit spécifiquement la population des femmes migrantes violentées soit la population générale du cabinet. En d'autres mots, je vais faire une comparaison de ce qui est dit explicitement par rapport à *la femme migrante violentée*.

Le tableau 3 de l'annexe est une liste des sujets explicités par maximum trois parmi quatre psychothérapeutes. Nous y trouvons trois catégories des unités de sens : celles qui sont bleues sont pour les énoncés concernant la relation thérapeutique, celles qui sont violettes sont pour les énoncés concernant les effets immédiats et secondaires des violences de partenaire intime et les unités oranges sont des attributions causales faites par des psychothérapeutes.

4.5.5.1.1 Les énoncés explicités relatifs à la relation thérapeutique

ZR est le seul à évoquer une asymétrie dans le dyade de thérapie due au genre lorsqu'il précise « ... c'est des situations particulière de femmes violentées en générale par des hommes et je suis un homme » (ZR, l.17-19).

ZR, RA et HS, ont évoqué que un sous-ensemble de toutes les femmes migrantes qui leur parlent des violences de leurs partenaires intimes cherchent de l'accompagnement expressément ou seulement à cause de ces violences, (ZR, l.39 ; RA, l. 1-4; HS, l. 1-4 ; HS, l.46-47). Selon HS, qui est la seule à l'exprimer, les demandes faites expressément dues aux violences du partenaire intime, pour ce qui la concerne, diminuent (HS, l.3 ; l.124).

Dans un autre cas, HS donne l'exemple d'une femme migrante violentée, venue pour d'autres motifs en consultation, qui a partagé les violences de son partenaire intime un fait qu'elle avait jusqu'à gardé pour elle-même, comme un secret (HS, l.120).

RA (l.40-41) et AK (l.9-10) ont déclaré prendre position pour la femme dans le cadre du lien thérapeutique. HS a précisé qu'elle n'hésite pas à exprimer son point de vue sur la violence et la manière de se comporter sur ces violences seulement si c'est le bon moment dans la relation (l-85-87). Pour AK, sa prise de position était de se positionner contre quelque chose de mauvaise, alors que pour RA il s'agit d'une prise de position à côté de l'opprimée.

Seules RA et AK ont évoqué des settings de couple. RA a fait clairement savoir qu'elle ne préfère que rarement le setting de couple car «c'est des femmes qui ont vraiment très peu d'espace à elles (l.96-97) ».

S'agissant de la distance relationnelle, ZR (l.96), AK et HS ont souligné qu'elle est courte, flexible dans leur pratique. Pour AK, elle est comme une grande sœur (l.37) pour l'accompagnée, d'où nous sous-entendons une distance courte et flexible. HS mentionne que les choses qui ne sont pas

partagées avec d'autres professionnels sont partagées plus facilement (l.124) dans le cadre de son accompagnement, j'en sous-entends que c'est parce que le lien créé est plus intime. ZR est le seul psychothérapeute à exprimer que dans ce lien « on accepte de cadeaux (l.127) ». AK a mentionné qu'elle donne des prescriptions pour « paraître légitime (l.166) ». Seul AK a parlé d'un cadre d'accompagnement souple avec des durées des séances très longues, plus que deux heures (l.36).

Des exemples de conflits entre accompagnés et accompagnants ont été uniquement donnés par ZR et AK. Là où le conflit entre ZR et son accompagnée n'a pas donné lieu à la rupture du lien d'accompagnement, pour AK elle a dû mettre fin à la thérapie et son accompagnée a dû partir chez une autre thérapeute. A cet égard, AK est la seule à parler du suivi thérapeutique après elle. Un autre exemple de rupture du lien thérapeutique est donnée par RA, les motifs de la fin de la thérapie sont autres dans son cas, déménagement du partenaire violent intime et le départ de l'accompagnée avec (RA, l. 49).

L'existence d'une thérapie antérieure est évoquée par ZR et AK. Pour ZR, le lien thérapeutique créé avant qu'il reprenne le suivi a permis à son accompagnée de faire face à l'asymétrie décrite ci-dessous (ZR, l.63-65). AK mentionne que l'accompagnée a commencé à voir « un autre thérapeute » qui est non seulement arabophone mais aussi syrien, et probablement un homme (AK, l.92).

Par ailleurs, AK est la seule à parler d'un séjour de la femme dans un hôpital psychiatrique, tout en ajoutant cela comme un indicateur de son instabilité psychique (l.71).

Dans le cadre du lien thérapeutique, seules RA et AK ont parlé du rôle de l'interprète. Toutefois, les représentations sont différentes à cet égard étant donné que RA considère l'interprète comme un acteur important (RA, l.105-110) alors que AK met en avant la préférence de ses accompagnées de

pouvoir s'exprimer dans leur première langue, sans faire appel à un intermédiaire culturel (AK, l.68-69)

4.5.5.1.2 Les énoncés concernant les effets immédiats et secondaires des violences

Dans les quatre entretiens, les psychothérapeutes ont de manière générale essayé de contextualiser les violences du partenaire intime. Dans ce cadre, ZR, RA et HS ont présenté les violences du partenaire intime comme faisant partie des difficultés rencontrées à tous les niveaux. Dans ce cadre, ZR (l.2-5), RA (l.25-26, 54-55) et HS (l.46-50, 134-140) ont présenté les violences du partenaire intime comme faisant partie des difficultés rencontrées à tous les niveaux. Les trois ont expliqué l'existence des violences avant la migration (ZR, l.48, RA, l.3-5, HS, l.46-48). De son côté, HS a évoqué un cas où la violence perdure (HS, l.82). Pour ce qui est des violences survenues après la migration, seule RA en parle (RA, l.3). Enfin, AK évoque un cercle de violence (AK, l.78).

Dans les violences décrites, l'exemple de viol est donné seulement par ZR, le seul homme parmi les thérapeutes entretenus, et à deux reprises : une fois comme un exemple de violences graves ponctuelles et directes (ZR, l.182), et une autre fois comme un exemple de violences indirectes sur la femme où l'acte violent physique concernait un autre membre de la famille, par exemple sa fille (ZR, l.115).

Comme conséquence des violences du partenaire intime, RA, AK et HS évoquent la séparation du couple (RA, l. 28-29, 136, AK, 22-25, HS, l.6). Elles sont également les seules à évoquer les couples qui se sont remis ensemble à la suite des violences (RA, 28-29, AK, l.27-28, HS, l. 46), une décision de la part de leur accompagnée qu'elles expliquent en raison des difficultés dues à la migration (RA, l. 28-30, AK, l.24-25, HS, l. 98-104).

Parmi les quatre psychothérapeutes, HS et RA ont parlé de « la peur qui reste (HS, l.166) » ; qui est parfois si généralisée qu'il est difficile, « pour

certaines, de croiser un voisin homme dans le couloir [...] difficile (RA, l.128) ». Et d'autres fois, même si la peur n'est pas généralisée à tous les hommes, surtout lorsque la femme se sépare de l'agresseur après des années de soumission au cours desquelles les violences persistaient, ces femmes ont peur que, même après la séparation « leur ex-conjoint » puisse faire intrusion à tout moment (HS, l.166).

Parmi les quatre psychothérapeutes, HS est la seule à parler du choix des accompagnées de parler des violences subies sans qu'il y ait une attente de leur part qu'il y ait un changement de la situation (l.168-169). HS évoque les cas du mari qui ne laisse pas partir et les soucis de la deuxième génération (l. 127-129).

Par rapport à l'environnement proche, RA et HS parlent du rejet par la famille d'origine de l'accompagnée qui décide de quitter le partenaire violent (RA, l.134-135 HS, l.44-45). RA parle des ruptures violentes avec la famille des femmes qui choisissent de se séparer (l.137), alors que pour HS la possibilité d'une rupture ou d'un rejet de la part de leurs familles, est vue par ces femmes comme une raison pour ne pas se séparer de l'agresseur (l.44-45).

S'agissant du contexte difficile avec des pertes des espoirs pour une vie meilleure en Suisse (RA, l.19) ou du rêve d'une famille idéale (RA, l.116), RA est la seule à en parler.

4.5.5.1.3 Attributions causales, généralisations hâtives

Dans la comparaison des exemples donnés par les psychothérapeutes, il est intéressant de voir que seules AK et HS évoquent l'influence de la religion pour en déduire des considérations sur l'interprétation des comportements des accompagnés (AK, l.33, HS, 43).

Sur le plan culturel, AK donne également l'exemple d'une accompagnée et d'un accompagné venant d'une culture où « on lève facilement la main » (AK, l.99) ; dans un autre cas, elle situe le cas de son accompagnée par

rapport au contexte général de son pays où les gens seraient « assez modernes » (AK, l. 55); mais elle considère cette même accompagnée qui hésite de reprendre ses études universitaires comme étant en train de « trop vouloir se moderniser » (AK, l. 42) par rapport à sa culture d'origine.

Au plan de l'éducation, HS et AK sont les seules accompagnantes qui ont évoqué le niveau d'éducation de leurs accompagnées : HS souligne que son accompagnée qui a « 40-42 ans » (l.52), venant d'une « région reculée et rurale » (l.50), « a fait 4 ans d'école » (l.52); et, AK mentionne que son accompagnée avait « 28 ans » (l.2) et était « universitaire » (l.15).

4.5.5.2 Comparaison des fréquences d'utilisation de certains mots :

Le tableau 4 en annexe démontre les fréquences d'utilisation de certains mots clés par les psychothérapeutes entretenus. Bien que tous les psychothérapeutes entretenus ont donné des exemples relatifs à des situations que nous pouvons qualifier de précaire à plusieurs niveaux, les mots précaire et précarité ne viennent qu'à deux reprises, le premier chez ZR et le deuxième chez AK. A cet égard, il est intéressant de voir chez ZR le mot « précarisée », exprimé à trois reprises, une expression qui insiste sur un processus, la précarisation étant comme un résultat.

La femme migrante violentée, impuissante face à certaines difficultés, est évoquée à deux reprises par ZR tandis que l'impuissance générale, en lien avec la position occupée au sein du couple ou par rapport à la position sociale, due par exemple à la migration, est un terme utilisé à deux reprises, une fois chez RA et l'autre chez HS. Hormis HS, tous les autres psychothérapeutes ont utilisé le mot « victimes » pour désigner la femme migrante ayant subi les violences de son partenaire intime (ZR à 5 reprises, RA à deux reprises, AK à trois reprises). S'agissant de la victimisation, comme expression venant de l'accompagnée qui se victimise, il en est question à une seule reprise chez AK.

Toutes les situations décrites par les quatre psychothérapeutes ont dû générer de multiples souffrances. Or le mot est utilisé à cinq reprises par

AK, qui utilise également le verbe souffrir à une occasion. Un autre moment où le verbe revient est chez HS lorsqu'elle parle de la souffrance des enfants. S'agissant des difficultés rencontrées, il en est question chez tous les psychothérapeutes. Dans ce cadre, il est intéressant de noter l'insistance sur les difficultés, là où le terme revient à 4 reprises chez ZR, à 3 reprises chez RA, AK et HS l'évoque chacune à une seule reprise.

Pour ce qui est de la culture/culturel comme facteur d'explication et de compréhension, le terme est utilisé à 4 reprises chez ZR, 6 reprises chez RA, à 3 reprises chez AK et à 5 reprises chez HS. Dans ce cadre, il est intéressant de relever que chez ZR et RA, les termes culture ou culturel sont énoncés comme un outil de compréhension du contexte alors que chez AK et HS il s'agit bien plus d'une tentative d'explication par la culture.

La langue faisant également partie de la culture, il est à trois reprises question de la langue d'origine (arabe, arabophone) chez AK ; de son côté HS évoque la langue comme étant la même qu'elle parle avec la plupart de ses accompagnées. Le fait de ne pas parler la même langue revient à une reprise chez RA, à deux reprises chez AK et une fois chez HS.

Le facteur religieux comme outil de compréhension ou d'explication est absent chez ZR et RA alors que les termes religion ou musulman sont prononcés à trois reprises chez AK et les termes musulmane ou pêchés à deux reprises chez HS. Quant au pays d'origine, ZR et RA n'en parlent pas alors que chez AK les termes Syrie ou syrienne sont prononcés à trois reprises et les termes Bosnie/Bosniaque/Kosovare sont exprimés à six reprises par HS.

Pour ce qui est du type de mariage, RA exprime à deux reprises l'existence d'un mariage arrangé et HS à une reprise. Quant au viol comme une des formes de violences, le mot est exprimé à deux reprises par ZR.

Enfin, la question de l'interprète est absente chez ZR et HS, qui n'utilisent pas ce mot. Or chez RA le terme revient à huit reprises avec l'insistance du

rôle positif que peut jouer l'interprète et chez AK le terme revient à trois reprises pour exprimer le choix des accompagnées de parler dans leur langue directement avec une psychothérapeute et de leur méfiance de l'interprète.

4.5.5.3 Ce qui est sous-entendu ou implicite dans les quatre entretiens

Dans les quatre entretiens, il y a des énoncés explicites et dans les descriptions ou dans l'exemplification ou encore dans les explications fournies, il y a des sous-entendus et des énoncés implicites qui sont autant, parfois plus importants, que ce qui est présenté d'une manière explicite.

A cet égard, il est important de souligner que le cabinet, la pièce dans laquelle se déroule la séance, sont présentés, d'une manière implicite, comme un petit espace d'écoute inconditionnelle, le lieu où on sera écoutée quoi qu'il arrive ; un petit espace de confiance, le lieu où on sera compris ; un lieu où sont présents des psychothérapeutes sensibles et ouverts aux différentes susceptibilités ; un petit espace où on nous fera sentir nos ressemblances, nos similitudes malgré les différences apparentes ; un lieu où on peut avoir l'assurance que l'on ne sera pas abandonné et où on peut retourner même si on décide de partir.

Même si cela n'a jamais été exprimé de telle manière, l'image du cabinet, dans la perception des psychothérapeutes est un lieu dont les caractéristiques constituent l'opposé du vécu de la femme migrante violente. En effet, l'accueil et écoute inconditionnels, donc réciproques, approche égalitaire à chacune etc. sont en quelque sorte l'antithèse de l'ensemble des relations de pouvoir, il s'agit des conditions nécessaires pour travailler sur les impuissances sociales. Dans ce cadre, il ressort des entretiens d'une manière implicite que les changements, même petits pour un psychothérapeute, peuvent avoir des répercussions importantes dans le vécu des accompagnés.

Ce qui ressort également des entretiens d'une manière implicite et sous-entendus est le fait que d'être du même pays d'origine, psychothérapeute et

accompagné, ne peut être interprété comme le partage de la même culture d'origine. De même, le fait que les deux parlent la même langue n'est pas la garantie du partage d'une culture commune. Il en va de même de la religion dans la mesure où l'appartenance à la même religion ne fournit pas la garantie d'être comprise, elle n'est pas non plus dans tous les cas une source de confiance dans le lien thérapeutique.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que la psychothérapeute migrante à l'origine puisse, dans certains cas, être perçue par les accompagnées comme une « autochtone » au vu de la position occupée, de la manière d'être ou de vivre fait ou encore du fait des années passées en Suisse.

4.5.5.4 Ce qui n'est pas dit du tout pendant les quatre entretiens

Il m'a semblé important de consacrer un bref passage à ce qui n'a pas du tout été exprimé par les quatre psychothérapeutes sur les violences du partenaire intime. Comme précédemment exprimé, la question ouverte posée ne faisait aucune allusion à l'existence d'un mariage ni à l'origine des partenaires.

Toutefois, à aucun moment, il n'a été question, même en théorie, de violences subies au sein d'un couple homosexuel, femme migrante violentée par sa partenaire intime. De même, tous les exemples donnés ont concerné les femmes migrantes violentées par leur partenaire venant du même pays. Aucun exemple sur un cas de mariage mixte, de partenaires intimes venant de deux pays différents ou d'une femme migrante ayant subi les violences du partenaire intime autochtone n'a été énoncé. De même, aucun exemple de femme migrante célibataire ou ne faisant pas ménage commun avec son partenaire intime n'a été évoqué.

Par ailleurs, des cas de femme migrante ayant une bonne formation, un travail qualifié ou issue d'un milieu aisé, par exemple le partenaire ou elle-même ayant une bonne situation en Suisse, n'ont pas été mentionnés durant les quatre entretiens.

5 Discussion

Dans l'ensemble des entretiens, la phénoménalité de *la femme migrante violente* est située dans un carrefour de plusieurs expériences subjectives d'impuissances sociales. Une femme, migrante ou pas, violente ou pas est perçue comme le témoin d'une impuissance sociale due à sa féminité, laquelle constitue parmi toutes ses appartenances un sous-groupe impuissant. La « situation précaire de manière générale avec tout en base d'autres soucis, d'autres enjeux (ZR, l.41-42) » d'une femme englobe essentiellement les préoccupations sexuées qui peuvent changer d'une (sous)culture à une autre mais qui ne cessent pas être celles que portent seulement les individus appartenant au sexe féminin.

Il y a un océan d'exemples pour les préoccupations sexuées. Les psychothérapeutes ont évoqué à cet égard la situation des femmes qui « se marient avec un homme qu'elles ne connaissent pas beaucoup (RA, l. 6-7) » avec la conviction ou l'espoir que cela peut être « la meilleure ou la dernière occasion pour se marier, même si elles ne sont pas forcément amoureuses (RA, l.17-18 ; HS, l.19) », parce qu'elles sont vues comme étant « des femmes qui ont dépassées la période d'âges pendant laquelle culturellement un mariage est attendu (HS, l.15-16) » dans leurs communautés d'origine. Cette préoccupation, n'est-elle pas sexuée, ne concerne-t-elle pas toutes les femmes, migrantes ou pas, « venant des régions rurales et reculées (HS, l.50) » ou pas, « démunies (AK, l.11) » ou pas, « autonomes (AK, l.11) » ou pas, à des degrés certes différents mais sûrement à un certain degré ?

La violence, physique, psychologique ou symbolique, légalisée, *illégalisée* ou publiquement condamnée, dans les sphères publique ou privée, n'est-elle pas une manière de préserver ou reproduire une certaine relation de pouvoir qui « transforme l'autre en objet (AK, l.56) » ? Est-ce seulement « la relation d'amour [...] entre le couple », qui « peut se transformer en (AK, l.55-56) » une relation de pouvoir ? Tous les individus, en particulier ceux

qui par leur appartenance biologique ou choisie, à une sexualité ou à un groupe, sont discriminés, comme le sont les femmes ou les migrants ou les membres des minorités sexuelles. En plus d'être discriminé, chaque individu ne subit-il pas non plus des violences qu'il s'agisse d'une femme ou non, d'un migrant ou non, d'une personne venant d'une culture « où facilement on lève la main (AK, l.99) » ou non, qu'il s'agisse des « gens assez modernes (AK, l.55) » ou non, « trop voulant se moderniser (AK, l.42) » ou non.

Les présentations explicites des psychothérapeutes sur *la femme migrante violentée* sont des exemplifications de leurs représentations internes, qui sont en réalité plus détaillées, plus nuancées au sujet de la femme migrante violentée, considérée comme un exemplaire des représentations sur la population générale rencontrée au cabinet. ZR explicite ce positionnement de sa représentation sur *la femme migrante violentée* en disant : « dans mon travail, je ne fais pas une différenciation entre cette population des femmes migrantes qui sont victimes de violence dans leur couple et puis une autre population (l.6-8) », « la population générale qu'on rencontre ici, c'est souvent des personnes victimes de différentes injustices, de différentes violences (l.12-13) ».

ZR ne se différencie pas de la population rencontrée au cabinet en tant que personne ; il y a tout de même une différence découlant de sa fonction au sein du cabinet qui est celle d'un accompagnant face à un accompagné. Cet écart entre les positions d'accompagnant et d'accompagné n'extériorise pas la situation de ZR en tant que personne confrontée aux « différentes injustices, différentes violences », à des situations « globalement et fortement précarisées (l.10 ; l.13-14) » qu'éprouvent les personnes appartenant à « la population générale qu'on rencontre au cabinet ». Au contraire, il fait partie de cet ensemble en tant que personne, mais dans son rôle d'accompagnant, il réalise une fonction d'accompagnement aux souffrances subjectives qui ne sont pas exactement les siennes, mais qui

sont quand même compréhensibles car elles portent la potentialité d'être les siens pour tout individu.

La position d'une relation d'accompagnement peut être trouvée dans le *Récit* de Sohrawardi. En effet, dans la position, nous accompagnons une autre personne en comprenant sa souffrance, même si elle n'est pas exactement la nôtre, en devenant «une personne croyante» ou compréhensive de l'autrui « pour qui le sort est tourné (Sohrawardi)» et qui s'est trouvé parmi un peuple des « non-croyants/non-compréhensives » de ses vécus authentiques. ZR clarifie cette ressemblance en disant : « Quand quelqu'un te raconte des choses horribles, tu ne peux pas être distant. Bien sûr, t'es distant. Il y a une certaine distance parce que tu ne vis pas ce que la personne vit (l.123-124) », mais nous pouvons comprendre même ce que nous n'avons pas vécu nous-mêmes. Selon AK aussi, «on n'est pas si loin de l'un aux autres. La culture ou la langue peuvent changer, mais la douleur, elle n'a pas de couleur, la souffrance, elle n'a pas de pays ou des frontières (l.155-157) ». La reconnaissance de ce qui n'est pas connue est possible par la digestion et l'incorporation de nos *similitudes fondamentales* (Métraux, 2013, pp.232-233).

L'accompagnant et l'accompagné ne sont que des attributions situationnelles et non pas dispositionnelles aux personnes. Nous ne pouvons pas attribuer toutes les causes purement aux dispositions, ni purement aux situations ; il y a même ce que nous appelons la chance ou le hasard, qui sont, dans un sens, des mots utilisés pour désigner un métissage de deux dimensions, face à l'impossibilité pratique d'une détermination *a posteriori* des causes exactes. L'asymétrie dans la dyade accompagné-accompagnant n'est que situationnelle et superficielle. Elle est situationnelle car en dehors de cette situation tous les deux participants sont égaux au niveau des vulnérabilités et des impuissances, qui sont, à leur tour, également situationnelle, contextuelle. Cette asymétrie est superficielle car même au sein de la situation de l'accompagnement, les rôles sont perméables. La « position d'accueil inconditionnel (l.166)» est légitimée par

cette ressemblance inhérente des positions temporaires des individus — et au niveau des fonctions — opposées, où la partie accompagnant « accueille toute sorte de sentiments (l.166-167)» des deux participants du lien d'accompagnement. Dans ce cadre, le message « de l'accueil, de soutien, de l'attention et de bienveillance inconditionnels (l.175-176)» est passé par l'accompagnant aux accompagnés, tout en sachant que la position même d'accompagnant est également partagée dès que le lien est créé. ZR mentionne cette symétrie dans la relation d'accompagnement : « je suis là. C'est mon boulot. Mais, surtout elle est là, malgré tout. Il y a eu des séances difficiles (l.152-153)» et « mes difficultés internes par rapport à elle n'ont pas été cachées d'elle, (l.164-165)» ; l'accompagné devient l'accompagnant des difficultés dépassées durant la relation d'accompagnement. Nous *apprenons mutuellement* de ces expériences : «on essaye ici, on apprend des nouvelles réactions ici. Après on peut les balancer ailleurs, dans autres situations (ZR, l.168-169) ».

Selon mon interprétation des représentations des psychothérapeutes entretenus, les spécificités des individus ne parviennent pas d'une différenciation ou d'une hiérarchisation des souffrances. Les spécificités proviennent des écarts entre les vécus individuels. HS clarifie que même si son attitude en tant qu'accompagnant est pareille devant tout accompagné, son sentiment est différent selon les spécificités de la situation particulière de l'accompagné : « je définis mon attitude avec les mêmes mots, mais [...] je me sens différente [*d'elle*]. Je finis par intégrer le fait que pour elle c'est un choix impossible (l.131-133)». L'écart entre le ressenti dont témoigne HS en tant qu'accompagnant et celui de l'accompagné, est justement l'écart mentionné par ZR quand il dit « il y a une certaine distance parce que tu ne vois pas ce que la personne vit (l.124)», tant au niveau des vécus, qu'au niveau des choix possibles ou impossibles.

Même RA, étant l'interviewée qui a structuré ses énoncés explicites d'une manière très proche autour de l'image de la femme migrante violente, a présenté ses représentations de cette femme comme faisant partie d'un

ensemble plus général constitué des personnes qui veulent « construire une vie autonome (l.26) » et qui « peu importe leurs choix, sont toujours la bienvenue (l.62) ». Nous sous-entendons depuis les dires de RA que *la femme migrante violente* fait partie d'un sous-ensemble plus général des individus dont l'« endurance dans un contexte difficile (l.115) » mérite d'être reconnue.

La reconnaissance des épreuves qui ne sont pas connues en tant qu'expérience individuelle directe résulte des similitudes fondamentales qui font que des personnes, qui ne sont pas connues en tant qu'une connaissance directe, « ne sont pas des inconnues (ZR, l.127) ». Avec l'incorporation de nos similitudes, *nous ne sommes plus des inconnus*. Ce que nous reconnaissons dans l'autrui est l'image de nous-mêmes dans ses situations, dans son contexte avec tous ses enjeux. *Empathie* n'est pas seulement de pouvoir se mettre à sa place, mais aussi, de reconnaître l'écart entre les deux positions ressenties par l'accompagnant : la première étant la position vécue hors et durant l'accompagnement en tant que personne, et la deuxième étant la position reconnue de l'accompagné qui se diffère de la première, et l'écart entre ces deux positions est attribué aux causes situationnelles, mais au niveau des dispositions, nous ne voyons pas d'écart entre ces deux personnes, elles sont des égales. *L'empathie* est le métissage entre ces deux positions, en refermant l'écart entre elles par un embrassement symbolique des dispositions de base qui se ressemblent. Ce métissage est justement le corps du *lien sincère* qui se crée entre les deux partenaires d'une relation d'accompagnement. Ce lien permet d'avoir une *écoute authentique*, qui ne vient plus seulement des énoncés de l'autrui mais d'une expérience *authentique* des vécus de l'autrui ; qui fait de nous une version d'autrui, qui fait de l'accompagnant une version de l'accompagné. C'est comme cela nous devenons un autre accompagnant portant les mêmes principes mais différemment devant chaque autre accompagné. C'est ce que j'appelle une *compréhension profonde* venant d'une *écoute authentique*. ZR les décrit en disant : « ça change moi qui soit conscient soit pire anticipant ce que je pense que l'autre va ressentir de moi, je dois forcément me

comporter différemment et je ne sais pas encore dans quelle mesure (l.21-23) », « il y a plus que » cet « aspect très accueillant, bienveillant, soutenant, positif (l.25-26) ».

L'investissement dans la relation est l'effort éprouvé pour tisser et métisser un lien en donnant de soi et en acceptant de l'autre, en apprenant même des conflits, en les rendant constructifs, en appréhendant mutuellement de la souffrance d'autrui, en digérant et incorporant les similitudes entre nous et ce qui nous semble autrui, qui n'est pas le *même* de soi mais qui porte une position symétrique à soi. Une telle symétrie des positions permet à ses porteurs d'accompagner toute souffrance, sans la pacifier, sans la marginaliser, sans utiliser un langage de redistribution des chances ou des hasards ou un langage d'aide ou de générosité des dominants (Freira, 1974, p.21). Appréhension de cette symétrie sert à nous empêcher de rêver que nous sommes par aucune chance ou aucun hasard supérieurs dans notre position en tant que personne de l'autrui qui est positionné dans une catégorie sociale synthétique, vue comme étant *précaire*. En réalité, nous ne sommes en dehors de cette catégorie synthétique que durant la relation d'accompagnement où nous jouons le rôle d'accompagnant. Ce n'est même pas une supériorité fonctionnelle; ce n'est qu'une asymétrie de responsabilité qui fait de nous des plus grands donneurs d'effort dans la relation, à ses débuts, à la création du lien de confiance. Sinon, l'utilisation rare des mots « précaire » et « victime » pour désigner une population spécifique ne provient pas d'une représentation catégorique de la société où les catégories sont dispositionnelles, pures ou inhérentes aux sociétés; bien au contraire, elle provient de la représentation unifiée de la société où tout individu est potentiellement précaire ou victime des injustices ou des violences qui font que les catégories potentielles sont diffuses, métissées, expérientielles et situationnelles tellement qu'elles comprennent l'accompagnant aussi bien que l'accompagné. Selon cette représentation de la société, la précarité n'est pas une disposition discriminante mais une situation rapprochant différentes subjectivités.

La précarité, vue comme une similitude fondamentale de toutes vies sociétales, mais à des niveaux différents, provient des *relations de pouvoirs* qui sont comprises comme étant opposées aux *relations d'accompagnement* symétriques. Nous voyons les indices de ces relations de pouvoirs dans les représentations des psychothérapeutes entretenus, comme, par exemple, dans l'énoncé de ZR quand il dit : « la difficulté rencontrée au quotidien (l.29-30) » en tant que femme subissant des dominations de différents niveaux, dont deux exemples sont la domination masculine ou rôles féminines hégémoniques dans sa communauté d'origine. La femme migrante violentée est, à son tour, une exemplification de *l'impuissance sociale*, qui est parfois nommée en tant que précarité, tout en soulignant, à chaque reprise de ce mot, l'écart important entre la connotation usuelle et le sens attentionné/intentionné. Dans ce cadre, la conscience et la prise en compte des inégalités ainsi que leur reproduction sociale par des dispositifs des relations de pouvoir sont implicitement évidentes dans les exprimées comme : « on peut imaginer qu'elle peut décider de quitter la relation plus facilement, si elle n'a pas ce genre d'impuissances liées (RA, l.20-21) » à ses appartenances aux multiples groupes impuissants, à cause desquelles « elle peut facilement recommencer à essayer de nouveau (RA, l.24-25) » de faire avec ce qu'elle avait quitté, de faire avec ce qui lui avait causé des souffrances.

Les femmes sont discriminées à cause de leur féminité, dans leurs communautés internes et externes. Les femmes migrantes sont discriminées à cause de leur féminité et de leur identité d'être migrante, encore une fois dans les groupes internes et externes. Les femmes migrantes violentées sont discriminées au sein de leur couple à cause de leur féminité, parfois elles sont des migrantes chez elles sans changer leur lieu de naissance, « rural et reculé (HS, l.50) ». Nous observons que la discrimination est vécue comme une expérience totale dans chacun de ces niveaux. Quand ces discriminations sont partagées et comprises authentiquement, non seulement les femmes migrantes violentées, rencontrées au sein des relations d'accompagnement, mais aussi les

accompagnants les expérimentent en tant que des *expériences totales*. Nous observons la *colère*, comme une modalité de vivre cette expérience, chez AK, quand elle dit : « une problématique qui me fait sortir mes griffes (l.9) » ; ou encore, le *choc* comme réponse, quand elle dit : « je me disais c'est pas possible, que des choses comme ça peuvent encore exister (l.54-55) ». L'*écrasement* comme modalité est aussi remarqué chez les deux parties de la relation d'accompagnement. Par exemple, AK dit « tout ce qu'elle a vécu avec la guerre et la migration, le trajet, le bateau... c'était assez pénible pour moi. J'ai voyagé avec elle dans sa douleur, sa souffrance (l.59-60) », ou HS exprime l'*écrasement* de son accompagnée en disant : « très vite, elle a décrit un tableau qui explique son état de santé qui est celui d'une condamnée. [HS donne des précisions par rapport à la situation dans laquelle] elle est effondrée (l.88-97) ». Nous voyons des traces de *réclusion* chez un accompagné de HS, qui a une « routine quotidienne très limitée (l.57) » et qui « ne voyait pas un ophtalmologue [...] elle devait faire avec ses difficultés de vue car elle ne pouvait pas porter des lunettes, que son mari déjà disait qu'elle s'est modernisée depuis qu'elle est arrivée en Suisse (l.55-56) ».

La discrimination peut devenir plus ou moins visible, selon les apparences physiques, le parcours, selon les appartenances, selon les positions sociales, au sein des différentes institutions ou des différents lieux et domaines de travail. Même si elle change en termes de son intensité et de sa forme, elle existe pour tous et partout. L'intensité de l'invasion de l'expérience totale se multiplie selon l'intensité de la discrimination et l'intensité de la stigmatisation, faisant des individus qui sont fortement stigmatisés et fortement discriminés, le groupe le plus impuissant. Toutes les réponses et contre-tactiques face aux discriminations ne servent qu'à les reproduire parmi des auteurs et des sujets des discriminations. Une femme migrante et violente se trouve dans « une emprise totale (HS, l.107) » des choses qui sont « cachées [des] médecins généralistes (HS, l.120-121) », qui sont « gardé[es] longtemps pour elle (AK, l.16) », en rejetant trop « [devenir] Suisse (SH, l.26) », ainsi qu'en essayant « trop [...] se moderniser (AK, l.42) ».

Nous ne pouvons pas limiter les violences qu'aux violences visibles ou condamnées publiquement. La femme migrante subissant des violences physiques de son partenaire intime, ne subit pas seulement les violences physiques. Elle subit d'autres violences moins ou pas du tout condamnées, mais inhérentes aux sociétés contemporaines. Cette soumission, qui est à son tour une des similitudes fondamentales, n'est pas spécifique aux femmes, ou aux migrants, ou aux personnes subissant des violences physiques, psychiques ou économiques de leurs partenaires intimes d'une manière récurrente, d'où provient la nécessité d'une autre classification des violences. Nous voyons dans les dires des psychothérapeutes une réaction contre les violences visibles qui se manifeste en tant qu'une condamnation de ces actes. Mais nous voyons aussi des représentations implicites par rapport aux violences symboliques, invisibles qui sont en quelque sorte « tolérées » dans le rôle d'accompagnant en tant qu'une règle de l'accompagnement symétrique des égaux. Par exemple, en parlant avec une accompagnée qui semble être effondrée dans une emprise totale de ses loyautés culturelles et familiales auxquelles elle essaie de faire preuve d'une sur-conformité, nous pouvons lui montrer que ses vécus et les nôtres s'insèrent dans un même contexte de relations de pouvoir, qui sont reproduites à travers nos loyautés qui nous font souffrir d'une manière similaire. Cette similitude aide à renfermer l'écart situationnel entre soi et autrui en reconnaissant le contexte partagé qui peut engendrer des souffrances, soit partagées, sinon reconnaissables. Cette relation d'accompagnement n'est qu'une réalisation d'un accompagnement symbolique dans le contexte dont la violence symbolique ou invisible n'est pas tolérée, mais rendu visible et accompagnée. Cet accompagnement symbolique fait de chaque individu un accompagnant et un accompagné symbolique de l'autrui.

Les personnes accompagnées, au sein du cabinet où travaillent les psychothérapeutes entretenus, peuvent sembler accepter et voir leur infériorité comme étant normale ou naturelle, elles peuvent même l'apprendre à leurs enfants comme une manière d'éloigner les risques de

provenance des violences visibles, et ceci même si les violences plus visibles et plus condamnées publiquement sont de moins en moins tolérées d'une génération à l'autre. C'est exactement cette distinction que fait Baudry, en élaborant le concept de la *reproduction sociale*, entre un *dispositif* et

« *le tiers* », qui font que même « à deux, nous ne sommes jamais deux seulement. Dans la possibilité du face à face, nous sommes soutenus par des représentations culturelles qui font tiers. Le tiers ne vient pas seulement s'ajouter au couple duel pour transformer leur relation. Une transformation s'opère sans doute. Par exemple, pour un couple qui a un enfant, il ne s'agit pas seulement de mettre un couvert de plus. Mais il s'agit davantage si l'on veut bien parler du tiers, et non pas seulement du troisième, de ce qui divise et relie autrement. Le tiers n'est pas prioritairement quelqu'un. Il s'agit d'abord de la culture. L'expérience totalitaire (au sens politique, au sens de Goffman, aussi bien qu'au sens des relations interpersonnelles prises dans des logiques de domination) est celle d'un écrasement du symbolique, c'est-à-dire de ce qui fait tiers dans la culture, et de la culture elle-même comme tiers. La culture tierce n'est pas réductible à quelques valeurs et quelques règles qui permettraient de réguler la vie en commun. Aussi bien « le tiers » n'est-il pas productible comme un appareillage de la relation ou utilisable à la manière d'un outillage. C'est à une telle réduction que conduit l'idéologie pacifiante, comme si le tiers permettait d'éviter l'affrontement, de distancier mécaniquement les protagonistes, en éloignant le risque de la violence » (Baudry, 2004, p.47).

Même s'il est accepté, voire intériorisé, le tiers génère une violence symbolique dans la mesure où il crée un « écart entre Soi et Soi » (Baudry, 2004, p.41), qui est toléré, qui est normalisé et qui est déresponsabilisé de la souffrance dont il est responsable. Cet écart est présent avec différentes intensités dans toutes les instances d'un exil symbolique ou d'une migration réelle. Cet écart est la source des deuils. Les côtes de cet écart sont constituées des sens. Les sens constituent des identités. Les identités tissent

des loyautés. C'est ainsi le tissu de l'identité sociale est « non seulement tissé mais métissé » (Baudry, 2004, p.37) par des liens qui écartent le Soi de Soi, ouvrant la vide depuis lequel renaissent les souffrances. Les sens absolus qui n'existent pas « hors des désignations descriptives » sont prescrits pour reconstruire une compréhension de la violence qui est exclue de « l'humanité » d'une personne « socialement construite » (Baudry, 2004, p.30) ou de la nature totalitaire d'une institution (Goffman, 1968, pp.45-54); qui est réduite en « une saleté » dont les préoccupations de son nettoyage devraient nous réunir en tant que société (Baudry, 2004, pp.32-33). C'est une perte de sens sans signe, dont le deuil est interdit, mais l'interdiction est cachée, comme l'est la nudité du roi. Le droit à commettre des violences légitimées n'est réservé qu'aux institutions, alors que les actes violents individuels sont criminalisés. Or, les violences individuelles publiquement condamnées peuvent être contextualisées et comprises, alors que les violences légitimées à l'échelle institutionnelle restent invisibles, pires sont banalisées (Arendt, 1983, pp.59-121).

Comme AK le précise, en tant qu'accompagnant, nous pouvons commencer « par imaginer [*un homme*] comme un vrai monstre [*à cause de ses actes violents envers son partenaire intime*] (l.56-57) », mais finir par avoir « de la sympathie pour [*cet homme pour*] qu'il [*soit*] aussi victime [...] de son projet migratoire, il [*soit*] aussi démuné (l.96-98) ». Ce n'est pas une banalisation de la violence, c'est bien au contraire, sa contextualisation pour pouvoir dépasser toute banalisation légitimée par des explications se référant aux appartenances d'autrui à des cultures ou groupes où les gens ne sont pas « assez modernes (AK, l.55) ». Or, « le poids et l'importance des loyautés culturelles, familiales [*est*] sur des épaules de ces [*personnes*] qui n'ont pas d'autre choix [...] elles ont peur pour leurs enfants ; les enfants souffrent du regard justement soit de la communauté d'origine, soit de la société d'accueil (HS, l.134-138) ». L'importance de cette distinction entre une banalisation et une contextualisation de la violence devient évidente dans la phrase suivante de ZR : « en tant que psychologue, je peux même juger des choses qui sont acceptables pour ma patiente mais seulement à

condition qu'*a priori* il y a le dyade qui était construit, il y a la confiance qui était créée, il y a la valeur accordée à ce que l'autre dans la position de psychologue peut sentir, penser, juger (l.205-209)». Cette valeur accordée à ce que l'autre peut sentir est exactement ce renfermement de l'écart entre soi et autrui, qui nous permet d'attribuer les différences aux situations et de voir des similitudes dispositionnelles, partagées, fondamentales, en construisant des « ponts » symboliques de sens partagés entre « notre commune essence humaine » morcelée (Métraux, 2013, p.233).

En tant qu'accompagnants, nous ne nous donnons pas l'autorisation à induire plus de souffrance chez les accompagnés. Nous comprenons avec respect et avec bienveillance le cadre dans lequel les accompagnés comprennent leur propre souffrance, nous comprenons leur souffrance tout en étant conscients d'autres sortes de violences invisibles et symboliques afin de nous éloigner d'eux lorsque nous réalisons notre rôle d'accompagnant. Par exemple, nous n'imposons pas nos jugements de valeurs ou nos jugements depuis une position d'éthique des vertus. Nous pouvons condamner la violence, mais toute sorte de violence, pour la souffrance qu'elle induit chez tout individu. Cependant, une condamnation seulement de la violence individuelle en l'attribuant une monstruosité « en dehors de *l'humanité socialement construite* » (Baudry, 2004, p.30) ne serait qu'une approche totalitaire, pacifiante et prescriptive, qui décontextualise, non-humanise et déshumanise tous les acteurs humains impliqués : l'agresseur est déshumanisé et réduit en un criminel monstrueux, l'agressé est déshumanisé et réduit en un aidé passif chosifié tant par l'agresseur que par l'aidant, le psychothérapeute est déshumanisé et réduit en un observatoire des vertus portés par des actes humains.

6 Conclusion

Dans le cadre de ce travail, j'ai essayé d'entreprendre une tâche herméneutique, pour comprendre le phénomène que nous appelons *le sens*, dans son interaction avec un autre phénomène que nous appelons *l'identité*. Si le sens est donné par l'identité, qui est, à son tour, construite ou même imposée par son contexte social, les sens qui nous semblent comme étant subjectifs et authentiques sont en effet prescrits, illusoires (au sens freudien) et donnés. J'ai essayé de chasser une essence commune dans une forêt des sens qui paradoxalement se reproduisent en se subjectivant. Dans la recherche de cette chose en commune, j'ai essayé de faire rapprocher des mondes des sens, qui sont des identités, qui sont des expériences individuelles, représentées en formes écrites ou parlées pour y chercher des reproductions probablement peu imposées. Car une telle similitude pourrait être l'indice de l'essence que j'ai cherché.

Le premier monde de sens provenait de mon propre vécu. Les quatre autres étaient les représentations des psychothérapeutes qui m'ont parlé de leurs expériences professionnelles avec des accompagnées spécifiques. Les mondes de ces accompagnées spécifiques étaient également, indirectement rapprochés aux mondes précédents. Finalement, un monde de sens de neuf siècles avant nos jours était aussi invité. Dans cette réunion de sens, le sens qui me semblait être le plus loin de la possibilité d'être illusoire était *la souffrance*. J'ai commencé à explorer, dans ces mondes, la genèse de la souffrance.

Je suis une femme, je suis une femme migrante, je suis une psychologue, j'ai subi des violences de mon partenaire intime dans le passé, je subis toujours d'autres violences, je souffre. Mon être s'interprète à travers ces nombreuses identités, ces nombreuses façades aucune desquelles m'appartient seulement à moi. Le sens d'être femme dans mon monde, le sens d'être migrante, le sens de souffrir, comment se reproduisent-ils pour

que cela devienne mon être? Les psychologues entretenus m'ont parlé des femmes migrantes violentées par leurs partenaires intimes avec lesquelles ils travaillaient. Ces femmes sans noms, ni visage, ont été réelles, comme moi-même. La totalité de leurs vécus, comme la mienne, pourrait jamais être résumée, ni interprétée, mais elles ont quand même explicitée une partie de leurs vécus aux psychologues entretenus. Depuis leurs interprétations de ce qui est partagé au cours des séances, les quatre psychologues entretenus m'ont donnés des bouquets de sens interprétés par rapport aux vécus de ces accompagnées spécifiques. Les femmes migrantes violentées décrites ont été radicalement différentes des psychothérapeutes eux-mêmes, de moi-même et de Sohrawardi.

Le but de ce travail, n'était pas de faire ressortir des points communs ou différentiels dans les représentations des psychothérapeutes entretenus par rapport aux femmes migrantes ayant subi des violences de leurs partenaires intimes. Mon but était d'appréhender quelque chose, peut-être symbolique, mais commune dans les mondes vus, perçus, compris, décrits et interprétés comme étant radicalement différents. Les sens donnés par soi à son propre vécu et les sens donnés au même vécu par l'autrui sont loin d'être les mêmes. L'écart entre le monde de sens d'une femme dont la culture vue comme étant une où on lève facilement la main, le monde de sens d'une femme décrite comme étant une migrante qualifiée, et le monde de sens d'une femme autochtone décrite comme étant assez moderne, est-il aussi large ?

Je ne suis pas d'accord de chercher la source, la similitude ou l'explication d'une souffrance individuelle dans les écarts superficiels et claires, comme les écarts imaginés entre les vécus de ces trois femmes hypothétiques précédemment décrites. Ce genre d'écart clair entre les catégories sociales hypothétiques peut exister seulement dans les modèles simplifiés. Une femme dont la culture vue comme étant une où on lève facilement la main ne subit pas forcément des violences de son partenaire. Une femme migrante qualifiée ne constitue pas forcément un bon exemplaire

d'intégration. Une femme autochtone assez moderne n'est pas immune aux violences de son partenaire intime. Ces partenaires intimes violents ne sont pas forcément d'un autre sexe ou de la même communauté d'origine. Tous ces exemples sont pour en conclure que l'écart qui fait sens doit se trouver ailleurs, en dehors de ces écarts visibles, en dessous des superficies descriptibles, dans un écart partagé, complexe, illusoire, essentielle et existentielle. La souffrance individuelle n'est pas forcément explicable par des écarts interindividuels, observables et situationnels. La souffrance individuelle est plutôt explicable par un écart intra-individuel, invisible et dispositionnel ; cet écart est « entre soi et soi » socialement construits, mais il est également une similitude, un renfermement de l'écart entre soi et autrui socialement construits.

« L'individualisation du sens, en libérant des traditions ou des valeurs communes, dégage de toute autorité. Chacun devient son propre maître et n'a de comptes à rendre qu'à lui-même. Le morcellement du lien social isole chaque individu et le renvoie à sa liberté, à la jouissance de son autonomie ou, à l'inverse, à son sentiment d'insuffisance, à son échec personnel », selon David Le Breton, (Le Breton, 2015, p.13). Cette individualisation du sens chez une personne « assez moderne » (AK, l.55) qui n'est pas dans l'« emprise totale » (HS, l.107) de ses loyautés culturelles ou familiales, ne suffit pas à garantir son déclassement en tant qu'individu des catégories sociales des personnes discriminables, stigmatisables, vulnérables qui peuvent souffrir. Il y a certainement une inégalité des vulnérabilités et une inégalité dans la possibilité de déclassement qui proviennent des écarts visibles interindividuels, entre soi et autrui. Mais l'écart invisible entre soi et soi est tellement similaire que, « plus nous travaillons à la marge et plus nous rendons compte que nous travaillons pour le centre », plus nous comprenons la similitude fondamentale des souffrances.

Peu importe les écarts contextuels visibles entre *ce qui est vu comme étant la norme*, par exemple, « la psychologie des cadres moyens et supérieurs des pays riches soumis à la crise » (Furtos, préface de Métraux, 2013, p.10) et *ce*

qui est vu comme étant la marge, par exemple, « la précarité des chômeurs » (Furtos, préface de Métraux, 2013, p.10) ou d'une femme migrante violente « quand la femme est démunie, quand la femme n'est pas autonome, quand la femme n'a pas où aller » (AK, l.10-12), l'écart entre soi et soi qui est à l'origine de la souffrance est « la perte de confiance en soi-même, en autrui et en l'avenir » (Furtos, préface de Métraux, 2013, p.10). Ce renversement du « mur épistémologique qui consisterait à différencier une essentialité radicalement différente entre » (Furtos, préface de Métraux, 2013, p.10) soi et autrui, fait de chacun de nous un migrant, un exilé, tant au niveau symbolique que réel, dont l'exil est un déplacement de soi dans l'écart entre soi et soi. Ce renversement est « le sort qui a tourné » de Sohrawardi. Le déplacement qui devient « un choix impossible » (HS, l.133) pour l'identité, depuis des sens perdus vers des sens métissés, induit un morcellement, entre les morceaux duquel se trouve cet écart entre soi et soi.

Enfin, « la perte de confiance en soi-même, en autrui et en l'avenir » (Furtos, préface de Métraux, 2013, p.10) rend le lien à autrui facultatif (Le Breton, 2015, p.16), tout en rendant l'écart entre soi et autrui de plus en plus superficiel et descriptive, de moins en moins essentiel. L'écart entre Soi et *le seuil de devenir comme tout le monde* devient faible, la fatigue due à l'effort pour rester soi augmente. Dans ce cadre, la plus grande inégalité provient au niveau d'une spécifique « ressource interne » (Le Breton, 2015, p.13) définie comme étant la possibilité « de prendre congé de soi à cause de la difficulté ou de la pénibilité d'être soi » par David Le Breton dans *Disparaître de soi* (Le Breton, 2015, p.17). Le Breton explique ce genre d'un disparaître de soi volontaire « par exemple à travers l'engagement régulier dans une activité physique ou sportive, un loisir, des voyages, une vie nocturne différente des apparences donnés dans la vie courante, une retraite dans un monastère... Manières de changer de personnage, de ne plus être impliqué dans la nécessité de poursuivre une mobilisation trop prenante. Lors de ces moments l'individu s'échappe sur un mode ludique. Il se sent justement, au sens fort, en vacances. Sans se défaire de tous ses liens

sociaux, » (Le Breton, 2015, p.16) ou de toutes ses loyautés culturelles et familiales.

L'emprise totale dont parle HS (l.107), ou la détention dont parle Sohrawardi, n'est plus une emprise dont les murs sont construits par des loyautés culturelles ou familiales ; c'est une détention dont les murs sont faits de l'impossibilité de choisir de prendre congé de leurs loyautés identitaires. La plus grande différence que créent des écarts visibles entre soi et autrui est au niveau de cette chance de prendre congé de soi. Dès que l'on approche vers les marges, « la possibilité de s'échapper sur un mode ludique [...] sans se défaire tous ses liens sociaux » s'affaiblit. Cette impossibilité donne lieu à un autre type de disparaître de soi, qui est involontaire, qui est comme un effondrement ou un morcellement de soi, sous le poids de devoir être soi. Il y a une différence importante entre ces deux disparitions de soi : la première est une sorte d'auto-exclusion du jeu, temporaire, sans aucun risque de perdre, elle sert à retisser l'écart entre soi et soi ; alors que la deuxième est une détention dans un jeu qui n'est plus amusant, qui est exclus du soi, mais une auto-exclusion du jeu, même temporaire, n'est pas envisageable à cause des risques qu'elle porte. Cette deuxième sorte de disparition de soi peut tourner l'écart entre soi et soi en un écart de morcellement ou d'effondrement.

Le morcellement du sens donne lieu à l'apparition des morceaux de l'identité, des morceaux des Sois, l'écart entre lesquels fait engendrer les souffrances ainsi que des mensonges que l'on raconte à autrui ou à soi-même, qui sont comme des tactiques d'esquive ou prévention de son *discriminabilité* et de son *stigmatisabilité*, qui sont parmi des similitudes essentielles de soi avec autrui. Ces mensonges peuvent servir comme des disparitions de soi afin de le préserver. La possibilité d'une disparition de soi volontaire et temporaire est une ressource interne. Par exemple, dans le Récit de Sohrawardi, nous observons qu'il parle de quelque chose de similaire à cette ressource interne. Sohrawardi décrit une détention dans un soi illusoire, dans l'oubli de son soi originaire qui appartient à un autre

monde. Il explique que sa seule libération temporaire de cette détention provient par la reconnaissance de son soi originaire qui souffre, donc du disparaître du soi illusoire qui « éprouve une certaine volupté ».

Tous les individus subissent des violences symboliques. Une femme migrante, démunie et dépendante, éprouvant une sur-conformité aux attentes de sa communauté d'origine, qui subit des violences de son époux s'insère dans le même contexte qu'un homme autochtone et autonome qui se sent obligé à une réclusion de son identité homosexuelle dans le placard. Ce contexte produit et reproduit les causes de leurs souffrances qui sont au niveau de différentes surface mais essentiellement similaires. Le disparaître de soi, quand il arrive volontairement, il s'agit d'une ressource interne, pour adoucir le gout de notre détention symbolique. Pour les individus qui sont dépourvus de cette ressource interne, qui n'a pas de possibilité de prendre congé de leurs rôles épuisants, une relation d'accompagnement des égaux, qui ouvre un espace de bienveillance, d'écoute et de compréhension inconditionnels, peut leur permettre de prendre congé de ce qui leur emprisonne.

7 Bibliographie

Adorno, T. W. (2001). *Minima moralia: réflexions sur la vie mutilée*. Paris : Payot.

Agamben, G. (2014). *Qu'est-ce qu'un dispositif?* Paris : Payot & Rivages.

Alami, S., Desjeux, D., & Garabuau-Moussaoui, I. (2009). *Les méthodes qualitatives*. Paris : Puf.

Arendt, H. (1983). *Condition de l'homme moderne*. Paris: Calmann-Lévy.

Ariew, R., & Watkins, E. (1998). *Modern Philosophy : An Antology of Primary Sources*. Indianapolis : Hackett Publishing Company.

Balibar, E., & Wallerstein, I. (1998). *Race, nation, classe: les identités ambiguës*. Paris : La Découverte.

Balibar, Etienne, (2010). *Violence et civilité. Wellek Library Lectures et autres essais de philosophie politique*, Paris : Galilée.

Baudry, P. & Jeudy, H.-P., J. (2001). *Le deuil impossible*. Paris : Éditions Eshel.

Baudry, P. (2004). *Violences invisibles. Corps, monde urbain, singularité*. Bègle : Editions du passant.

Baugnet, L. (1998). *L'identité sociale*. Paris : Dunod.

Benjamin, W. (2000). *Œuvres I*. Paris : Gallimard.

Blanchet, A., & Gotman, A. (2007). *L'entretien*. Paris: Armand Colin.

Boudon, R. (1979). *L'inégalité des chances: la mobilité sociale dans les sociétés industrielles*. Paris : Armand Colin.

Bourdieu, P. (2016/a). *La domination masculine*. Paris : Seuil.

Bourdieu, P. (2016/b). *Questions de sociologie*. Paris : Minuit.

Bourdieu, P. (2004). *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris : Raisons d'agir.

Bourdieu, P. (2002). *Interventions. Science sociale et action politique*,
Marseille : Agone.

Bourdieu, P. (2001/a). *Science de la science et réflexivité*. Paris : Raisons d'Agir.

Bourdieu, P. (2001/b). *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Fayard.

Bourdieu, P. (2000). *Esquisse d'une théorie de la pratique (précédé de trois études d'ethnologie kabyle)*. Paris : Seuil.

Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire*. Paris : Fayard.

Bresson, M. (2010). *Sociologie de la précarité: Domaines et approches*. Paris : Armand Colin.

Butler, J. (2014). *Qu'est-ce qu'une vie bonne?* Paris : Éditions Payot.

Butler, J. (2006). *Trouble dans le genre*. Paris : La découverte.

Camus, A. (1942). *Le mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*. Paris : Gallimard.

Castel, R. (2003). *L'Insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé?:* Paris : Le Seuil.

Connell, R. W. (1996). *Teaching the boys: New research on masculinity, and gender strategies for schools*. Teachers College, Columbia University.

Cottingham, J., Stoothoff, R., & Murdoch, D. (1995). *The Philosophical Writings of Descartes Volume II*. New York : Cambridge University Press.

Derrida, J. (2012). *Les yeux de la langue : l'abîme et le volcan*. Paris : Galilée.

Derrida, J. (2005/a). *La voix et le phénomène*. Paris : Puf.

Derrida, J. (2005/b). *Force de loi: le « fondement mystique de l'autorité »*. Paris : Galilée.

Deleuze, G., & Guattari, F. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris : Minuit.

Dubet, F., Macé, E., Cousin, O., & Rui, S. (2013). *Pourquoi moi? L'expérience des discriminations* : Paris : Seuil.

Elkaïm, M. (1995). *Panorama des thérapies familiales*. Paris: Seuil.

Fassa, F. (2016). *Filles et garçons face à la formation: les défis de l'égalité*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes.

Freire, P. (1974). *La pédagogie des opprimés*. Paris : F. Maspero.

Foucault, M. (1976). *La volonté de savoir: Histoire de la sexualité, Tome 1*. Paris : Gallimard.

Freud, S. (2010). *Le malaise dans la culture*. Paris : Flammarion.

Gaffiot, F. (1988). *Dictionnaire Latin – Français Abrégé*. Paris : Le Livre de Poche.

Goffman, E. (2002). *L'arrangement des sexes*. Paris : La Dispute.

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris: Ed. de minuit.

Goffman, E. (1973/a). *La mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 1 : *La présentation de soi*. Paris: Editions de minuit.

Goffman, E. (1973/b). *La mise en scène de la vie quotidienne*, Tome 2: *Les relations en public*. Paris, Minuit.

Goffman, E. (1965). *Asiles*. Paris : Editions de minuit.

Gramsci, A. (1983). *Textes*. Paris : Éditions sociales.

Henry, M. (2003/a). *De la phénoménologie*. Tome I, *Phénoménologie de la vie*. Paris : Puf.

Henry, M. (2003/b). *De la subjectivité*. Tome II, *Phénoménologie de la vie*. Paris : Puf.

Husserl, E. (2001). *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, Paris : Vrin.

Husserl, H. (1976). *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Paris : Gallimard.

Husserl, E. (1970). *L'idée de la phénoménologie*. Paris : Puf.

Heidegger, M. (2013). *Introduction à la recherche phénoménologique*. Paris : Gallimard.

Heidegger, M. (2008). *La logique comme question en quête de la pleine essence du langage*. Paris : Gallimard.

Heidegger, M. (1986). *Être et temps*. Paris : Gallimard.

Heidegger, M. (1976). *Acheminement vers la parole*. Paris : Gallimard.

Heidegger, M. (1971). *Qu'est-ce qu'une chose?* Paris: Gallimard.

Heidegger, M. (1959). *Qu'appelle-t'on penser ?* Paris : Puf.

Heidegger, M. (1957). *Introduction à la métaphysique*. Paris: Gallimard.

Kaës, R. (2014). Métapsychologie des espaces psychiques coordonnés. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (1), 7-23.

Kaufmann, J. C. (2016). *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin.

Kierkegaard, S. (2005). *Ou bien... ou bien..*. Paris : Gallimard.

Le Breton, D. (2015). *Disparaître de soi: une tentation contemporaine*. Paris : Anne-Marie Métailié.

Marcuse, H. (1968). *L'homme unidimensionnel*. Paris: Minuit.

Mazure, A. (1863). *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris : Librairie classique d'Eugène Belin.

Métraux, J. C. (2013). *La migration comme métaphore*. Paris : La Dispute.

Métraux, J. C. (2004). *Deuils collectifs et création sociale*. Paris : La Dispute.

Métraux, J. C. (2000). Le don au secours des appartenances plurielles. In *Les défis migratoires*, 457-464, Zurich : Seismo.

Parini, L. (2006). *Le système de genre. Introduction aux concepts et théories*. Zurich : Seismo.

Pessoa, F. (1990). *Fragments d'un voyage immobile*. Paris : Ed. Rivages.

Popper, K. (1979). *Objective Knowledge*. New York : Oxford University Press.

Racamier, P. C. (1992). *Le génie des origines: psychanalyse et psychoses*. Paris: Payot.

Ricoeur, P. (2013). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique (Vol. 2)*. Paris : Le Seuil.

Sartre, J. P. (1996). *L'existentialisme est un humanisme*. Paris : Gallimard.

Smith, J., & Flowers, P. Larkin, M. (2009) *Interpretative Phenomenological Analysis: Theory, Method and Research*. Londres : SAGE.

Sohrawardi, (1993). *Récit de l'exil occidental*. Cognac : Fata Morgana.

Vidal, C. (2014). *Féminin Masculin. Mythes et idéologies*. Paris : Belin.

Vincent, J. M. (2001). *Un autre Marx: après les marxismes*. Lausanne : Ed. Page deux.

Willis, P. (1978). L'école des ouvriers. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 24 (1), 50-61.

Weber, M. (1963). *Le Savant et le Politique*. Paris : 10/18.

8 Annexes

8.1 Figures

8.2 Transcriptions

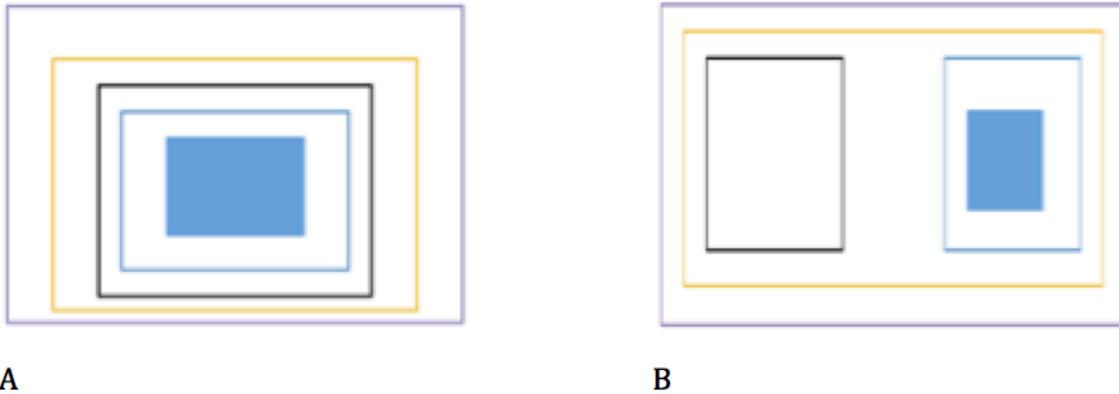
8.3 Tableaux

8.4 Feuillelet d'information et déclaration de consentement

8.1 Figures

FIGURE 1

Une démonstration des cadres conceptuels simples



- A- Un cadre conceptuel très simple : nous pouvons imaginer ces cadres comme représentant des contextes hiérarchisés ; soit le rectangle bleu rempli, soit le cadre violet tout à l'extérieur représente l'individu dans la hiérarchie, selon le cadre théorique adopté.
- B- Un cadre conceptuel moins simple, moins formel, qui envisage une simple interaction ou un positionnement subjectif, *par-rapport-alité* entre deux entités.

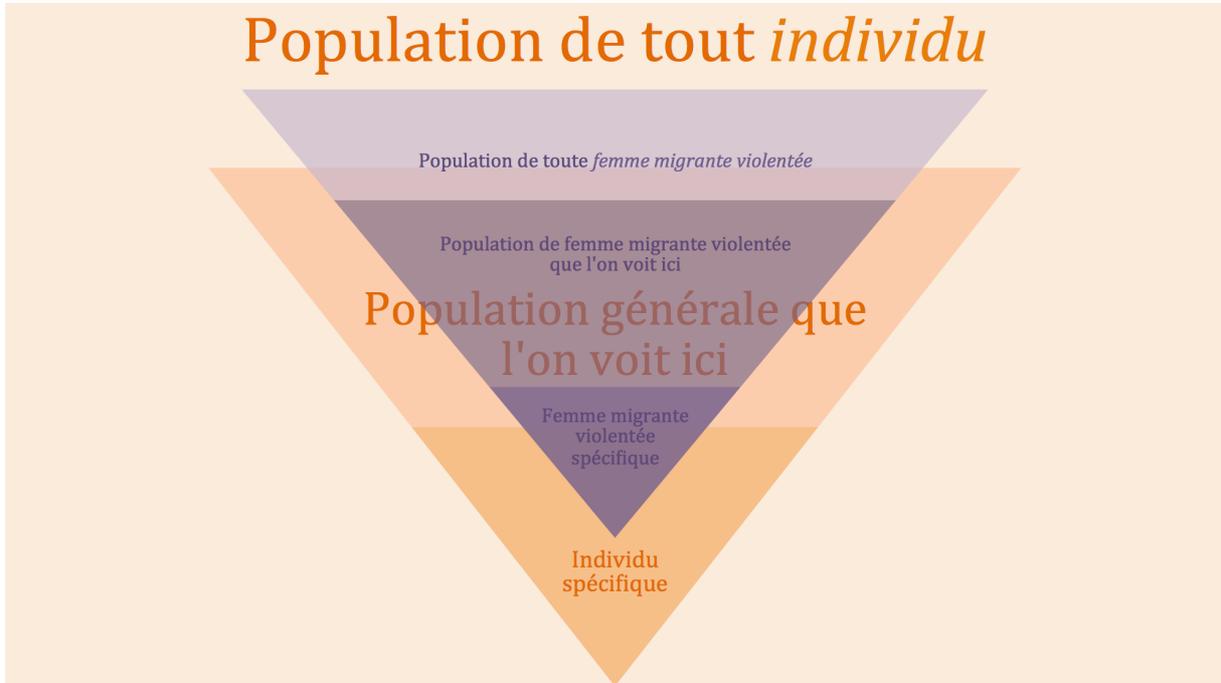
FIGURE 2

Participants dans une interprétation catégorique par rapport à leur modalité (réel ou symbolique) et à la nature de mon interaction avec eux (directe, étrange ou genre Moi-Surmoi

		Interaction		
		Directe	Etrange	Genre Moi-Surmoi
Participant	Réel	Psychothérapeutes	Bibliographie, co-lecteur	Les destinataires, relecteurs
	Symbolique	Sohrawardi, moi	Bagage culturel, intellectuel	Mes représentations des attentes des destinataires

FIGURE 3

Mon interprétation de la répartition de nos similitudes fondamentales :



Présentée ainsi, *la femme migrante violente*, celle décrite comme faisant partie de *la population générale que l'on rencontre au cabinet*, est avant toute chose, *un individu spécifique* faisant partie de *la population générale* que l'on nomme la société, c'est un individu dans la structure, le contexte structurant, l'appartenance auquel est un impératif, une condition inhérente au fait d'exister. Selon mon interprétation, les similitudes fondamentales sont réparties sans distinction entre différents ensembles et sous-ensembles. même en simplifiant, hiérarchisant et dichotomisant les nombres des exemples et versions pour ces ensembles et sous-ensembles. Le schéma suivant est créé dans le but de visualiser l'argument que « les similitudes fondamentales sont partagées par tout individu ; les individus spécifiques sont des exemplaires instantanément réalisés de qui *est*, au moins symboliquement, pour tous ». Il ne représente pas la complexité de ma vraie représentation interne. « Population que l'on voit ici » est une des expressions utilisées pendant les entretiens, elle désigne la population des accompagnés que les psychothérapeutes rencontrent, « ici » désigne le cabinet. Cette inclusion d'une population dans l'autre peut être exprimée sous une forme simplifiée, *grosso modo*, comme dans ce schéma.

8.2 Transcriptions

I. ZR

5 Moi, dans le travail qu'on a ici, j'ai rencontré pas mal de femmes qui avaient eu des violences dans leur couple. C'est souvent des situations où les difficultés au sein du couple en terme de violences s'inscrivent dans une multiplicité des difficultés psychosociales, donc participe à fragiliser des personnes qui sont déjà venues des situations très compliquées, qui sont déjà assez fragiles à la base.

10 Du coup, dans mon travail, je ne fais pas une différenciation entre cette population des femmes migrantes qui sont victimes de violence dans leur couple et puis une autre population. C'est une nouvelle patiente. Le fait que cette personne appartienne à cette population ne change pas mon attitude à la base. Parce que c'est des personnes globalement précarisées et victimes de violences qui est quelque chose d'énorme en plus.

15 Mais la population générale qu'on rencontre ici, c'est souvent des personnes victimes de différentes injustices, de différentes violences aux différents niveaux. Souvent fortement précarisées, donc on dit que cela peut s'inscrire dans la continuité d'une certaine pratique même si c'est une forme de violence particulière qui vient s'ajouter à ce moment-là. C'est pour cela d'un côté que je dis que ça ne change pas tellement mon approche. Et d'un autre côté cela change évidemment mon approche parce que c'est des situations particulières de femmes violentées en générales par des hommes et je suis un homme. Et là ça change...

20 Cela change parce que ça peut changer l'approche que l'autre a de moi, la manière dont l'autre entre en relation avec moi. Et ça change moi qui soit conscient soit pire anticipant ce que je pense que l'autre va ressentir de moi, je dois forcément me comporter différemment et je ne sais pas encore dans quelle mesure. Mais je suis sûr qu'il y a quelque chose de moi qui veut... Même si à la base, vue qu'on est souvent face à des personnes précarisées et on insiste déjà souvent sur un aspect très accueillant, bienveillant, soutenant, positif, etc., mais là, avec cette population particulière, il y a plus que ça.

30 Parce que j'imagine que la personne en face se trouve dans une situation compliquée parce qu'elle rencontre quelqu'un qui symbolise l'agresseur, symbolise la difficulté rencontrée au quotidien, symbolise des choses très négatives... D'un côté, cela pourrait être une espèce de difficulté de base. D'un autre côté, aux situations où on l'aura laissé le choix, c'est des femmes qui ont accepté de me rencontrer tout en sachant que j'étais un homme, donc elles sont déjà en partie prêtes à se confronter à ça, même si peut-être elles ont peur, même si peut-être elles ne se sont pas sûres ainsi... d'une série d'appréhension à ce niveau là... Mais bien évidemment, j'ai déjà rencontré des femmes qui ont vécu ce traumatisme. Les femmes qui ont accepté de me voir, celles qui arrivent jusqu'à moi, elles doivent être en partie déjà prêtes à dépasser ça disons, je pense.

40 C'est un travail super intéressant, parce que les femmes qui sont victimes de violences, qui viennent ici, que j'ai rencontrées, elles ne viennent pas forcément que pour cela. Ou alors, c'est pour ça, car cela peut être le déclencheur pour qu'elles sortent des choses plus importantes. Mais c'est de nouveau dans une situation précaire de manière générale avec tout en base d'autres soucis, d'autres enjeux, elles ont des envies, et des

éléments positifs qu'elles amènent, soit elles sont susceptibles pour leurs enfants ou peut-être leurs travaux, peut-être leurs droits de rester en Suisse...

45 Donc, ce n'est pas un travail focalisé sur des violences du couple, à noter que dans certaines situations, ces femmes ont été victimes de violence dans leur couple dans le passé, l'histoire de violence n'était plus actuelle. Un peu comme avec d'autres patients que l'on a ici, dans ce travail, de soutien, de l'accompagnement global, il y a quelque chose qui infuse à travers de la relation, ce qui est le travail de base dans psychologie
50 orientée autour du lien, c'est le premier point de départ, à travers ça on peut travailler les autres problématiques que la personne peut rencontrer.

Du simple fait que je suis un homme et qu'on est en train d'avoir un lien qui est créateur, qui est positif, qui est soutenant et par là, la thématique de l'homme violent, elle est travaillée même sans la travailler. Il y a un jour une patiente qui a eu une telle situation
55 pendant des années, et qui avait été suivie d'abord par une psychologue, sa psychologue a dû partir et donc cette patiente était transférée à moi, elle était extrêmement anxieuse au début car j'étais un homme. Cette même patiente m'a dit plus tard qu'elle était très contente que son ancienne psychologue l'ait passée à moi car entre nous cela a collé sans devoir faire trop de confiance et grâce à cela maintenant elle a eu moins de peur à parler
60 aux autres hommes, elle a osé rencontrer des hommes, etc. Elle m'a ainsi montré qu'elle a transformé son rapport à elle-même au cours d'environ une année qu'on a commencé notre travail thérapeutique.

On s'est appuyé sur tout le travail que son ancienne psy avait déjà fait avec cette patiente précédemment. Donc à nouveau, quand elle est arrivée vers moi, elle avait très
65 peur de rencontrer un homme. Mais son ancienne psy l'avait bien préparée à ça. On a fait des entretiens ensemble. Et puis, elle avait peur mais elle était d'accord. Sans le travail déjà effectué avec son ancienne psy pendant quelques années, pour cette patiente, de rencontrer un homme en tant que psy à ce moment-là était hors de question. Donc, avec moi, je débute, il y a une année et quelques. Mais il y a tout le travail avant moi qui l'avait préparée à ça.
70

Bien sûr on a parlé des violences, on a beaucoup parlé d'estime qu'elle avait d'elle-même. Bien sûr on a beaucoup parlé de quelle manière elle se percevait, de ce qui était dû à elle, de ce qui était due à sa propre perception d'elle-même, et de ce qui était due aux personnes autour d'elle, son mari et sa famille etc. Mais, en même temps, je ne suis
75 pas sûr qu'on a spécifiquement travaillé... enfin, je ne sais pas comment dire parce que j'ai... J'ai vraiment le sentiment que c'est un travail qui se fait à chaque instant, on peut le comme travailler au fond, cette question-là, qu'on l'aborde spécifiquement ou pas. C'est autant, ma situation, en tout cas. Je n'ai pas toujours volontairement orienté sur «regardez, le machin-là, et puis la violence de votre mari, et puis votre mari et puis
80 vous...». On a parlé plein d'autres trucs mais le travail sur la violence, il est constant et il est fait à travers cela, dans cette situation-là.

Il y a eu une autre situation qui était transférée à moi d'une autre psy. Notre cabinet est un peu différent des autres cabinets. C'était la situation d'une femme qui a subi des trucs ultra violents. Cette personne a eu une vie où elle a plein de fois physiquement risqué de
85 mourir. Il y a tellement des éléments potentiellement traumatisants donc c'est une épreuve de vie incroyable. Et puis, cette femme, elle était là avec une force...oui... j'ai l'impression chez les femmes, violentées ou non, et chez les femmes ou non, car chez beaucoup de patients qu'on a, qui ont un mélange d'épuisement des situations, et eux, ils sont au bord du gouffre, vraiment à bout de ressources et tout, mais en même temps,

90 d'une force phénoménale parce que pour être encore là, il faut avoir de la force. C'est vraiment un défi extrême. Et, cette femme, elle a eu une force incroyable face aux difficultés extrêmement complexes aux plans familial et administratif. Je veux parler ici de la spécificité de ce cabinet.

Ici, on est une équipe où la plupart des gens qui s'investissent différemment dans le lien et dans la relation à la patiente en l'occurrence que dans l'autre endroit. Je pense qu'ici la

95 notion distance thérapeutique, elle est probablement plus courte qu'ailleurs. Et puis surtout une vision de ce qui est thérapeutique est beaucoup plus large que la technique thérapeutique justement où on dit « on va faire ça, on va faire cet exercice-là, on va faire cette technique-là... ». Là, c'est beaucoup plus « qu'est-ce qui soigne ? ». De temps en

100 temps, il y a des techniques ; de temps en temps il y a des interventions concrètes. Mais c'est justement le lien de base dans la thérapie. Et puis, tout l'accompagnement aussi un peu social peut se faire avec.

C'est à dire que cette femme là qui était en train de subir des violences ; il y a un moment donné, où on peut faire certains démarches avec elle, comme les mettre en lien avec

105 Malley Prairie, téléphoner à leur avocats, essayer d'en chercher et les soutenir dans des démarches des plaintes qu'elles sont en train de déposer, les soutenir à des nombreux niveaux... Parce que, sinon, eux, ils sont impuissants dès que l'on les cite des fois impuissantes. Alors, le piège, ça serait de vouloir tout de suite trouver une solution. Ça serait de plus dans l'espèce du cadre thérapeutique qui est thérapeutique aussi parce

110 qu'il est un peu hors du temps, parce qu'il est un peu hors du concret, parce qu'on se donne le temps de ne pas forcément chercher une solution mais de s'en tirer de ce qu'on vit.

Et là des fois c'est vrai que je parle dans la recherche des solutions. Et dans la recherche des solutions, aux moments de crises où par exemple le mari avec un pistolet, on est

115 dans la forêt, en la bâillonnant, il veut violer sa fille... C'est des moments d'une incroyable violence psychique et physique... Et là, tu peux pas rester calme, tu peux pas être neutre, sans réaction. Tu donnes une réaction à ça. Et, du coup, même s'il y a d'autres personnes qui les accompagnent, au moment de thérapie, elles sont en général des femmes à peu ou rien en termes de ressources et où on devient un peu les seules

120 thérapeutes mais on est aussi les seules personnes qui les accompagnent un peu aux niveaux social et global, parce qu'elles sont des personnes seules. Il y a peut être l'effet thérapeutique de garder cette distance aussi courte.

Quand quelqu'un te raconte des choses horribles, tu ne peux pas être distant. Bien sûr, t'es distant. Il y a une certaine distance parce que tu ne vis pas ce que la personne vit.

125 Mais à un moment décidé du passé il y a une forme d'action, je crois que c'est de reconnaître aussi l'intensité du drame dans ce que la personne est en train de dire. C'est un échange que l'on accepte, comme on accepte des cadeaux. On n'est pas des inconnus. C'est reconnaître le fait que la personne reconnaissante de ce que tu avais fait, elle a envie de te redonner quelque chose. Et on partage des trucs. On n'est pas des inconnus.

130 Il y a une situation, c'est une femme qui a eu des violences. Et avec cette femme, je ne peux pas dire qu'il n'y a pas de lien ; parce que le lien, c'est clairement créé. Et c'est quelqu'un où il y a évidemment une forme de lien. Elle trouve évidemment quelque chose ici. Mais, même après trois ans, je n'ai pas dépassé le sentiment d'être dans un rapport conflictuel du test. Dans le dialogue, dans l'échange, je me suis régulièrement

135 senti peu, moi-même, sécurisé dans le lien. Avec le sentiment que ce que je disais pouvait être mal interprété, qui était à l'afflux de tout ce que je pouvais dire ou faire

comme étant pas forcément violent ou de l'intrusion masculine ou je ne sais pas quoi... je ne dis pas que c'est forcément lié aux violences qu'elle a subies de la part des hommes etc. C'est tout à fait autre chose. Sa vie était globalement affreuse indépendamment des hommes. Une bonne partie à cause des hommes... Mais aussi, plein d'autres choses...

Mais avec cette personne, je suis souvent sur la défensive. C'est intéressant. C'est une manière de me défier. C'est quelqu'un qui me défie. C'est une manière de défier qui me met moins à l'aise, parce qu'il est autour de ma capacité à aider. Mes capacités à soutenir ou à apporter quelque chose sont mises en question... C'est aussi un défi de simplement soutenir cette relation, de rester là. Imaginons que j'ai rencontré cette personne en dehors du travail, je l'aurais renvoyé à l'instant. Parce que je me suis dit, « pourquoi elle m'attaque » ? Je me sens attaqué mais aussi je sens le lien avec.

En même temps, le lien est là. Il y a eu des moments au contraire, des moments de confiance hyper fort où elle a dit ou amené matériellement des choses, où j'ai senti que c'était un lien de conflit hyper fort. C'est une personne qui m'a beaucoup touché. Je montre que je tiens ce lien. J'investis au lien. Et il y a des moments de retrait. « Une confiance méfiante ». Parce que je suis là. C'est mon boulot. Mais, surtout elle est là, malgré tout. Il y a eu des séances difficiles. Et, quelques semaines plus tard, elle était là, elle a explosé par rapport à ça ; mais elle était là, même pour exploser par rapport à ça. C'est important qu'elle fût là. Parce qu'il y a le lien, déjà.

Oui, elle m'attaquait, elle était assez virulente. J'étais sur un point délicat entre d'un côté d'accepter sa critique et tous les sentiments négatifs qui allaient avec donc de faire part de mon propre sentiment comme on formule « d'être désolé » de ce que cela avait généré en elle, etc., tout en essayant ainsi de l'autre côté, d'expliquer ce que j'avais voulu dire, à part ça, n'est pas évidemment ce qu'elle avait compris. Mais c'est quelque chose assez fréquent avec elle. J'ai le sentiment, je réfléchis beaucoup plus à ce que je dis. Avec elle, je suis toujours en train de me dire « elle ne prend pas des choses comme les autres ».

Et j'ai l'impression que mes difficultés internes par rapport à elle n'ont pas été cachées d'elle ; elle les a bien ressenties. Je pense que pour elle aussi ce lien est un lien ambivalent. Dans ma position d'accueil inconditionnel, j'accueille toute sorte de sentiments de ma part et de sa part. Ici, c'est la place où on peut dire nos accords aussi facilement et ouvertement que nos désaccords. On essaye ici, on apprend des nouvelles réactions ici. Après on peut les balancer ailleurs, dans autres situations.

Entre les femmes migrantes violentées et non-violentées, j'ai la peine à dire vraiment que je vois une différence dans mon approche en tant que thérapeute. Parce qu'à la base pour les personnes migrantes, femme ou homme, violentées ou non-violentées, on est dans l'accueil et la bienveillance inconditionnels. J'espère que le message au fond qui passe pour mes patients qui sont femmes ou hommes, jeunes ou moins jeunes, est le même. Mais superficiellement, je peux utiliser des différents mots pour faire passer le même message de l'accueil, de soutien, de l'attention et de bienveillance inconditionnels.

Cela est la même chose pour accepter des différents points de vues sur la violence conjugale dans différentes cultures ainsi que pour dépasser des obstacles qui peuvent être en lien avec une différence langagière entre moi et ma patiente et qui peuvent créer une barrière dans notre communication. Quand on parle des actes de violence très graves, répétitives, qui contiennent des harcèlements psychologiques et physiques, où des actes de violence ponctuelle mais très grave de type viol etc., j'ai l'impression que les

victimes l'acceptent pas, ou c'est des cas très rares. Les femmes qui ont pu temporairement dépasser ces épisodes, elles ne les acceptent pas.

185 Mais, j'ai l'impression, même dans les cultures où la violence semble être acceptable, elle n'est pas acceptée et les femmes qui en sont des victimes ont la tendance à mobiliser d'autres ressources. Par exemple, une partie de la gestion du conflit pourrait se faire dans une espèce de régulation à l'interne plus ou moins inscrite dans les codes culturels. Mais, pour quelque chose que je suis évidemment contre, quand la personne la trouve normale, cela serait absurde de vouloir leur imposer notre manière de penser ; alors ça imposer de toute façon est absurde, mais d'autant plus absurde au moment avant d'avoir entendu ou compris leur approche du truc.

190 Ce fameux truc : « Votre mari vous frappe ? Divorcez ! ». Sans se demander une seconde ce qui va se passer pour elle en cas de divorce d'un point de vue religieux ou familial, va-t-elle avoir la chance de voir ses enfants etc., c'est un truc très européen de dire « s'il vous frappe, divorcez ». Cela peut être une question mais à condition d'avoir considéré toutes les implications culturelle, sociales et même individuelles pour elle, d'un divorce. On peut condamner la violence, mais il faut réfléchir à ce qu'on fait avec ces condamnations. « Violence, c'est non », d'accord, mais quoi à la place ? C'est non, mais, 200 pour quoi ? C'est non dans quelle mesure ? Et, pour moi, c'est non, mais pour vous, c'est quoi ? C'est oui ? Si c'est oui, c'est tout un autre travail.

Je ne sais pas devant une banalisation de la violence comment je réagis. Je pense que j'en aurais questionné au cours des autres séances d'une manière soit implicite soit explicite pour laisser son point de vue ainsi que mes sentiments transparaître sans les juger. En tant que psychologue, je peux partager mes ressentis et c'est peut-être bien de même juger des choses qui sont acceptables pour ma patiente mais seulement à condition qu'à priori il y a le dyade qui était construit, il y a la confiance qui était créée, il y a la valeur accordée à ce que l'autre dans la position de psychologue peut sentir, penser, juger.

II. RA

Par rapport à mon expérience avec les femmes migrantes qui ont vécu des violences conjugales, elles ont des histoires de violence conjugale soit dans leur pays d'origine, avant d'avoir immigré ici en Suisse, soit ici après leurs arrivées en Suisse. Pour des femmes qui subissent des violences en Suisse, en fait, plusieurs entre elles, c'est des femmes qui sont ici par regroupement familial. Donc elles arrivent ici, elles se marient souvent avec un homme qu'elles ne connaissent pas beaucoup qu'elles ont vues deux ou trois fois. Soit c'est un couple amoureux, soit c'est un mariage arrangé. Et puis, quand elles arrivent ici, ce n'est pas du tout ce qu'elles avaient imaginé.

10 La plupart du temps, elles disent que leur compagnon a changé, qu'il ne portait pas ses promesses. Cela les met dans une position difficile, comme elles se trouvent dans un pays qu'elles ne connaissent pas, alors que leurs compagnons connaissent déjà le pays. Elles ne parlent pas la langue, alors que leurs compagnons la parlent. Leurs compagnons ont des réseaux sociaux ici, des amis ou des familles, alors qu'elles, elles n'ont personne. Et la question de permis, leur mariage est un peu la garantie de leur permis de séjour. 15 Même si c'est des mariages arrangés, ce n'est pas si grave pour elles si le mariage est important dans leurs cultures. C'est peut-être parce qu'elles imaginent que c'est la première, la meilleure ou la dernière occasion pour se marier, même si elles ne sont pas forcément amoureuses.

20 Il y a souvent l'espoir d'une vie meilleure ici. Pour une femme qui subit les mêmes sortes
des comportements violents, on peut imaginer qu'elle peut décider de quitter la relation
plus facilement, si elle n'a pas ce genre d'impuissances liées à être migrantes. Toute sa
vie ne dépend pas de ce mariage. Peut-être pour une femme suisse ou une femme bien
25 intégrée qui a un bon travail, il y a peut-être que le côté émotionnel à traiter alors que
pour une femme qui a toute l'écoulement de sa vie lié à son mariage, toute cette
situation qui est précarisée, même si elle ose se séparer de son agresseur au début, avec
toutes les difficultés devant construire une vie autonome, elle peut facilement
recommencer à essayer de nouveau de vivre avec leur conjoint.

J'ai eu des patientes qui se sont séparées de leurs maris, qui n'ont pas pu trouver du
travail, de l'appartement, elles ont du reprendre leur vie de couple avec leurs
30 agresseurs. Avec cette population, il y a tout un travail d'information à faire, pour
qu'elles sachent, quand même, que même si elles quittent leurs partenaires, elles ne vont
pas d'un coup se trouver dans la rue. Il y a beaucoup de travail de collaboration. Les
réseaux ont beaucoup d'importance dans ces situations.

J'ai beaucoup de situation où le mari profite un peu du fait que sa conjointe ne parle pas
35 la langue. Il dit des choses comme : « tu vas être renvoyée ». Cela leur met une pression
inutile. C'est important qu'elles aient plus d'information juste. Pour créer l'alliance de
base avec la patiente, souvent, c'est quand même important de prendre partie pour la
femme. Comme par exemple quand la thérapie devient une thérapie de couple pour
40 arranger leur relation, on devrait plutôt prendre partie pour la relation mais, c'est vrai
que moi personnellement, dans des situations comme ça, je prends assez volontiers
partie de la femme, en soulignant qu'elle ne mérite pas ça, et que c'est la loi ici que les
gens sont égaux quelque soit leur genre. Je les rappelle qu'il y a des moyens pour la
protection des femmes. Dans ce type de cas, je n'ai pas en général une position neutre.

Les situations où la femme choisi de rester avec l'auteur de violence malgré les actes
45 violentes qui continuent, c'est difficile avec ces situations là. C'est vrai que ce type de
situations ne dure pas longtemps en thérapie. Les femmes qui viennent en thérapie sont
souvent des femmes qui arrivent à se séparer et qui sont orientées par des institutions
comme Malley Prairie. Mais par exemple, il y a une situation où la femme a repris avec
son mari, et après la thérapie a dû s'arrêter parce que le mari a dû changer le canton.
50 Mais oui, pour moi c'était quand même difficile ; en face de quelqu'un qui est très
violent... Je l'avais vécu quand même un peu comme un échec thérapeutique. Parce que,
pour cette femme, c'est vrai que le contexte ne l'a vraiment pas aidé. Parce qu'il y avait
tous ces problèmes : d'appartement, de moyen financier, de travail... Et puis, c'était une
femme qui n'avait jamais pris le bus toute seule... Donc, elle était vraiment confrontée à
55 des milliers de difficultés. Mais là, elle avait fait beaucoup de chemin pendant la période
de ce suivi, ses filles l'ont beaucoup soutenue et que ça arrête comme ça, j'ai trouvé ça
dommage en fait. Oui, ce n'est pas forcément ma responsabilité. Peut-être, si ces facteurs
là étaient arrangés, elle l'aurait définitivement quitté.

Mais, je le vivais quand même comme un peu... c'est dommage... Même si cette femme
60 sait que je me positionne clairement pour la séparation, que je ne soutiens absolument
pas ces violences, c'est quand même important leur montrer à ce moment là, peu
importe leurs choix, elles sont toujours la bienvenue en thérapie. C'est vrai que avec
cette femme, la thérapie a dû s'arrêter car elle est allée dans un autre canton. Mais, je lui
ai comme même écrit et envoyé une lettre pour dire qu'elle est toujours la bienvenue,
65 quoi qu'il arrive, et que j'étais très contente de l'avoir connu. Et puis cette dame, même si
elle a choisi de reprendre avec son mari, pendant la période où elle avait essayé

d'obtenir son autonomie, elle avait quand même appris des choses nouvelles pour elle, elle avait pris le train et le bus toute seule. Je me disais quand même, même si elle retourne, elle a appris des choses qui vont peut-être l'aider. Si plus tard il y a de nouveau des violences et ce qui est souvent le cas, elle pourra peut-être se souvenir qu'elle avait quand même réussi un certain nombre de choses quand elle s'était séparée. Donc, cela peut lui donner une idée si elle choisit de se séparer à nouveau.

Un autre cas, j'ai une jeune fille de vingt ans, le fait de se séparer est très dur pour elle, vis-à-vis des toutes les attentes qu'elle avait du mariage, sa famille est très traditionnelle, de se divorcer est quelque chose très mal vue dans sa culture. Elle voyait le divorce comme : « ma vie sera gâchée ».

Je pense qu'il faut aussi du temps... Aussi, pour ces femmes, il n'y a souvent rien d'autres à quoi s'accrocher. Et puis, pour celles qui ont choisi de se séparer, la période de renouvellement des permis de séjour est toujours stressante, surtout si elles n'ont pas un emploi, c'est pour cela aussi que je trouve vraiment important de travailler en réseaux. C'est important que tous les intervenants aient vraiment le même discours. Des fois aussi des avocats ont un rôle important à donner des informations. Il y a des femmes qui se sentent bien soutenues par leurs avocats qui les aident beaucoup. Par rapport aux autres facteurs qui leur font le reste, oui c'est souvent leurs enfants... Dans ce cas, on peut même parler un peu des recherches, qui disent que la structure familiale est moins importante que les liens qui sont créés. On peut essayer de les faire réfléchir aussi aux modèles qu'elles montreront à leurs enfants, à leurs filles...

Les premières séances, peu importe les difficultés, passent pour faire connaissance, pour parler de ses attentes de la thérapie. De plus en plus, j'essaie de voir la fin de la thérapie pendant les premières séances, je demande à la personne, à quel moment elle va se dire qu'elle n'a plus besoin de thérapie. Elle le formule rarement comme ça mais, si ma patiente me dit qu'elle ne va plus avoir besoin de thérapie le jour où elle arrive à se séparer, c'est assez significatif. Mais si elle dit « quand mon mari arrêtera d'être violent », dans ce cas là, j'essaie de travailler un peu sur l'objectif et justement je prends part disant que rien ne justifie la violence.

Et je propose vraiment rarement des settings de thérapie de couple, parce que c'est des femmes qui ont vraiment très peu d'espace à elles. J'essaie vraiment de préserver l'espace thérapeutique pour elle, surtout quand il y a de la violence. Après s'il y a des enfants, ça peut arriver qu'on réfléchisse avec le couple sur comment protéger les enfants de la violence.

L'espace thérapeutique est très précieuse mais pas seulement avec le thérapeute mais aussi avec l'interprète. De s'ouvrir sur des sujets vraiment intimes et délicats devant un interprète pourrait être plus facile ou plus difficile que devant seulement le thérapeute. L'interprète est souvent de la même culture mais il peut apporter un regard différent que ce qui est attendu par les gens de leur culture. Une femme qui est violentée et qui ne se sépare pas de son mari peut se dire « si je divorce, tout le monde va penser que je suis une pute... » et s'il y a l'interprète, dès fois je demande ce que pense l'autre femme (l'interprète) de la même culture de ce cas, et si l'interprète dit que c'est d'accord de se divorcer s'il y a de la violence, cela montre à ma patiente que tout le monde ne pense pas pareil même dans une même culture. Cela met un peu de nuance aux différents discours.

Dès le début, l'accueil, c'est vraiment important pour créer cette ambiance de confiance sans ou avec une interprète. Par des petites choses, c'est difficile à décrire précisément, le fait d'être souriant, le fait de la regarder, si elle vient avec des enfants, de garder une

115 interaction avec des enfants, de valoriser leurs relations avec leurs enfants, leur courage et leur compétences ; reconnaître leur endurance dans un contexte difficile, surtout d'abandonner son rêve de famille idéale.

120 Souvent chez ces femmes, il y a beaucoup de peur par rapport aux autres relations, aux possibilités de retrouver quelqu'un d'autre. Elles ont plutôt la tendance à vouloir rester seule. Dans un premier temps, il y a toute une démarche pour une reconstruction de leur vie, la stabilisation et la structuration psychosociales. Trouver un cadre adéquat par rapport aux visites des enfants, commencer des transitions... Tout cela prend déjà beaucoup de temps. Et quand tout ça va bien, elles ont trouvé leur stabilité, un travail, un appartement... Tout se passe bien, elles sont plus inquiètes pour les enfants... Là où on est dans un moment où la thérapie peut s'arrêter aussi.

125 Pour celles qui ont vécu des violences très dures, c'est difficile de ré-envisager une relation intime avec un autre homme. Surtout quand les femmes ont déjà un certain âge, parce qu'il y a aussi des éléments culturels là, il y a assez l'idée qu'on se marie qu'une fois et puis les enfants d'abord. Et pour certaines, de croiser un voisin homme dans le couloir, c'est déjà difficile... Même si des fois elles peuvent se dire « tout les hommes ne sont pas violents » etc., elles sont un peu comme, de rencontrer un tel homme, pour elles, ce n'est pas possible. Je leur dis des fois que c'est très mal quand les choses ne vont pas bien dans une relation, mais que c'est aussi très beau quand cela se passe bien, et qu'il y a des hommes qui ne sont pas du tout violents.

135 Dans certains cas, le discours de la famille est aussi très important. J'ai eu des femmes qui n'ont pris aucun contact avec leurs familles depuis plusieurs années depuis la séparation. C'est aussi une chose sur laquelle on travaille ensemble. Des fois les réactions de la famille et la rupture avec la famille sont plus violentes que la violence du conjoint. Et des fois, du fait d'être devenue une mère, les fait penser à leurs propres mères qu'elles n'ont pas vue depuis des années ; qu'elles veulent de retrouver du lien, de dire à ses parents qu'ils sont devenus des grands-parents, d'avoir le soutien et la présence de leurs parents pour qu'ils puissent transmettre à leurs petits-enfants leurs cultures. L'interprète est important aussi dans ce point. Par exemple, j'ai une patiente qui a trois enfants à l'âge d'école. Quand c'était la première semaine des écoles, j'ai demandé à ma patiente d'essayer de se souvenir son propre premier jour d'école. Je ne prends une position ni pour ni contre la terminaison de la rupture avec la famille. Si on a mit beaucoup de choses qui nous blessent dans un tiroir, et ferme le tiroir, on ne peut pas l'ouvrir sans laisser que tout sorte. Défendre de reconnecter une rupture entre une femme migrante violentée et sa famille n'est donc pas la position absolue. Mais elles sont libres à faire comme elles veulent. J'accepte.

III. HS

5 J'en ai de moins en moins de ce type de patiente qui font appel expressément pour cette raison. Elles sont vraiment des personnes qui sont envoyées par Malley Prairie. J'en ai vraiment peu qui font la demande vraiment pour ça. J'en ai eu quelques unes, dans le passé, mais, là c'était des femmes, celles qui ont fait appel pour faire un travail psychothérapeutique, elles venaient vraiment quand elles osaient aller plus loin, déjà dans un premier temps du domicile, d'aller à Malley Prairie en général, elles sont adressées par Malley Prairie. Ou par fois par une autre institution ou une autre personne du réseau. Et elles veulent travailler vraiment là dessus.

10 Là, j'en ai quelques une, si je pense comme ça. J'ai une majorité des patientèle bosniaque. Et puis, à l'époque, ces femmes là qui faisaient spécifiquement la demande pour ça, ou

pour qui la demande a été faite pour ça, pour ce type de problématique, c'était des patients d'origine kosovare. Elles ne parlaient pas français. Après très peu de vie commune, c'est des femmes qui venaient, qui se mariaient, ce n'est pas des mariages arrangés mais des mariages qui sont faites après vraiment très peu de temps pour se connaître. Parfois des femmes un peu plus âgées par rapport à la culture, des femmes qui ont dépassé la période d'âges pendant laquelle culturellement un mariage est attendu d'une jeune femme, par exemple une femme qui ne s'est jamais mariée jusqu'à ses quarante ans, une telle décision rapide de mariage et partir à l'étranger avec le mari peut être l'occasion pour pouvoir enfin se marier.

15

20 J'en ai aussi quelques unes pour lesquelles cette problématique a apparu durant le suivi. Je ne sais pas si c'est parce que c'est des bosniaques et moi je suis aussi bosniaque... Elles peuvent s'ouvrir sur des sujets qu'elles gardent comme secret. Mais avec le temps, elles peuvent pouvoir en parler. Parce qu'elles sont toujours avec leurs maris. Et la violence peut continuer, qu'elle soit physique ou aussi psychologique surtout. Elles retardent en parler par peur d'être jugées, je pense. Juger dans le sens où...elles ont peur

25 de la réaction de l'autre, de l'interlocuteur qui est, pour elles, Suisse, c'est à dire, adopter cette façon de penser comme dans la société d'accueil qui condamne ce genre d'actes au sein d'une union conjugale, qui risque d'être choqué ou de ne pas le comprendre...

30 Comprendre comment et pourquoi on puisse encore rester, parfois dix ans ou vingt ans de mariage... avec un tel traitement. Et en général, c'est très difficile de travailler sur ça avec elles. C'est-à-dire, au moment où il n'y a pas de véritablement demande. Elles ont envie et besoin d'en parler mais pas de changer. Et, pourtant quand on entend la détresse, quand on entend les choses qu'elles ont dû subir, de la part de leur ami, de la part du père de leurs enfants, on ne peut pas ne pas réagir. Parfois j'ai des jeunes

35 femmes qui sont jolies... Je dis jeunes femmes parce qu'elles ont mon âge effectivement. D'abord elles ont déjà des grands enfants car elles se sont mariées jeunes. Et je vois qu'elles ont toujours la possibilité de vivre, de profiter de la vie, d'avoir une espèce de paix, de sérénité, de ne pas craindre...

40 Peut-on dire que c'est leur préférence ? Elles, elles ont l'impression de ne pas avoir le choix : « C'est ça ou la mort ! ». Il y'en a beaucoup qui pensent au suicide. Mais, elles ne vont pas le faire. Parce que la plupart sont des musulmanes, donc, c'est un pêché. Elles parlent d'une honte que porte de se divorcer après un certain âge surtout quand on est déjà avec des enfants, elles regrettent souvent de ne pas être parties dès le départ. Soit la famille du mari ne la laisse pas partir, soit elles sont parties mais leurs propres familles

45 ne l'ont pas repris donc elles sont revenues.

Je me rappelle d'une femme, qui n'est pas venue en thérapie pour des problématiques de violence conjugale, la violence persistait dans son mariage dès l'époque où elle vivait en Bosnie, elle m'a dit que les murs de sa maison là-bas avaient des traces de son sang. Le couple s'est vu une ou deux fois avant le mariage. Je ne veux pas faire des généralisations

50 mais c'est souvent des gens qui viennent des régions rurales et reculées de Bosnie. Les familles ont des niveaux socio-économiques très bas. Je pense que cette femme qui a maintenant 40 ou 42 ans, je pense qu'elle a fait 4 ans d'école.

55 On avait eu un moment, elle avait parlé de ses problèmes de vue. Je lui ai demandé pourquoi elle ne voyait pas un ophtalmologue, et elle m'a répondu qu'elle n'osait pas, qu'elle devait faire avec ses difficultés de vue car elle ne pouvait pas porter des lunettes, que son mari déjà disait qu'elle s'est modernisée depuis qu'elle est arrivée en Suisse. Sa routine quotidienne était très limitée.

Et les histoires de violences ont cessé depuis leur arrivée en Suisse. Et elle est très reconnaissante à la Suisse pour ça, car elle pense que c'est les lois suisses qui découragent son mari de faire ces actes. Elle ne voit pas la séparation comme une solution car elle a deux jeunes filles. Elle porte beaucoup de culpabilité de ce qui arrivent à ses filles, de bien et pas bien. Par exemple, une des ses filles s'est mariée, sa motivation à la base était de pouvoir vite partir du domicile partagé avec la famille. Eventuellement, le mariage n'a pas marché, elle est revenue à la maison familiale, elle a entendu des mauvaises choses de la part de son père. Mais sa mère a pu lui dire qu'elle la soutenait dans sa décision de séparation, pour qu'elle ne se sente pas obligée à supporter des mauvaises choses dans son mariage comme sa mère.

Elle estime qu'elle n'a pas protégée ses enfants. Elle n'est pas partie, elle a décidé de rester avec ce mari violent, et alors elle n'a pas protégé ses enfants, elle est devenue un mauvais exemple. C'est une femme assez âgée de nouveau pour sa culture et ses filles sont déjà grandes et elle est tombée enceinte de son mari. Elle a eu tellement honte. Elle s'est demandée comment cela pourrait arriver. Elle se sentait peut être obligée à expliquer en gros qu'elle n'avait pas de relation intime voulue avec son mari. Cela arrivait déjà très rarement, et ces rares occasions étaient car le mari le veut. Les sentiments de culpabilité et la peur de la punition divine fait qu'elle garde ce bébé. Mais c'était une honte d'avoir un enfant à cet âge là. Une fois que son fils est né, elle n'osait pas pousser la poussette, elle la laissait à ses filles. Ce garçon a maintenant 7-8 ans.

Son mari est très absent dans la vie familiale. La femme fait tout à la maison. Elle ne fait pas beaucoup d'attention à ce que son mari fait. Le mari s'est éloigné plus avec le temps aussi parce que les filles ont grandi et elles sont contre lui. Il ne fait pas autant de violence physique mais on peut toujours être violent d'une façon passive. Il y a une crainte, une espèce de peur, chez elle qui est toujours là.

Dans ce genre de situation, j'approche à ma patiente avec compréhension sans jugement. Par exemple, pour cette certaine femme, j'essaie de comprendre pour cette femme à quel point c'est difficile de pouvoir partir, à quel point c'est impossible... Avec compréhension et bienveillance, je ne me permets pas de condamner tout en soulignant qu'on ne maltraite pas, c'est des actes qui sont punissables par la loi.

Il y a des fois où je suis... Là je pense à un cas où elle m'avait parlé assez vite, elle m'a consulté à la demande de son médecin traitant pour des douleurs un peu partout, diffuse; il y avait un état dépressif... Très vite, elle a décrit quand même un tableau qui explique son état de santé qui est celui d'une condamnée. Trois grands enfants... Deux majeurs, un encore mineur, presque 14 ans... Toujours à l'EVAM. Le mari qui est très malade, alcoolique, qui refuse d'aller voir un médecin. Elle dit qu'elle s'inquiète beaucoup pour lui. Il a déjà fait des crises cardiaques. Qui a, tout le long de leur vie conjugale, eu des aventures extra-conjugales ouvertement et qu'en ce moment même où moi j'en reçois, il en a une, qu'elle connaît la femme, tout le monde le sait, toute la communauté...quelque part elle est effondrée.

Elle est déjà partie, elle a fait le pas de partir une première fois à MP, il y a longtemps, c'est ce qu'elle m'avait dit. Les enfants étaient plus jeunes. Et, ils ne l'ont pas voulu ; leur mère d'être partie, d'avoir quitté leur père. Pour les enfants, chaque divorce est difficile, ou des séparations. Et dans ce cas là, ils l'ont vraiment accusée d'avoir abandonné ce père. Donc par culpabilité aussi pour les enfants, elle est revenue. Elle dit que maintenant les enfants la protègent, la défendent, qu'ils comprennent tous. Mais elle n'ose pas partir. Il lui dit toujours : « si tu pars, je te tue ». Les autres petites choses de

105 leur relation, je les apprends petit à petit. Toutes les choses qu'elle fait, il faut qu'elle lui dise ; si elle a du retard, elle l'appelle, montrer les tickets de caisse des magasins, des cartes de rendez-vous chez des médecins... c'est une emprise totale. Elle regrette de ne pas être allée jusqu'au bout à cette époque, quand elle est partie à MP la première fois, quand les enfants étaient plus petits.

110 Et maintenant, elle est là, moi là dedans, [rires...] je suis là aussi... Et des fois pour écouter des condamnées ces actes là, offrir ma reconnaissance et ma compréhension, c'est tout ce qu'on veut... parce que je ne peux pas faire plus. Je reviens mais je ne peux pas faire plus. Elles savent qu'ici il y a des structures ; quand elles ne le savent pas, moi je n'hésite pas le dire qu'il ne faut pas que ce soit une inquiétude pour elle. On est quand même dans un pays qui est social et qui a des aides pour cela, qu'elles ne finiront absolument pas dans la rue. Souvent c'est des gens qui sont soit déjà à l'aide sociale, soit à l'EVAM, donc, ça changera absolument rien. Beaucoup d'entre elles le savent. Ce n'est pas ça qui les empêche de quitter.

120 Mais je pense qu'effectivement le fait d'être entendu et de pouvoir en parler... Parce que ces sujets n'ont jamais pu être évoqués. C'est des choses qui sont cachées. C'est des choses dont les médecins généralistes ne sont pas au courant. Est-ce que le fait que je les toujours rassure du secret professionnel, et, le fait aussi d'être de leur culture, de parler leur langue, est-ce que ça les libère un peu plus, ça leur donne plus de confiance ? Je ne sais pas. Du coup, elle partage plus facilement. Et certainement que ça les aide un tout petit peu. Je l'espère.

130 J'ai l'impression qu'il y a de moins en moins de demande expressément pour ça. Je ne sais pas pourquoi. Après c'est claire que la génération d'après, par exemple les enfants de ses femmes là, elle disent qu'elles n'auraient jamais acceptées ça de la part de leurs maris. Même si je décris mon attitude devant une femme migrante et violente par son partenaire avec les mêmes mots, la bienveillance, l'acceptation, la compréhension, la reconnaissance, non jugement... Je définis mon attitude avec les mêmes mots, mais je la prends différemment. Je me sens différente devant une telle personne... Je finis par intégrer le fait que pour elle c'est un choix impossible.

135 Le poids et l'importance des loyautés culturelles, familiales étaient sur des épaules de ces femmes et elles n'avaient pas d'autre choix. Avec une telle honte, elles ne survivraient pas longtemps. Et pour beaucoup, elles ont peur pour leurs enfants ; les enfants souffrent de regard justement soit de la communauté d'origine ou de la société d'accueil, comme étant enfant des divorcés. Elles doivent reconnaître de dire devant les autres « oui, j'ai été tapée par mon mari pendant des années ».

140 Intégrer, me mettre à leur place, je ne te disais pas dans le sens « parce que je l'ai aussi vécu. » Cela peut m'arriver de parler de mes propres expériences, quand même. Des fois de parler de ses propres vécus, si cela n'est pas le bon moment, si cela n'est pas avec des bons mots, peut être double-tranchant. Cela ne doit pas d'une manière qui peut dénigrer, dévaloriser, enlever de l'importance à ce que l'autre dit. A part que la personne puisse mal comprendre ce qu'on veut dire par là. C'est-à-dire que « je ne suis pas en train de me comparer à vous, je ne suis pas en train de vous dire «j'ai vécu pire, donc estimez-vous heureuse », pas du tout. Mais le but est de montrer qu'on peut s'en sortir déjà. Ou encore que je les comprends. Tout simplement que je les comprends.

150 Mais effectivement, il y a un temps pour tout. Déjà moi, je ne me sens pas suffisamment libre ou en confiance de faire part des choses comme ça. Et des fois par exemple, si je dis « moi aussi, je suis arrivée en Suisse quand j'avais 17 ans » elle peut me dire « ah, vous

avez eu beaucoup de chance... ». Malgré tout, c'est leur droit de partir. Je peux quand même pas forcément dire mais sous-entendre que c'est leur vie, c'est leur choix, ce n'est jamais à moi à leur dire « il faut divorcer maintenant. » Je n'ai pas une personne mineure en face de moi que je dois en tant que professionnelle protéger, signaler... Mais, tout en assurant mon soutien et accompagnement, s'il le faut, dans toutes les étapes de ces processus. Parfois, peut-être aussi un peu de travail... je n'ai pas envie de dire préventif... mais pour leur expliquer comment cela se passe en Suisse. C'est à dire comment le système est fait, comment ici le divorce n'est vraiment pas la fin du monde mais quelque chose qui va être jugée autrement. Je ne le dis pas comme ça, encore une fois... C'est comme dire « si jamais, vous décidez, à un moment donné ou un autre, sachez qu'il y a ça et ça et ça...et que moi, je suis là pour vous faire compagnie ».

Et avec celles qui ont osé partir, qui ont porté plainte, pour certaines, ça dure moins longtemps, notre voyage thérapeutique. La thérapie est plus courte. Parce qu'elles viennent avec cette problématique spécifique dont elles ont fait le pas. Elles ont souvent la peur qui reste, la peur par rapport à leur ex-conjoint... C'est vraiment un travail sur ça avec elles. Mais celles qui sont condamnées, qui sont toujours là dedans, est-ce qu'il s'agit d'un travail thérapeutique, déjà ? Elles n'ont pas d'optique de changement, de demande de devoir changer quelque chose. Il y a des situations où il y a quand même des changements qui se font indirectement, avec des années. Elles se sentent plus fortes, plus reconnues, elles peuvent arriver à se dire « je suis aussi une personne, il n'a pas le droit de me faire ça, je ne suis pas sa chose ».

Je peux à un moment donné utiliser aussi des enfants qui sont encore jeunes, le devoir de protection des enfants par les parents d'abord, comme le levier thérapeutique, disant par exemple que « si les enfants sont aussi maltraités, même s'ils ne sont pas directement touchés, de voir leur mère violentée leur fait mal et je suis obligée de le signaler, etc. » J'ai quand même l'espoir que petit à petit elles vont se libérer de cette emprise, d'une façon ou d'une autre. Ce n'est pas nécessaire qu'elles partent. C'est plutôt qu'elles vont elles-mêmes suffisamment changer dans la façon de se positionner par rapport à ces maris qu'ils vont petit à petit arrêter aussi soit la maltraitance physique ou soit la pression psychologique.

Des fois, quand elles me disent qu'elles se sentent épuisées, elles n'arrivent pas à dormir etc., ce n'est pas la maltraitance, ce n'est pas tout le temps le sujet, et des fois par exemple leurs maris, ils partent au pays etc., et elles soufflent un peu... Ce n'est pas nécessairement quotidien et du coup ce n'est pas nécessairement quelque chose qui est présente à chaque séance où elles vont pleurer par exemple, mais si elles commencent à parler de leur épuisement, je peux dire, « je peux vous prescrire des médicaments ou alors on peut en parler pendant des années, mais c'est vous qui allez rentrer » et quelque part, je le nomme aussi, cet impuissance. Je le dis et elles le savent, elles comprennent aussi que tout ce que je dis c'est pour pouvoir ouvrir au moins un petit espace d'écoute qui est très apprécié dans ce genre de situation.

IV. AK

Étonnement, ma première patiente dans ce cabinet après mon stage qui m'avait été adressée personnellement parce qu'elle est d'origine syrienne, c'est une femme de 28 ans, et elle avait demandé avoir une thérapeute arabophone. Et puis je me rappelle, c'était la veille de mon anniversaire, le 21 décembre, et cette dame est arrivée, elle était à Malley Prairie. Elle est venue avec la psy de MP. Une femme voilée, jeune, belle, complètement cassée. Et c'était vraiment ma première patiente sans personne où j'ai

démarré ici. C'est vrai que ça m'avait assez marquée cette patiente. Puisque c'était le début de ma présence ici.

10 C'était une problématique très liée aux femmes et qui me fait sortir mes griffes parce que je trouve ça tellement insupportable. Quelque soit la femme et surtout quand la femme est démunie, quand la femme n'est pas autonome, quand la femme n'a pas où aller, quand la femme a des enfants, quand elle est pommée, perdue, quand elle ne parle pas la langue, et heureusement qu'il y a ce foyer MP qui peut recevoir ces femmes, sinon où ces femmes peuvent aller ?

15 Parce que c'est vrai que ces femmes, elles n'osent pas dire, cet universitaire cette femme, elle a gardé longtemps ça pour elle et puis elle a explosé. Et c'est vrai que quand elle est venue, elle faisait que pleurer. Elle me disait qu'il la frappait avec un bar de fer, il l'a mise sous la douche. Et c'est vrai que la première fois, il y avait beaucoup d'émotion, beaucoup de pleurs et ça partait dans tous les sens. Et c'est là où tu sens la détresse de
20 cette personne qui est là, elle arrive, elle ne connaît pas la langue, il y a tout qui sort, et en plus, elle s'excuse de pleurer. C'est une image qui ne me quittera pas.

Je pense que cette femme, c'était, d'ailleurs, maintenant, d'ailleurs elle divorce. Parce qu'elle avait, après huit mois de séjour à MP et là qu'elle a découvert les difficultés de
25 migrante, parce qu'elle a voulu trouver un appart avec ses trois enfants etc., et quelque part elle se sentait presque obligée de reprendre avec son mari qui bien sûr a changé depuis qu'elle l'a quitté, qui a fait des promesses et qui effectivement a reconnu que sa migration, elle est très difficile, c'est difficile pour lui aussi, ils se sont donnés une chance. Malheureusement, ça n'a pas suffi, il n'a pas recommencé à la frapper mais je crois qu'il y a quelque chose qui s'est cassé en elle et qu'elle voulait plus de cet homme.

30 Elle était assoiffée de liberté et encore d'autres choses, j'ai appris depuis qu'elle avait enlevé le foulard, maintenant effectivement ils sont en plein divorce, elle est sûre d'elle. Elle s'en fiche de la religion. Elle n'a plus envie rester avec son mari même qu'il l'a frappe plus. Elle a vraiment envie de vivre sa vie. C'était une autre femme, qui met ça en application, qui n'a pas peur.

35 C'est vrai que j'avais une relation particulière avec elle, c'était plus que thérapeute et patiente, je la voyais souvent plus que deux heures, parce que je ne pouvais pas la laisser et j'étais un peu sa grande-sœur, elle me demandait plus conseils parce que je suis aussi comme elle musulmane, je parle l'arabe, on avait des points qui nous rapprochaient. Je suis un peu sa grande-sœur, elle me demandait, si c'est bien ou pas et en tant que
40 thérapeute c'est difficile de choisir pour elle. Mais de lui dire, « moi à ta place », mais je ne pouvais pas m'autoriser, il faut reprendre ses études, c'est aussi important, de vous occuper de vos enfants, de pas trop vouloir se moderniser, c'était aussi des fois ça qui fait la fracture. Et puis, je lui ai dit franchement pour moi la famille est importante. Et si vous prenez une décision, il faut être sûr de ne pas la regretter. Et je lui ai dit moi j'avais
45 décidé de laisser mes études et de m'occuper de mes enfants. Parce que sur le moment, mon cœur, c'est ce qu'il m'a dit. Il m'a pas dit « vas travailler ». Il ma dit « reste avec ta fille, reste avec ton fils ». Je n'ai pas posé des questions. Je lui ai dit que le plus important, c'était qu'elle soit en harmonie avec ce qu'elle va décider et pas de faire les choses parce que...

50 C'était un joli voyage avec elle. C'est vrai qu'au début, je l'ai ramassée en petite cuillère. Parce qu'il y avait beaucoup qui ressortaient. Elle a dit qu'il l'a ensorcelée. Il lui fait beaucoup de choses, donc avec la barre de fer, qu'il l'a maltraitée. J'avais même des scènes de film, j'étais assise par terre à genou, lui, il lui jetait la nourriture. Et moi, je

55 voyageais. Je me disais c'est pas possible, que des choses comme ça peuvent encore
exister. Parce qu'en Syrie les gens sont assez modernes. La relation d'amour peut se
transformer en ça entre le couple, qu'on transforme l'autre en objet ? J'ai fini par
imaginer son mari comme un vrai monstre. Elle était enfermée pendant 6 mois chez elle.
C'est un contact rapide avec une femme à Genève qui a fait qu'on l'a libérée.

60 Et tout ça avec tout ce qu'elle a vécu avec la guerre et la migration, le trajet, le bateau...
C'était assez pénible pour moi. J'ai voyagé avec elle dans sa douleur, sa souffrance. Parce
qu'elle continuait à rester femme, elle continuait à cuisiner, et par dessus tout elle
désirait son mari. J'avais de la peine avec ça. Elle m'a dit « mais oui, des fois j'ai envie de
coucher avec lui ». Je me disais « mais comment on peut toujours vouloir coucher avec
un bête pareil? »

65 Même si c'est des sujets très intimes, elle n'était pas avare de parole. Je n'avais pas de
peine à la faire parler. Au contraire, j'avais de la peine à l'arrêter. Comme j'ai dit, au lieu
d'une heure, c'était deux heures. Tout sortait depuis le début de son mariage, c'était
inarrêtable. Le fait que je parle arabe, ça l'a beaucoup aidée, parce qu'elle avec
l'interprète, elle n'avait pas de confiance. Elle préférait parler directement car elle avait
70 eu, avant, d'autres thérapeutes quand elle avait été hospitalisée à Prangins et à Yverdon.
Elle n'était pas très stable psychiquement.

Mais elle avait besoin de faire confiance, elle avait besoin qu'on réponde tout le temps
favorablement à ses demandes. Il fallait pas dire non. Il fallait faire très attention avec
elle. Elle savait qu'elle ne devait pas être avec cet homme mais elle avait quand même
75 repris avec lui, parce qu'elle m'a dit « oui, c'est plus facile, j'ai l'appartement, il m'aime, il
m'adore, il va faire tout ce que je veux... ». Et je crois qu'après elle a été déçue par cet
homme. Mais, ce cercle est connu chez des couples avec des histoires de violence.

Maintenant, elle n'est plus dans ce cabinet. Elle est avec une autre thérapeute par une
décision commune après un suivi de plus qu'une année. Après le mari est entré dans la
80 thérapie, ce type s'est transformé, sans que je le veuille, c'était vraiment plus forte que
moi, parce qu'elle a était hospitalisée, lui, il venait là, honnêtement je voyais un monstre,
et pour finir, j'ai vu un homme abattu. Il a reconnu l'avoir battue. Il reconnaissait qu'il
aimait sa femme, qu'il tenait à sa famille, qu'il ferait tout pour. J'étais assez étonnée de
cette capacité d'accepter sa femme qui était un peu fragile. Il m'a dit, même si sa femme
85 était malade, il la soutenait. De ce qu'il me disait et de ce que je voyais, ce type était
adéquat. Et le setting s'est transformé de la thérapie individuelle à une thérapie du
couple, familiale. J'étais complètement débordée par cette femme. Je savais plus ce que
je faisais. J'étais dispersée comme thérapeute, je n'avais pas une position assez claire. J'ai
parlé au superviseur. Je l'ai dit que je les aime bien mais je pense que je ne serai plus
90 efficace. Parce que je vois le mari, je vois elle, après elle me disait « c'est mon mari que tu
préfères » quand c'est elle qui me l'a apportée. Ça devenait n'importe quoi. J'ai décidé
d'arrêter et elle était d'accord. Maintenant elle est avec un autre thérapeute syrien. Je
n'ai presque plus de nouvelle.

95 Voilà, mon voyage avec elle, il s'est un peu mélangé, donc c'est vrai, j'ai pris toutes les
couleurs et toutes les saveurs de leur famille. Parce qu'il y a le SPJ, il y a des assistants
sociaux... mais pour finir le setting s'est transformé, ça arrive on le fasse ici, mais moi, je
me suis sentie débordée. Parce que j'avais de la sympathie pour le mari. Je trouvais qu'il
était aussi victime, victime aussi de son projet migratoire, il était aussi démuné, il ne
savait plus quoi faire, ils viennent les deux d'une culture où facilement on lève la main. Il
100 a compris qu'ici il ne faut pas faire ça. Il trouvait que la Suisse est vraiment une bonne

terre d'accueil. C'était bien qu'il y ait le Point Rencontre pour voir ses enfants. C'était bien qu'il y a le MP pour accueillir des femmes battues. Il reconnaissait tout ça. J'ai compris qu'on pourrait faire du travail avec lui. Mais j'étais mitigée entre elle, lui et le couple.

105 C'était délirant, ce voyage. Et je pense que je n'aurai pas pu faire ça dans un autre cabinet. Je pense que le cabinet ici m'a permis aussi ce délire. Parce qu'on peut faire ici tout et n'importe quoi. Ce n'était pas très classique. Depuis ça je quand même fais beaucoup plus d'attention. Si je prends la femme, je la prends seule même si l'homme me supplie. Je pense qu'il faut séparer vraiment les espaces pour que ça soit clair. Par
110 rapport à l'exemple du couple dont je viens de parler, par exemple ma vision de cet homme s'est transformée et la femme a commencé à penser que je défendais le mari. Elle n'avait pas raison. Mais je me disais que cet homme, dans mes yeux, s'est transformé d'un monstre à quelqu'un de sympa, au cours des six ou sept séances qui ont pris par
115 fois deux heures ou trois heures, des très longues séances en couple que je faisais seule, car je ne voulais pas prendre quelqu'un d'autre, car ils ne voulaient pas une traductrice, et moi, je me voyais mal de faire thérapeute et traductrice. Je pensais que c'était un problème. Je ne voulais pas une aide extérieure mais peut-être je n'aurais pas dû. Ça m'aurait aidé à être plus équilibrée. Mais j'étais sûre de moi que je voulais faire ça toute seule, d'arriver à les contenir.

120 Par rapport à la durée des séances, il fallait que ça se termine chaque fois bien, car il y avait beaucoup de choses qu'ils se disaient, par fois même des insultes, et j'ai eu le temps, la disponibilité, je ne pouvais pas leur dire que l'heure prévue pour la séance est terminée. Là c'était moi qui réagissais, ce n'était pas la thérapeute. Je ne pouvais pas les
125 laisser partir comme ça. Parce que je n'aimerais pas qu'on me fasse ça. Donc je prolongeais avec et après le bureau était comme un chantier. Parce que les enfants faisaient des trucs. C'était assez houleux mais très riche aussi. On se découvre aussi. Je me suis découverte aussi. J'ai découverte mes capacités à tenir, d'essayer de parler aux types comme ce type qui avait la barbe qui ne serrait pas la main aux femmes. Et d'avoir cet homme qui se livrait à moi, qui parlait de sexe, pour moi, c'était une réussite.

130 Assouplir les frontières du cadre thérapeutique peut nous permettre de créer un lien qui ne serait pas possible autrement. Cette souplesse qu'on a au cabinet est une énorme richesse pour le genre de patient qui vient ici, pour les migrants qui n'ont pas encore absorbé des règles, qui viennent d'un autre monde, d'un monde où il y a que le lien qui
135 parle, le cœur qui parle. C'est vrai, je ne me voyais pas leur dire que la séance est finie, que c'est bon. Il y a les moments où il faut poser le cadre mais pour cette situation, ce n'était pas le moment. Et le moment où je me suis dit qu'il fallait poser du cadre, j'ai arrêté. Ça allait dans tous les sens et que je ne les aidais plus.

140 Quand je fais comparaison de mon attitude en tant que thérapeute envers les femmes migrantes qui ont vécu des violences conjugales et envers autre population, je ne vois pas une différence spécifique pour le premier groupe. Mais, je vois quelque chose qui est peut-être universelle chez des femmes migrantes victimes de violence conjugale : elles arrivent cassées mais il y a un moment où elles ne se victimisent plus. Elles commencent à se dire : « je suis maître de mon destin, je fais quelque chose de ma vie ». Ces femmes, quelque soit leur niveau social, instruites ou pas, riches ou pauvres, en tout cas, elles
145 transforment leur peur, elles ressortent avec une force. C'est époustouflant le retournement de situation. Elles arrivent à comprendre que leurs vies pouvaient encore avoir du sens.

150 Mais comme je travaille, avec tout type de population, je travaille beaucoup avec mon cœur et avec mon ressenti. Je ne mets pas beaucoup de barrière entre moi et mes patients. Et peut-être c'est ça qui crée l'alliance et la confiance. Je m'écoute et je suis simplement moi-même avec ces gens. Quand il y a une femme qui est en pleurs devant moi, je vois sa souffrance, je vois qu'elle souffre de quelque chose. Les choses comme des codes culturels et d'autres, elles viennent après. J'essaye d'abord de comprendre sa souffrance.

155 Et finalement, quand on réfléchit, on n'est pas si loin de l'un aux autres. La culture ou la religion peuvent changer, mais la douleur, elle n'a pas de couleur, la souffrance, elle n'a pas de pays ou des frontières. La douleur et la souffrance, elles n'ont pas besoin de décodage. Cela est vrai même si on a besoin d'un décodage au niveau de la langue. Pour moi, cela change beaucoup quand il y a un interprète et quand on est seul avec le patient

160 pendant la séance. Je préfère d'accéder à la personne directement, si possible. Le feeling par rapport à chaque personne qui participe aux séances, il affecte les séances. Des fois l'interprète peut aider à créer une ambiance plus chaleureuse et des fois sa participation ne facilite pas les choses. C'est important de rester soi-même dans la thérapie mais aussi de temps en temps de comprendre et donner aux patients ce qu'ils attendent d'une

165 thérapie ou d'un psy pour pouvoir créer le lien. Par exemple, donner des prescriptions pour paraître légitime...

C'est difficile d'être simple, ample et compétent. Le travail thérapeutique, il est comme avoir une coupe de cheveux. On va chez le coiffeur disant qu'on a envie de changer la tête. Pendant que le coiffeur fait son boulot, on ne se reconnaît pas, notre tête n'est pas

170 en ordre. Dans le travail thérapeutique, c'est aussi comme ça. On ne sort pas de chaque séance avec des bons sentiments. Car, on est en train de changer, de se transformer. Il y a des patients qui acceptent ça, il y en a d'autres qui ne l'aiment pas, qui résistent. On doit leur donner de confiance. C'est pour ça que c'est important le cœur, le lien. C'est ça qu'il voit chez le thérapeute.

175 Dans ce métier, on ne peut pas dire que le patient avait réussi ou pas. Nous sommes juste un petit brique dans leur vie. J'accepte tout ce qu'ils amènent. J'accepte mon patient qui a accepté un comportement que je trouve inacceptable. Je ne peux pas les juger. Le truc commun, c'est de ne pas juger. Il faut les accueillir ces résonnances aussi, on peut même les dire mais sans juger. Avec cette population, il n'y a pas de règles

180 concrètes. Tu fais comme tu le sens. Il ne faut pas essayer de plaire. Il faut être soi. Au début, j'avais pensé que la thérapie avec les suisses était plus simple qu'avec les migrants. J'ai cru qu'ils venaient avec des demandes concrètes, pour un truc clair, alors que les migrantes avaient tous ces problèmes autour des même thématiques, le voyage, la précarité, le deuil, le fait qu'on a perdu des choses, qu'on a retrouvé d'autres choses...

185 Mais, quand on creuse, on voit la même chose chez des Suisses aussi, qui s'expriment avec des différents mots. Cela donc devient plus difficile avec les Suisses qu'avec les migrants parce que les migrants sont en général plus flexibles. C'est des gens qui ont vécu des choses incroyablement dures et difficiles ; ils ont dépassé des étapes dures dans un autre monde. Mais quand ils sont là, essayant de nouveau construire une vie

190 dans cet autre monde, ils se sentent dépossédés de leur pouvoir.

8.3 Tableaux

TABLEAU 1

Décortication de l'avant-dernier paragraphe du *Récit de l'exil occidental* de Sohrawardi

Récit de l'exil occidental	Concrétisation	Sens	Sous-catégorie correspondant
C'est moi qui suis au cœur de ce récit, moi pour qui le sort a tourné.	Nous avons un protagoniste, qui était <i>d'un monde où il vivait</i> . Mais quelque chose a déclenché une <i>fracture</i> , un <i>écart</i> , qui l'a amené à <i>vivre dans ce monde sans plus en être</i> . Il éprouve un <i>éloignement</i> entre son identité qu'il reconnaît et ce que <i>le monde où il vit</i> l'impose. Cet éloignement qu'il éprouve fait qu' <i>il ne se sent plus de ce monde</i> . <i>Son monde étant renversé</i> , il s'agrippe à quelque chose, <i>il reste suspendu</i>	d'un monde où il vivait fracture écart vivre dans ce monde sans en être éloignement il ne se sent plus de ce monde son monde étant renversé il reste suspendu	Vivre dans un monde et en être Renversement du monde Vivre dans ce monde sans en être/s'agrippement Eloignement/chute Perte de sens Renversement du monde Agrippement
Je suis tombé de la cime,	Notre protagoniste ne pouvant pas rester éternellement <i>agrippé</i> , il expérimente un <i>arrachement</i> . Il commence à tomber et durant sa <i>chute</i> , plus il s'éloigne, plus il souffre de cet arrachement. Il réalise plus intensément qu'il est <i>coupé du monde où il vivait et auquel il n'appartenait plus</i> . Dans ce sentiment d'être <i>sans-lieu</i> , il éprouve une <i>nostalgie</i> , il commence à se remettre en cause, il hésite, il pense que <i>les temps où il se sentait appartenir au monde où il vivait étaient mieux</i> .	agrippé arrachement chute coupé du monde où il vivait et auquel il n'appartenait plus sans-lieu nostalgie les temps où il se sentait appartenir au monde où il vivait étaient mieux	Agrippement Abandonner ce monde qui n'est plus le sien Chute/éloignement Abandonner ce monde qui n'est plus le sien Sans-lieu Identité Deuil d'appartenances Dépouillement d'un bonheur
dans l'abîme,	Sa chute se termine inévitablement par <i>l'atterrissage sur un nouvel espace</i> , situé logiquement <i>plus bas</i> , car on ne peut pas tomber plus haut. Notre protagoniste <i>se relève</i> , il se rend une nouvelle	atterrissage sur un nouvel espace plus bas se relève tâtonne	Entrer dans un autre monde Exilé d'un paradis Etre dans un autre monde Etre dans un autre

	<p>fois compte du sort tourné, de sa première conséquence, sa chute. Il <i>tâtonne</i> dans cet <i>espace étrange</i>, il essaie de trouver ses <i>repères</i>, il n'en trouve <i>aucun</i> qui puisse le <i>paraître familier</i>. Le sentiment d'être dans l'abîme s'accroît et il se rend compte de son <i>entrée dans un autre monde</i>. Il se sent <i>impuissant, isolé</i>. Il ne peut pas sortir de <i>ce monde où il n'en est pas</i>, il ne peut pas non plus <i>retourner</i> dans le monde où <i>il n'en est plus</i>. <i>Il est dans un monde sans y vivre, ni d'en être.</i></p>	<p>espace étrange</p> <p>repères aucun familier</p> <p>tomber dans un autre monde</p> <p>impuissant</p> <p>isolé</p> <p>pas sortir d'un monde où il n'en est pas pas retourner au monde où il n'en est plus</p> <p>être dans un monde sans y vivre, ni d'en être</p>	<p>monde</p> <p>Un autre monde</p> <p>Identité communautaire : nous-eux Comparaison sociale Groupe social Nostalgie Deuil d'appartenances</p> <p>Entrer dans un autre monde</p> <p>Sens individuel</p> <p>Sens communautaire</p> <p>Etre et vivre dans un monde sans en être Etre hors d'un monde, vivre hors de ce monde, même si l'on est de ce monde, qui est impossible</p> <p>Etre dans un monde, survivre dans ce monde qui est l'actuel, sans y vivre, malgré l'impossibilité d'être de ce monde</p>
<p>parmi un peuple d'incroyants ;</p>	<p>Dès qu'il fait ses <i>premiers pas</i> dans <i>ce nouveau monde</i>, il découvre les <i>autres habitants</i> de cette surface, <i>leurs us et coutumes</i>, qui sont <i>différents des siens</i>. Il fait la connaissance des <i>êtres qui sont comme lui</i>, qui ont éprouvé la chute. Il se sent <i>impuissant</i>. Il se sent <i>appartenir à une minorité, discriminé</i>. Il commence <i>petit à petit</i> faire sa place parmi les autres dont certains sont comme lui, d'autres pas. Il commence à <i>discriminer à son tour</i>. Ainsi, il commence à <i>vivre petit à petit</i> dans <i>ce nouveau monde</i>.</p>	<p>premiers pas</p> <p>nouveau monde</p> <p>autres habitants</p> <p>différents des « siens »</p> <p>être qui sont « comme » lui</p> <p>impuissant</p> <p>appartenir à une minorité</p> <p>discriminé</p> <p>petit à petit</p> <p>il discrimine</p> <p>vivre petit à petit dans ce nouveau monde</p>	<p>Habitude</p> <p>Le ghoubet</p> <p>Identité : nous- eux</p> <p>La comparaison sociale</p> <p>La compétition sociale</p> <p>Sens communautaire</p> <p>Soi social</p> <p>Appartenances</p> <p>Groupe social</p> <p>Catégorie sociale</p> <p>Vivre dans le monde, être dans ce monde, sans en être</p>

<p>je suis toujours détenu dans les demeures de l'Occident.</p>	<p>Plus <i>il vit dans ce monde</i>, plus <i>il devient de ce monde</i>, plus <i>il se détache de son identité</i> avant le renversement du sort. Plus il se détache de cette identité, plus il devient de ce nouveau monde, <i>le sentiment initial d'être dans un abîme dépérit</i>. Finalement, il est dans une étape où <i>il n'appartient pas au monde qu'il a quitté, ni au monde où il vit</i>. Voilà sa détention. Il est <i>détenu dans l'identité que lui impose ce nouveau monde</i>. Son <i>identité d'appartenance au monde renversé est détenue dans son appartenance à ce nouveau monde</i>. Il n'en souffre même plus. Même s'il voulait revenir en arrière, <i>rien ne sera comme avant</i>, à commencer lui-même.</p>	<p>vivre plus en plus dans ce monde</p> <p>il devient de ce monde</p> <p>se détache de son identité</p> <p>le sentiment d'être dans un abîme dépérit</p> <p>il n'appartient pas au monde qu'il a quitté, ni au monde où il vit</p> <p>détenu dans l'identité que lui impose ce nouveau monde</p> <p>appartenance au monde renversé est détenue dans appartenance à ce nouveau monde</p> <p>rien ne sera comme avant</p>	<p>être dans ce monde, y vivre, sans en être</p> <p>devenir de ce monde</p> <p>détachement identitaire du monde dont on est</p> <p>nouveau monde dépérit</p> <p>être dans un monde, vivre dans un monde, sans être d'aucun monde</p> <p>détention dans l'identité que construit le nouveau monde</p> <p>appartenance au monde quitté est détenue dans appartenance à ce nouveau monde</p> <p>monde quitté devient impossible</p>
<p>Pourtant j'ai gardé un reste de volupté que je ne parviens pas à expliquer.</p>	<p>Notre <i>protagoniste</i> <i>passé ses jours avec des préoccupations comme se nourrir ou se protéger</i>. Il n'a pas le temps de penser à autres choses. Il arrive même à <i>trouver certaines satisfactions</i> quand, par exemple, il trouve à manger, à boire, à se chauffer, à se socialiser, à interagir... <i>La quête pour des voluptés superficielles</i> le préoccupe tellement qu'il <i>ne se demande plus qui il est</i>. Il vit dans ce <i>nouveau monde</i>, tout en étant <i>l'un de ce monde</i>, mais étant <i>hors de lui-même</i>.</p>	<p>préoccupations</p> <p>trouver certaine satisfaction</p> <p>la quête pour des voluptés superficielles</p> <p>se demande plus qui il est</p> <p>vivre dans ce nouveau monde étant de ce nouveau monde mais hors de lui-même</p>	<p>Appartenance à ce nouveau monde</p> <p>Devenir de ce nouveau monde</p> <p>Devenir de ce nouveau monde est d'un sens superficiel</p> <p>Le fait d'être d'un monde renversé est refoulé</p> <p>Vivre dans ce nouveau monde, en être mais être hors de lui</p>
<p>J'ai sangloté, imploré, soupiré à cause de la séparation.</p>	<p>De temps à autre <i>son monde renversé revient à lui</i>, à sa <i>conscience</i>, d'une manière tellement intense qu'il en éprouve une <i>douleur profonde</i>. Ces moments</p>	<p>son monde renversé revient à lui</p> <p>conscience</p> <p>douleur profonde</p>	<p>Refoulement du fait d'être d'un monde renversé dépérit</p> <p>Etre dans un monde, y vivre, en être, tout en sachant qu'on est d'un</p>

	<p>de souffrance sont ceux où il retrouve son <i>identité perdue</i>, son <i>soi oublié</i>. <i>L'écart entre soi et soi</i> (Baudry, 2004, p. 41) se dissipe, s'efface ; <i>soi et soi s'embrassent</i>. Ce moment d'embrassement, d'union est ce que l'on appelle en turc <i>vuslat</i>, un mot d'origine arabe, qui contient en lui le mot <i>sıla</i>, qui à son tour signifie la place à laquelle on appartient. <i>Vuslat</i> est l'antidote de <i>Sehnsucht</i>, de <i>Soledad</i>, de <i>hasret</i>, de <i>beriya kirin</i>, qui, de leur côté, expriment ce <i>moment de soupir</i>, de <i>remémoration</i>, de <i>séparation</i>, de <i>souffrance due à la séparation</i>. Paradoxalement, le moment où le protagoniste ressent le <i>soledad</i>, son identité perdue et son <i>identité imposée</i>, soi et soi sont en <i>vuslat</i>. La <i>souffrance devient ainsi la jouissance</i>. Le protagoniste se rappelle de sa <i>séparation de soi-même</i>, et la souffrance qui en découle, tout en se <i>réjouissant de ce moment de se retrouver</i>.</p>	<p>identité perdue soi oublié écart entre soi et soi soi et soi s'embrasse vuslat sıla sehnsucht soledad hasret berîya kirin moment de soupir remémoration séparation souffrance due à la séparation jouissance de reconnaître sa souffrance jouissance de reconnecter avec sa souffrance</p>	<p>monde renversé Perte de sens Deuil de sens, Deuil de soi Deuil d'appartenance Survie identitaire Phases de deuil Déséquilibre identitaire Soi réel/soi virtuel Survie identitaire Maîtrise identitaire Deuil La genèse du sens Soi dans l'interaction Dépérissement de soi Reconnaissance de soi Reconnaissance de sa souffrance Reconstruction de soi en intégrant la souffrance refoulée</p>
<p>Cette accalmie ne fut qu'un de ces songes vite évanouis.</p>	<p>Le moment de <i>jouissance de la retrouvaille</i> ressenti par le protagoniste ne dure qu'un <i>bref moment</i>. Les contraintes de sa détention le <i>réveillent de cette accalmie</i>. Encore une fois, paradoxalement, notre protagoniste vit ce qui est <i>authentique, propre à lui</i>, comme s'il s'agissait d'un <i>songe</i> tandis qu'il expérimente ce qui est étrange à lui comme si c'était une réalité.</p>	<p>jouissance de retrouver sa souffrance un bref moment réveiller de cette accalmie authentique propre à lui comme songe étrange comme réalité</p>	<p>Accalmie Déséquilibre identitaire <i>Désoublier, réoublier</i> un bref moment Reconnaissance de soi Confusion de sens Confusions d'identité</p>

TABLEAU 2

Grille d'analyse thématique récapitulative des quatre entretiens

Thèmes	Catégories	Sous-catégories
Relations de pouvoir (comme la structure du contexte totalitaire qui peut être lu comme « <i>la similitude fondamentale</i> »)	Hégémonies culturelles (comme dimension inhérente de la structure)	Domination masculine
		Masculinités dominantes
		Féminités dominantes
		Rôles hégémoniques selon genre
		Régime de genre dans groupes
		Culture dominante
		Groupes minoritaires
		Groupes peu/pas visibles
		Cultures des opprimés
		Sexualité dominantes
		Sexualités minoritaires
		Hégémonie comme visibilité
		Invisibilité des opprimés
		Domination autochtones
		Domination migrantes et migratoires
	Inégalités (comme l'effet des hégémonies culturelles)	Des chances
		Des parcours
		Des résultats
		Des vulnérabilités
		De l'estime sociale formelles
		D'accès
		De l'impact
		De déclassement (de la féminité, couleur, sexualité etc.)
	Reproduction sociale (qui reproduit les relations de pouvoir)	De l'ordre social
		De l'ordre des espèces
		<i>Du principe identitaire de l'espèce humaine</i> (Baudry, 2001, p.15)
		Des rapports de domination
		Des classes sociales
		Des dominants-opprimés
		De la hiérarchisation
		De la négation
		De l'exploitation
		De l'exclusion
		De l'auto-exclusion, réclusion
		De victimiser, vulnérabiliser, précariser
		De besoin aux structures de dénouement
		D'autodestruction
		De se montrer généreux
		De l'altérité ; être pour ou contre quelque chose
		De ségrégation : verticale et horizontale
		De la norme, l'idéale : opposition à la marge
		De l'économie de violence

		De la surviolence
		Des visibilité/invisibilités
		De la souffrance
		De ses dispositifs
		Des inégalités
	Dispositifs (de la reproduction sociale)	Pacification
		Déshumanisation
		Economie de la violence
		Surviolece
		Classes sociales
		Victimes
		<i>Générosité</i>
		Violence ; symbolique, invisible, visible
		Inégalités
		Système d'éducation formelle
		Médias
		Discrimination ; altérité
		Exclusion
		Marginalisation
		Politiques de redistribution
Egalité formelle : égalité comme formalité		
Illusion de l'intégration		
« Intégrations » ségréguées		
<i>Perte de sens</i>		
<i>Le tiers</i> (Baudry,2004, p.47)		
Impuissances sociales (comme la position qu'impose le contexte totalitaire à l'individu)	Appartenances aux groupes impuissantes (une dimension inhérente de l'impuissance sociale)	Masculinités invisibles
		Féminités invisibles
		Migrants
		Minorités ethniques
		Minorités sexuelles
		Excommunication d'une communauté minoritaire
		Âge, handicap, statut économique, apparence physique et divers autres impuissances
		Violenté, subir la violence
	Discrimination comme une expérience totale (concept de Dubet, être discriminé comme l'effet d'appartenances aux groupes impuissants)	<i>Colère</i> comme identité: ghettoïsation et organisation
		<i>Ecrasement</i> comme identité
		<i>Réclusion</i> comme identité
		Une matrice phénoménologique : discrimination X stigmatisation
		<i>Choc</i> comme réponse
		<i>Blessures</i> comme réponse
		<i>Détachement</i> comme réponse
<i>Dissociation</i> comme réponse		
<i>La lutte</i> comme contre-tactique		
<i>L'esquive</i> comme contre-tactique		
L'envers des tactiques		
Discrimination et parcours		
Discrimination et appartenances		
Discrimination et apparences		
Discrimination et position sociale		
Discrimination et institutions		
Discrimination et travail		

	Subir les violences (violence comme un dispositif de reproduction ou de conservation d'une relation de pouvoir, à tout les niveau, soit publique, soit privé, d'où peut venir « la nature publique de la violence intime» — traduction du titre du livre « The Public Nature of Private Violence » par Martha Albertson Fineman & Roxanne Mykitiuk)	Violences symboliques Violences invisibles Violences visibles Violences tolérables/intolérables : le seuil Violences légalisées (Baudry, 2004, pg.43) : <i>l'institution totalitaire</i> de Goffman (op.cit., pg.46) ; pensée totalitaire (op.cit., p.44) Violence comme une dimension inhérente aux sociétés <i>Expérience totalitaire</i> de Goffman (op.cit., pg.47)
Souffrances (comme l'impact émotionnel sur l'individu de sa position imposée)	Migration/exil (symbolique et réelle, comme une modalité de souffrance)	Vivre dans un monde et en être Renversement du monde Agrissement au monde renversé L'arrachement et la chute Quitter ce monde Etre dans le vide Entrer dans un autre monde Etre dans un monde sans y vivre, sans en être (Oblomov) Etre dans un monde et vivre dans cet autre monde, sans en être Devenir petit à petit de ce monde Devenir petit à petit quelqu'un d'autre, qui est d'un monde renversé Détention du Soi (qui est d'un monde renversé) en Soi (qui appartient de plus en plus à son nouveau monde) Vivre dans cet autre monde et en être de plus en plus mais jamais complètement « Métisser (et non pas seulement tisser)... le tissu social » de l'identité (Baudry, 2004, p.37)
	Deuil (comme une modalité de souffrance)	Le sort a tourné Exilé d'un paradis Le dépouillement d'un bonheur Digestion de la perte Phases de deuil Deuils d'appartenances Deuils de sens Deuils collectifs Deuil de soi Le deuil interdit Le deuil créateur
	Sens (enjeu important dans la souffrance)	Emergence des représentations La genèse du sens Pertes de sens Sens individuel Sens communautaire Disparaître de sens Dépérissement de sens Reconnaissance de sens Reconstruction de sens

		Confusion de sens
		Oublier le sens
		Dés-oublier le sens
		Ré-oublier le sens
	Identités (enjeu important dans la souffrance)	Soi physique
		Soi social
		Soi culturel
		Survie identitaire
		Identité individuelle : Moi-Autruï
		Identité communautaire : Nous-Eux
		Appartenances : soi en réseau
		Maîtrise identitaire
		Phénoménologie de soi
		Soi dans l'interaction
		Soi réel/soi virtuel
		Désirabilité sociale ; groupes interne/externe
		La comparaison sociale
		La compétition sociale
		Stratégies identitaires
		Groupe social
		Catégorie sociale
		Représentations sociales intergroupes
		Se victimiser
		Autodestruction
		Disparaître de soi
		Déséquilibre identitaire
		Dépérissement de soi
		Reconnaissance de soi
		Reconstruction de soi
		Confusion de soi
	Ecart entre soi et soi (Baudry, 2004, p.41)	
	Loyautés (enjeu important dans la souffrance)	Aux valeurs individuelles
		Aux valeurs communautaires
Aux valeurs familiales		
Aux valeurs héritées		
Loyautés culturelles		
Loyautés invisibles		
Phénoménologie des loyautés		
Loyautés religieuses		
Loyautés aux normes		
Relations psychothérapeutique (comme l'antithèse de toute les dimensions de la structure totalitaire)	Qui n'est pas une relation de pouvoir	Verticalité : maître-disciple
		Horizontalité: savant-apprenti
		Asymétrie : aidé-aidant
	Qui n'est pas un dispositif de reproduction sociale	Pacifier
		Marginaliser
		Langage de redistribution
		Langage d'aide
		Langage de générosité
		Langage de connaissance
		Discours dominant
		Regard superficiel
	Qui n'est pas un pacifiant	Naturaliser/normaliser l'injustice
		Anormaliser/pathologiser la souffrance

	Qui est une relation d'accompagnement	Symétrie : accompagnant-accompagnée
		Langage de reconnaissance
		Ecoute authentique
		Compréhension profonde
		Accueil inconditionnel
		Lien sincère
		On n'est pas des inconnus
		Empathie
		Apprentissage mutuel
		Dons mutuels
		Dons précieux
		Investissement dans la relation
		Digérer les similitudes fondamentales
		Conflits constructifs
		Appréhension mutuelle de la souffrance d'autrui
	Les structures périphériques à cette relation (les structures périphériques aux relations essayant de devenir une antithèse)	Un cabinet ayant l'antithèse comme la base de sa philosophie
		Les structures d'accueil
		Les services pour faciliter la compréhension
		Travail en réseau

TABLEAU 3

Analyse comparative des quatre entretiens

Unité de sens	ZR	RA	AK	HS
Asymétrie de genre dans la dyade thérapeutique	×			
VPI comme motif premier	×	×		×
VPI comme un secret partagé				×
VPI faisant partie des difficultés à tous les niveaux	×	×		×
VPI avant migration	×	×		×
VPI après migration		×		
VPI qui perdure				×
Séparation du couple		×	×	×
Cercle de violence			×	
Viol	×			
Peur qui reste				×
En parler sans changer				×
Se remettre ensemble après VPI		×	×	×
Se remettre ensemble à cause d'être migrante		×	×	×
Rôle de l'interprète		×	×	×
Prendre position pour la femme		×	×	
Setting de couple		×	×	
Séjour de la femme dans un hôpital psychiatrique			×	
Deuxième génération				×
Conflits entre accompagnant et accompagné	×		×	
Ruptures du lien thérapeutique		×	×	
Distance thérapeutique courte	×		×	×
Cadre thérapeutique souple			×	

Religion			×	×
Culture où facilement on lève la main			×	
Thérapeute avant moi	×		×	
Thérapeute après moi			×	
Les gens sont assez modernes en X pays			×	
Trop vouloir se moderniser			×	
Soucis pour la deuxième génération	×	×		×
Rejet par la famille d'origine		×		×
Mari ne laisse pas partir				×
Diminution des demandes dues ou VPI				×
Espoir d'une vie meilleures		×		
Rêve de famille idéale		×		
Partenaire a changé		×		

TABLEAU 4

Fréquence d'utilisation de certains mots par les psychothérapeutes au cours des entretiens

Mot	ZR	RA	AK	HS
Précarité	0	0	1	0
Précaire	1	0	0	0
Précarisée	3	0	0	0
Impuissance	0	1	0	1
Impuissante	2	0	0	0
Victime	5	2	3	0
Victimiser	0	0	1	0
Souffrance	0	0	5	0
Souffrir	0	0	1	1
Difficulté	4	3	1	1
Culture/culturel	4	6	3	5
Langue d'origine	0	0	3§	1*
Religion	0	0	3°	2**
Pays d'origine	0	0	3#	6***
Parler pas la langue	0	1	2	1
Mariage arrangé	0	2	0	1
Interprète	0	8	3	0
Viol	2	0	0	0

§ Arabe, arabophone

° Religion, musulman

Syrie, syrienne

* Parler leur langue

** Musulmanes, pêché

***Bosnie, bosniaque, kosovare

8.4 Feuillelet d'information et déclaration de consentement

Feuillelet d'information

1) Objectifs du mémoire

Ce travail de mémoire vise à étudier les représentations de psychothérapeutes sur la femme migrante ayant subi des violences par son partenaire intime.

2) Sélection des personnes pouvant participer au projet

Au sein du cabinet choisi, les psychothérapeutes ayant eu l'occasion de travailler, dans leur patientèle, avec des femmes migrantes qui ont subi des violences de leur partenaire intime.

3) Droits des participant-e-s

Les participant-e-s ont le droit, à tout moment, et sans avoir à se justifier, de révoquer leur consentement à participer à l'étude, sans que cela n'ait de répercussions défavorables.

4) Risques

Aucun.

5) Confidentialité des données

Les contenus seront anonymisés lors de la transcription. Seules l'étudiante chercheuse aura accès aux codes.

Déclaration de consentement

Titre du mémoire :

Ouverture vers nos similitudes fondamentales :
Réflexions à partir du récit de psychothérapeutes sur leurs patientes migrantes

Institution responsable :

Institut de psychologie.
Faculté SSP, Université de
Lausanne

Directeur :

Jean-Claude Métraux

Experte :

Nathalie Muller Mirza

Participant-e :

Age :

Sexe :

Je déclare avoir été informé-e, par la personne prévoyant rédiger un mémoire, oralement et par écrit, des objectifs et du déroulement de son travail ainsi que des effets présumés, des avantages, des inconvénients possibles et des risques éventuels.

J'ai été informé que cet entretien sera enregistré en audio, dans l'unique but de sa retranscription écrite. Les enregistrements seront détruits après avoir été retranscrits.

Je prends part à cette étude de façon volontaire et j'accepte que le contenu de la feuille d'information qui m'a été remise sur le projet précité. J'ai eu suffisamment de temps pour prendre ma décision.

J'ai reçu des réponses satisfaisantes aux questions que j'ai posées en relation avec ma participation au projet. Je conserve la feuille d'information et reçois une copie de ma déclaration de consentement écrite.

Lieu et date

Signature